



Russ & Marini  
A  
624



5543 436  
P.-J. MARTIN

PETITES

# TRIBULATIONS

DE

LA VIE HUMAINE

Répertoire des cent mille Jéboires, déconvenues et infortunes  
qui affligent à toute heure l'humanité.

Lire ce livre à petites doses, quatre  
pages par jour — au plus !

*Avis de l'auteur.*



PARIS

ÉDITION HETZEL

LIBRAIRIE MAGNIN, BLANCHARD ET COMPAGNIE

59, rue Saint-Jacques.

1858

P.

*Rec. Di Morsini A 624*

**PETITES TRIBULATIONS**

**DE**

**LA VIE HUMAINE.**

*Déposé aux termes de la loi.*

---

*Droits de traduction réservés.*

---

Bruxelles. — A. LARROUX ET C<sup>e</sup>, imprimeurs,  
36, rue de la Fourche.

P.-J. MARTIN.

---

PETITES  
TRIBULATIONS

DE

LA VIE HUMAINE

RÉPERTOIRE DES CENT MILLE DÉBOIRES, DÉCONVENUES ET  
INFORTUNES QUI AFFLIGENT À TOUTE HEURE L'HUMANITÉ.

Lire ce livre à petites doses, quatre  
pages par jour — au plus !

*Avia de l'auteur.*



PARIS

ÉDITION HETZEL

LIBRAIRIE MAGNIN, BLANCHARD ET COMPAGNIE,

59, RUE SAINT-JACQUES.

1858



## INTRODUCTION.

---

L'idée de composer un musée, une galerie, une anthologie de celles de nos souffrances qui ont un côté gai ou grotesque, cette idée n'est pas neuve. Elle appartient en propre à un humoriste anglais connu sous le nom de James Beresford, membre du collège de Merton. Ce nom de Beresford, qui est en tout cas celui de quelques îles situées sur la côte nord-ouest de l'Amérique, est-il un nom réel, ou n'est-il qu'un pseudonyme pour l'écrivain anglais? Peu nous importe.

C'est sous ce nom que l'auteur primitif *des Misères de la vie humaine, des Soupirs et des Gémissements qui attristent les existences les plus fortunées*, a trouvé bon de se faire connaître et de présenter son livre au public; nous n'aurons pas l'indiscrétion de chercher à en savoir

davantage. Nous nous garderons donc bien d'infliger à un galant homme cette misère d'outre-tombe, de remuer sa poussière au moment où il y songe le moins et de troubler son repos jusque dans l'autre vie.

LES PETITES MISÈRES OU TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE ont été produites pour la première fois en France par Théodore-Pierre Bertin, le même, qu'on nous permette de le dire en passant, qui importa en France, vers 1792, l'art de la sténographie, inventé par Taylor en Angleterre. Elles eurent plusieurs éditions d'assez mauvaise apparence, ce qui explique qu'on en rencontre encore quelquefois des exemplaires sur les quais.

Depuis, soit au théâtre, soit dans les livres, soit même dans les images, les reproductions plus ou moins fidèles, les imitations plus ou moins heureuses du livre de Berresford ont abondé.

Nous avons emprunté sans façon à l'ouvrage primitif, pour le recueil que nous offrons au public, tout ce qui, dans sa succession, nous a paru mériter qu'on le prit.

Nous nous hâtons de le dire. D'autres avant nous ont puisé à ce fonds commun, sans trop s'en vanter; tant pis pour eux. Si l'ingénuité, si l'effronterie de notre aïen les découvre, c'est une des tribulations, une des petites misères qu'un peu de franchise leur eût épargnées. Qu'il soit donc bien entendu que ce ne sont point ces voleurs honteux que nous pillons, mais bien le vrai propriétaire; et que ce qu'on trouvera dans notre livre, qui pourrait s'être vu dans les leurs, nous vient de la source et non du réservoir.

Nous avons débarrassé résolument notre sujet du cadre pesant dont l'auteur anglais, et à sa suite ses copistes, avaient jugé à propos d'entortiller et, en quelque sorte, d'écraser leur idée.

Il nous a paru que, de toutes choses, il ne fallait jamais prendre que le bon. Dans l'œuvre de Beresford, comme dans l'œuvre des imitateurs à sa suite, que cherche-t-on ? La nomenclature des misères et tribulations de l'humanité, qui sont tout le sujet du livre. Que passe-t-on au contraire ? que coupe-t-on ? Les dialogues et les ficelles sans fin qui, sous prétexte de préparer leur énumération, l'encombrent et l'obscurcissent.

La forme énumérative, la bonne vieille méthode adoptée pour les catalogues, nous a donc semblé la seule qui pût convenir tout à fait à un livre qui n'a d'autre prétention que d'être un répertoire des petits malheurs de l'existence humaine. Cette méthode peu compliquée peut ne pas plaire à tout le monde ; il faudrait pourtant avoir le caractère bien mal fait pour n'être point désarmé par sa naïveté même.

Elle a sur toutes les autres l'avantage de laisser pleine liberté au lecteur ; de paragraphe en paragraphe, il peut planter là son livre ou le reprendre à son gré sans que jamais l'intérêt puisse en souffrir, puisque cet intérêt, absent de l'ensemble, est tout entier dans les détails.

N'est-ce pas une précieuse qualité pour un livre que cette extrême commodité ?

Nous avons doublé et triplé peut-être le vieux bagage de James Beresford : c'est là notre mérite ou notre tort.

Le temps a marché depuis que la pensée de ce livre à la fois burlesque et mélancolique a germé dans la tête de son auteur. Quelques tribulations dont a gémi le membre du collège de Merton ont disparu de la scène du monde et seraient inconnues aujourd'hui.

D'autres sont venues en grand nombre prendre leur place ; c'est le renouvellement des petites tribulations inhérentes à la condition de l'humanité, c'est ce progrès,

ce complément de nos misères que notre labeur a constaté. Puisse James Beresford, dans le monde meilleur où il est, nous pardonner de nous être fait son continuateur et collaborateur dans celui-ci!

---

## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

---

Il y a, dans la vie humaine, des infortunes que tout le monde plaint, des douleurs qu'on habille de deuil et qu'on envoie cachetées en noir à ses amis, des accidents dont parlent les feuilles quotidiennes à la colonne *méfais et sinistres*, des aventures tragiques dont s'emparent le roman ou le théâtre : quelques-unes de ces adversités célèbres ont même traversé les âges sur les ailes de la poésie. Telles ne sont pas les tribulations dont il sera question dans ce petit ouvrage. L'homme qui les souffre n'a pas même la consolation de se dire qu'il est malheureux. Ces tribulations-là, personne ne les plaint : on en rirait plutôt. Une jolie femme, elle-même, rougirait de pleurer pour si peu, et, dans tous les cas, ses larmes ne seraient point recueillies par l'histoire comme l'ont été celles de Phèdre et d'Héloïse.

En tout, les hommes recherchent le privilège; c'est un soulagement et presque une satisfaction d'amour-propre que de se croire les privilégiés de la douleur. Hélas! cette illusion même n'est point permise aux victimes des maux que nous allons passer en revue. Ces souffrances-là, tout le monde les éprouve; elles font partie du bagage de la vie humaine; on n'a pas même le droit de s'en plaindre : ce sont les plis de la rose dans le lit de la prospérité, ce sont les malheurs de l'homme heureux.

Pour être prosaïques, vulgaires et inséparables de la condition humaine, ces misères de tous les jours n'en sont pas moins des misères; elles deviennent même, par leur répétition, un des fardeaux de l'existence. Les grandes catastrophes, auxquelles tout le monde s'intéresse, qu'on entoure de doléances et de pitié, ne se présentent guère, d'ailleurs, qu'une ou deux fois dans la vie des êtres les plus maltraités par le destin. Nous ne pouvons pas en dire autant des petites misères : celles-ci voltigent par milliers dans l'existence la plus bleue et la plus dorée. Il en est d'elles comme de ces nuées de mouches et de cousins qui sont le fléau des belles contrées du Midi. Ces ennemis ailés, presque invisibles, rendent souvent intolérable, par leurs taquineries et leurs piqures, le séjour du voyageur dans les campagnes les plus belles du monde. Les petites misères sont les insectes de la vie; chacune d'elles, prise en particulier, est peu de chose; il faut la mettre sous la loupe pour distinguer sa trompe et son dard; mais, comme ces insectes-là fourmillent dans l'air que nous respirons, comme ils attaquent de tous côtés notre veille et notre sommeil, comme ils bourdonnent sans cesse à nos oreilles et nous piquent, leur incommode société rend souvent fort pénible et fort odieuse la position sociale la plus enviée.

De ces petits malheurs, le pauvre n'est point exempt, tant s'en faut; mais le riche y est peut-être encore plus sensible que le pauvre. Comme, pendant l'été, les dames du monde souffrent beaucoup de certaines piqures légères dont les femmes de la campagne ne s'aperçoivent même pas, de même les gens heureux ont l'épiderme moral plus tendre et plus délicat que d'autres aux morsures de ces mille fléaux ailés, qui sont, comme nous l'avons dit, les moustiques de la vie humaine. Il se peut même que ces parasites de la fortune soient des vengeurs envoyés par la nature pour rétablir quelque égalité dans la distribution toujours très-inégale des biens et des maux.

On tirera, d'ailleurs, de notre petit livre, telle conséquence philosophique et métaphysico-sociale que l'on voudra : ce n'est point notre affaire.

Seulement, — si quelques-uns de ces ambitieux du malheur, qui s'arrogent sur les infortunes humaines un droit de souveraineté; si quelque Werther en gants blancs, si quelque élégie vivante en bas bleus; si ces désespérés de vingt ans qui soupirent aux étoiles leurs lamentations, daignent jeter les yeux sur ces humbles pages, qu'ils se consolent, en comparant leurs grandes adversités imaginaires à cet innombrable essaim de maux très-réels et très-euisants, qui sont de tous les lieux, de tous les âges; qui souillent et empoisonnent la prospérité; qui nous tourmentent à la maison, que l'on retrouve dehors; qui dorment, veillent, marchent et respirent avec nous; — et que si, par hasard, ils se trouvent exempts d'une seule de ces petites misères, ils bénissent avec nous leur destinée!

Un vieux soldat qui avait fait la campagne de Moscou disait avoir plus souffert d'un cor au pied et d'une engelure au nez, que de l'amputation de sa jambe, laissée

quelque part dans la grande déroute. Telle est l'infirmité de notre nature, que souvent l'homme se montre plus sensible aux petites douleurs morales qu'aux très-grandes. La philosophie nous apprend à supporter les unes et les autres, et à rire de ce qu'on ne peut éviter. Nous sommes fort de l'avis d'un ancien qui faisait consister la sagesse dans l'uniformité du caractère et dans un peu de bon sens assaisonné de folie. Qu'on s'arme, contre les calamités sérieuses, d'une cuirasse de beaux raisonnements, qu'on se drape dans le manteau du stoïcisme, j'y consens encore; mais, contre les piqures de nos petites tribulations, moins cruelles que ridicules, je ne connais d'autre défense que le voile de l'enjouement et de la bonne humeur. Les moins fous sont ceux qui rient. Décrire simplement et analyser une par une ces mille petites tortures de la vie humaine, c'est un moyen de les tourner en plaisanterie; car tel qui s'irrite et qui s'impatiente tout rouge des légères adversités qui lui arrivent à toute heure, prend le parti de s'en moquer quand il les voit imprimées dans un livre. Notre travail se bornera donc, comme celui des enfants qui font collection d'insectes, à saisir au vol et à piquer sur le papier, avec une épingle, les mille petits monstres ailés qui bourdonnent, sifflent, volent et nous taquinent dans le domaine ordinaire de la vie.

---

### **Tribulations de la vie sociale.**

---

Le moment de la vie où le respect des jeunes gens et la familiarité confiante des femmes vous révèlent que vous avez cessé d'être un jeune premier et que le temps est venu pour vous de jouer les pères nobles, — en attendant celui où vous aurez à jouer les ganaches.

---

Vous êtes chez des amis ; la conversation roule sur l'âge des assistants ; — on s'accorde à vous donner quarante-cinq ans : vous n'en avez que trente-quatre, et la jeune fille que vous allez épouser entend votre sentence. — « L'on n'a jamais que l'âge que l'on paraît. » — Cette consolation à rebours vous est offerte par un mauvais plaisant, cousin de votre future.

---

Raconter trop gaiement une histoire d'amour, dont l'héroïne est « une vieille folle de quarante ans, » à une femme qui a, elle-

même, passé la quarantaine et qui n'a encore renoncé ni à Satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres.



Attendre quelqu'un dans un salon où les glaces s'entre-croisent ; apercevoir, dans une de ces glaces, le crâne chauve et blanchi d'un vieux monsieur du maintien le plus vénérable, et reconnaître, après un examen répété, qu'on est l'homme dont l'image vous inspirait tant de respect.

*N. B.* On a encore le cœur jeune !



Être consulté en un point délicat par un homme haut placé, votre supérieur immédiat, lequel, au fond, a pris son parti, et qui vous demande une approbation et non point un avis. Au lieu de l'approbation demandée, donner ingénument l'avis sincère et ne s'apercevoir de la sottise qu'on a faite qu'au sourire glacé de cet arbitre de votre sort.



Être dans un cercle avec un homme qui louche, et lui répondre quand il parle à une autre personne.



Raconter une anecdote que vous croyez piquante, et sur l'effet de laquelle vous comptez, à des interlocuteurs qui ont l'air de ne pas comprendre et qui écoutent encore quand déjà vous avez fini. L'anecdote se terminait par un trait, personne ne l'a saisi.



Être forcé, par politesse, de fumer un exécrationnable cigare, prétendu pur havane, que vous offre la maîtresse de la maison où vous avez dîné, tandis que vous en avez d'excellents dans votre poche.



Être saisi d'une envie de dormir malade et irrésistible,

dans une conversation avec des personnes qui ont toutes sortes de droits à votre respect.



Dans une maison étrangère, où vous êtes introduit pour la première fois par un ami, et où les gens de la maison — surtout la femme — ont des airs passablement roides, — renverser avec le coude les deux bougies de la table qui est au milieu du salon et relever les bobèches en quatre morceaux.



Se baisser vivement pour ramasser le bouquet d'une dame au moment même où deux autres messieurs en font autant, — choquer votre tête contre leurs têtes avec la violence de boulets de canon qui se rencontrent, — tandis qu'un quatrième plus heureux, profitant du désordre, ramasse le bouquet et s'en va triomphalement avec la dame.



En entrant dans un cercle formé de personnes graves, sérieuses et puritaines, s'apercevoir, tout à coup, que l'on est *un peu trop gai*; le pis est que votre découverte ne tarde point à être partagée par la compagnie, — quoique vous cherchiez à vous composer une figure sobre et un maintien rigide.



Sortir d'une maison où l'on a parlé de tout, excepté du sujet pour lequel on y était venu, et que, séance tenante, on a complètement oublié.



Rendre visite à une très-agréable dame, qui vient de faire placer dans son salon un admirable tapis de Smyrne et qui vous laisse découvrir, par l'expression mal déguisée de ses traits et de ses mouvements, qu'elle ne considère pas vos bottes comme suffisamment bien cirées.



Au sortir d'une société dans laquelle vous avez été piqué au vif par les railleries d'un loustic de profession, trouver une repartie qui, si elle eût été lancée à temps, eût mis tous les rieurs de votre côté.

~

Perdre le fil de ses raisonnements et être obligé de se taire, quand, tout à l'heure on voyait la série de ses arguments se dérouler dans sa tête avec un ordre et une clarté telle, que, si l'on eût dû les produire dans l'instant même, on eût laissé son adversaire sur le carreau.

~

LE VISITEUR. Il faut que je vous raconte une histoire curieuse...

(Suit le récit de l'aventure, dans lequel vous mettez, en vous applaudissant vous-même, tout l'esprit dont vous êtes capable.)

LE MAÎTRE DE MAISON. Mais, c'est moi-même qui vous ai raconté...

LE VISITEUR. Ah ! pardon !

~

Parler contre la longueur des nez, devant une femme dont le nez, véritable phénomène, rappelle la trompe d'un éléphant.

~

Une historiette amusante et bien racontée seulement un peu vive, — les *hum* et les *oh* vous avertissant, mais trop tard, — qu'il y a des dames.

~

Au moment où vous venez d'exprimer à une personne le chagrin que vous avez ressenti d'être absent de chez vous, la dernière fois qu'elle est venue vous rendre visite, — raconter vous-même quelque circonstance qui dément complètement votre *alibi*.

~

Arriver en intime chez des amis au moment où ils traitent avec la plus grande cérémonie des étrangers devant lesquels la plus simple familiarité les agace.



A l'écarté, le parieur de mauvaise humeur qui se plaint de vous : vous lui avez fait perdre cinq francs, et vous perdez cent louis.



Le monsieur obligeant et attentif qui vous explique comment vous auriez pu jouer et gagner.



L'heure qui s'écoule entre votre entrée dans le salon et le dîner, — au milieu d'un cercle de majestueux étrangers qui gardent un solennel silence. — Durant cette heure, vos yeux sont constamment fixés vers la porte, qui s'ouvre de temps en temps, et par laquelle vous vous attendez toujours à voir entrer votre ami, — qui vous a introduit dans cette maison et qui est invité comme vous ; mais qui a envoyé ses excuses.



Rouler deux dans une voiture dont les roues font le bruit du tonnerre, avec une personne qui a l'habitude de parler très-bas. — Dans l'impuissance où vous êtes d'entendre les remarques et les questions qu'elle vous adresse, vous prenez le parti de lui répondre : « Oui, sans doute... C'est très-vrai... Je suis parfaitement de votre avis... Cela va sans dire... » ou encore vous vous résignez à garder le silence ; ce qui vous donne l'apparence d'un être taciturne ou stupide.



Dans une conversation avec un homme bavard, vantard et ennuyeux, — toucher par inadvertance le point sur lequel vous savez qu'il va lâcher les écluses de sa prose monotone et intarissable.



Un beau parleur dont les formes sont si insinuanes que vous vous croyez d'abord en parfaite communion d'idées avec lui : — vous vous apercevez tout à coup que vous vous êtes mépris. — Il déteste vos opinions et vous détestez les siennes, — si bien que, après lui avoir rendu ses politesses, vous n'avez rien de mieux à faire que de garder le silence, ou de parler de la pluie et du beau temps.



La grosse joie d'un brave homme, mais d'un lourd plaisant, dont vous vous efforcez de rire, sans tirer autre chose de votre gosier qu'un *ah ! ah !* de la nature la plus suspecte. — Interrogé par votre voisin ou votre voisine, qui vous demande : « Où est le sel de cette plaisanterie ? » être obligé de répondre que vous n'en savez rien, mais que vous avez ri par politesse.



Être assis sur un tabouret très-élevé, dans une société où, toutes les chaises étant prises, vous êtes obligé de trôner et d'attirer sur vous les regards, quand le ton sépulcral de la société vous ôte complètement l'envie et les moyens de briller.



Attendre, pour se retirer d'un salon, qu'on ait dit un mot spirituel, — et rester jusqu'à trois heures du matin sans trouver ce mot — avec l'inconvénient de ne plus rencontrer de voiture et de faire une lieue sous la pluie.



Le silence qui se fait tout à coup dans une société nombreuse et bruyante, au moment où vous adressez confidentiellement la parole à votre voisin — ou mieux à votre voisine — sur des choses que vous avez des raisons particulières pour tenir secrètes.



Être prié par une personne sourde de répéter un bon mot

que toute la société a déjà entendu, et qui ne valait pas la peine d'être dit.



Aller de maison en maison pour une quête au profit des pauvres, des inondés, des incendiés, etc., et ne recueillir que des vœux ironiques en faveur du succès de votre œuvre charitable.



Un sort contraire vous a conduit chez des économistes qui, par système (et par ladrerie), ne font jamais l'aumône. Ils se garderaient bien d'encourager la mendicité.



Un salon, dont le parquet est si terriblement bien ciré, qu'on y patine d'une direction dans une autre, décrivant des cercles et tombant sur toutes les personnes qu'on se propose de saluer.



Au moment où vous vous asseyez pour jouer aux cartes avec une dame fort élégante et fort délicate, — vous apercevoir que vos mains, ayant porté pour la première fois une paire de gants noirs, sont aussi chargées en couleur que celles d'un teinturier.



En mêlant les cartes d'une main novice et inexpérimentée, faire voler le jeu en l'air.

Elles se répandent dans toutes les directions; puis, après avoir voltigé çà et là, elles se reposent plus volontiers (comme une bande d'oiseaux qui tombe sur un arbre) sur les cheveux, le visage, les épaules d'une femme belle mais rugue, qui vous jette un regard significatif : — maladroit !



Avoir perdu une somme considérable avec un joueur novice qui vous avoue qu'il n'avait que dix francs à perdre en se mettant au jeu contre vous.



Se tromper de paletot en sortant d'un café, et être averti, par un monsieur à mine austère, propriétaire dudit paletot, au moment où l'on semblait tout prêt à s'évader, qu'on commet une étrange méprise...



Pour entretenir la conversation, faire naïvement compliment à une dame sur la beauté des cheveux que son coiffeur lui a vendus le matin, ou raconter une histoire de fausse dent par devant une femme qui a tout un râtelier.



A un compliment répondre par un salut; — puis s'arrêter tout court et comme pétrifié — en reconnaissant que ce compliment était adressé à un autre.



Se promener, sous un vent qui vous coupe jusqu'aux os, avec un compagnon qui a la manie de raconter des histoires, et dont l'esprit et le corps ne peuvent se mouvoir en même temps, — ou, en d'autres termes, qui, lorsqu'il raconte, juge nécessaire à l'effet de sa narration de s'arrêter tout court, sa figure devant la vôtre; — vous avez beau vouloir pousser outre, il se rit de votre impatience, et refuse de bouger d'un pouce, jusqu'à ce que le fil de son interminable discours soit entièrement dévidé.

*N. B.* Pour plus de sûreté il vous a tenu prisonnier par un bouton de votre habit.



Le soir, dans une chambre sans lumière, discuter avec un ami; — après un débat long et animé, — lorsque vous avez décoché contre lui tous vos meilleurs arguments, — au moment où vous triomphez, concluant de son silence que vous l'avez complètement battu, et qu'il n'a plus un mot à dire, — recevoir pour toute réponse un ronflement formidable, qui vous annonce qu'il dort depuis un quart d'heure.



L'obligation de causer avec une dame dont on ne connaît

ni les habitudes, ni le caractère, ni la portée d'esprit, — qui n'est ni laide ni belle, — ni vieille ni jeune, — pour laquelle vous n'éprouvez ni sympathie ni antipathie, — et qui répond à vos questions tout juste assez pour que vous soyez contraint de lui en adresser d'autres.



Avoir pour interlocuteur un grand benêt qui vous dit avec fierté qu'il n'a pas d'opinion politique, et qui semble ravi de n'avoir pas la moindre idée de ses droits ou de ses devoirs de citoyen. — Toutefois, il voudrait bien être sous-préfet ?



Une personne avec laquelle le seul sujet de conversation qu'on avait eu jusque-là vient à manquer ; — le temps, depuis quelques jours, étant dans un état de neutralité désespérante, — ni beau, ni mauvais.



Recevoir des compliments d'un homme dont on se sait détesté et ne pouvoir lui dire ce qu'on pense de sa sincérité.



S'entendre appeler « mon ami » par un homme taré, lequel affecte de vous connaître devant d'honnêtes gens qui ne vous connaissent pas, et qui savent, en revanche, à quoi s'en tenir sur son compte.



Avoir pour partenaire dans la conversation un homme timoré qui ne prend son parti de rien, et qui craindrait de faire une révolution en disant qu'il préfère le beau temps à la pluie.



Entendre dire par un fat qu'il est au mieux avec la duchesse de C..., qui ne sait pas qu'il existe — et que vous adorez !!!



L'enthousiasme qu'ont les femmes pour le lion du moment,

que ce lion soit un Chinois ou un prince russe, un ambassadeur persan ou quelque escroc célèbre.

~

Au bal, être forcé de faire la pastourelle vis-à-vis d'une femme à qui vous avez écrit il y a six semaines : « Votre rigueur causera ma mort !!! »

~

Trouver sur sa table de nuit une invitation à dîner pour le lendemain, datée de huit jours, et apprendre, d'un domestique imbécile, que cette lettre est, en effet, arrivée depuis longtemps, mais que monsieur, ayant mis un livre dessus, a fort bien pu ne pas la voir.

~

Être l'ami intime du célèbre \*\*\*, une illustration politique ou littéraire, et voir tous les autres amis qu'on possède vous aborder par cette invariable formule : « Ah ! c'est vous, cher. Comment se porte \*\*\* ? Donnez-moi donc des nouvelles de \*\*\* ! Que devient-il ? que fait-il ?... Présentez-lui mes compliments ! »

~

En rendant une visite à une personne indifférente, et qui professe pour vous les mêmes sentiments négatifs, — découvrir qu'on s'est sacrifié mutuellement une vraie partie de plaisir.

~

Deux amis, dont l'un est attrayant et l'autre ennuyeux ; — ce qui pourrait, à la rigueur, rentrer dans le chapitre des compensations, — si le second, en entrant, ne chassait de chez vous le premier.

~

L'état de torture dans lequel vous mettent les questions soudaines et inattendues d'un enfant terrible, devant une nombreuse société ; — saute-t-il, par exemple, sur les genoux d'une vieille fille qui tient à passer pour toute jeune et toute jolie :

« Mademoiselle, lui dit-il, laisse-moi compter les rides de ta figure : une, deux, trois, quatre, etc. ; » — ou bien accostant une autre dame, avant que vous ayez eu le temps de le retenir : « Pourquoi viens-tu si souvent ici ? Ma tante dit comme cela qu'elle ne peut pas te souffrir... etc., etc... » — Renvoyé pour la suite aux caricatures de Gavarni ou de Daumier.



Tomber dans une société dont les membres ont vécu assez longtemps ensemble pour avoir des gestes, des allusions, des surnoms par lesquels ils sont convenus de désigner telle personne ou telle chose ; — vous, parfaitement étranger à ces signes maçonniques et à ce langage figuré, vous en êtes réduit à avoir l'air de comprendre.



Avoir un procès et écouter les sottises que débite, dans *votre intérêt*, un avocat qui ne comprend rien à votre affaire, sinon qu'elle lui rapportera cent écus.



Puis écouter l'avocat de votre adversaire, et reconnaître qu'il a du talent.



Ou encore, dans un procès politique, être défendu par un avocat dont le système est de vous représenter comme un idiot, incapable d'apprécier le bien ou le mal, et qu'il faudrait enfermer à Charenton...



La stupéfaction dudit avocat, quand vous protestez contre cet étrange plaidoyer.



Être en relations suivies avec un homme trop vif, — excellent au fond, — mais dont la superficie est si irritabile, qu'il faut prendre avec lui plus de précautions qu'avec un feu d'arti-

fice : — à chaque instant, sans le vouloir, vous allumez une mèche et faites partir des pétards.

Un voisin qui abrège votre vie, en vous citant perpétuellement l'autorité de quelqu'un, dont l'avis fait loi pour lui sur tous les sujets et dans toutes les occasions. — Vos renseignements, il les combat, vos faits, il les dément, par cette invariable réponse : « Non, en vérité, cela ne peut être : M. C... pense (ou dit, ou jure, ou soutient) précisément le contraire. » — Ou : « Il se peut que vous ayez raison ; cependant, je verrai M. C... demain, et je lui demanderai son opinion. » — Vous ne pouvez émettre un jugement en matière de littérature, d'art, ou même de cuisine, qu'il ne le contredise ou ne le confirme par cette autorité : « M. C... a lu *les Contemplations*, et ne partage point votre estime pour l'ouvrage ; — M. C... n'a pas trouvé mademoiselle Rachel aussi parfaite que vous le dites, dans *Phèdre* ; — M. C... adore aussi le *plum-pudding*, etc., etc. »

Votre embarras quand, dans un monde qui se pique de littérature, on vous demande votre opinion sur un livre nouveau que tout le monde a lu, — excepté vous. N'osant point avouer votre ignorance, vous exprimez un avis quelconque qui ne soit point de nature à vous compromettre ; — mais votre interlocuteur ne se contente point de cette appréciation générale : il s'offre à discuter avec vous toutes les parties de l'œuvre, à défendre ou à attaquer tous les caractères, toutes les péripéties de l'action, depuis le premier chapitre jusqu'au dénouement.

Lire un roman nouveau plein d'intérêt, d'élévation et de sentiment, devant un cercle de femmes qui travaillent pendant cette lecture à des ouvrages d'aiguille. — La solennité de votre lecture, interrompue par des phrases incidentes : « Ma chère, passez-moi, s'il vous plaît, vos ciseaux. — Trouvez-vous que

j'aie réussi dans le dessin de ma broderie? — Cela n'a-t-il point tout à fait bon air? — Quelle est celle de vous, mesdames, qui a pris mon dé? etc., etc. »



Être arrêté, dans la rue, et embrassé par un individu qui vous appelle son cher ami, quand il vous est absolument impossible de placer un nom sur sa figure.



Trouver tout à coup, dans la poche de votre habit, trois ou quatre lettres *très-pressées* et de la plus haute importance, qui ont été confiées à vos soins par une personne grave, et que vous aviez promis de mettre à la poste avant une demi-heure; — il y a de cela huit ou quinze jours.



Après avoir remué toute votre maison pour un billet de mille francs qui a disparu, — et, au moment où, sur certaines apparences, vous accusiez votre servante, une honnête fille, de l'avoir soustrait, — retrouver le dernier lambeau du susdit billet dans la gueule de votre griffon favori qui l'avait détourné pour sa récréation particulière.



Au milieu d'une société de jolies femmes, vous apercevoir que votre mouchoir de poche a été oublié, perdu ou volé. — Circonstance aggravante : rhume de cerveau très-intense et larmoyant.



Une conversation à mi-voix entre deux femmes que vous entendez assez pour connaître qu'on parle de vous, mais pas assez pour savoir ce qu'on en dit.



Dans un bal, fixer sur vous l'attention générale — ce que vous attribuez à différentes causes plus ou moins flatteuses

pour votre amour-propre — jusqu'à ce que l'un des assistants vous avertisse charitablement tout haut que vous avez oublié de boutonner en un point délicat votre pantalon.



Dans un cercle, s'apercevoir, à l'embarras de l'auditoire, qu'on a dit une sottise (laquelle?) et s'enferrer de plus belle en cherchant à la réparer.



Dans une maison où tout le monde fume, et où l'on vous offre des cigares que vous n'osez pas refuser, — être pris, — faute d'habitude, — d'un affreux équivalent du mal de mer.



Vous avez une rage de dents. Vous courez courageusement chez un dentiste célèbre; il faut en finir. Vous voilà arrivé — son cabinet est encombré... Vous passerez le dixième! Soit. — Après deux heures d'attente votre tour arrive. Vous êtes introduit. Vous ouvrez intrépidement la bouche, vous montrez votre dent. Hilarité de la personne qui vous reçoit. Vous êtes chez un avocat consultant. Vous vous êtes trompé d'étage et l'heure de la consultation du dentiste célèbre est passée.



Être invité à venir dîner dans une maison qu'on a fait bâtir et qu'on a été forcé de vendre; le nouveau propriétaire vous faisant à chaque instant les honneurs de ce que vous avez perdu.



L'éloge qu'une femme se croit obligée de faire de sa rivale — et ce qui suit cet éloge : — « C'est une femme charmante, mais... » Suivent vingt mais pour rattraper cette première concession.



En donnant votre main à une dame le long d'une étroite planche, pour l'aider à sortir d'une barque ou à traverser un

ruisseau, — sacrifier votre chaussure pour sauver la sienne.



Avoir affaire à un esprit retors qui, après avoir accepté toutes vos raisons, les combat une à une par des objections que vous croyiez avoir réduites à néant.



L'envie de rire folle, absurde, immotivée, qui vous prend tout à coup dans une société d'hommes graves, et qui vous étouffe d'autant plus que vous vous donnez intérieurement des raisons plus solides pour la comprimer.



Rencontrer dans le monde un vil calomniateur contre lequel vous avez préparé, depuis six semaines, une *improvisation* sublime, une sorte de *quousque tandem*, qui doit mettre de votre côté tous les honnêtes gens; — et, au moment où vous ouvrez la bouche, être pris d'une extinction de voix !



Des voix intérieures (ne pas confondre avec les *Voix intérieures* de Victor Hugo) qu'on ne peut comprimer, surtout quand l'estomac est vide — mais dont la chanson bizarre et prolongée vous fait prendre en haine — vous-même et toute la société qui vous entoure. On jurerait que vous avez avalé une guitare.



Dans le cours d'une maladie, — la tendre persécution que vous subissez de la part de vos amies femelles — quand, après une nuit sans sommeil, vous commencez, vers le soir du jour suivant, à vous endormir dans votre chaise. — Vous êtes alors doucement et charitablement tourmenté, à chaque minute, par toutes ces voix : « Vous seriez mieux dans votre lit ! — vous allez attraper un rhume ! — vous allez gâter votre nuit, etc., etc. »



Avoir réalisé une grosse fortune, gagnée dans l'industrie par un travail incessant, et reconnaître que le bonheur ne consiste pas à avoir un million dans sa poche.

~

Sentir dès lors qu'il était plus agréable de gagner de l'argent qu'il ne l'est de n'avoir plus qu'à le dépenser, et envier le sort de l'homme qu'on s'est choisi pour successeur. Il a le bonheur de piocher où vous ne piochez plus et d'arroser quelque chose de ses sueurs.

~

Un homme laborieux et intelligent, qui a trouvé l'occasion de faire fortune rapidement, l'a saisie. Il a vendu sa charge, il s'est retiré des affaires. Il peut se croiser les bras, il se les croise. Après le regard qu'il jette sur le luxe de sa maison, sur ses chevaux, — celui qu'il donne à une petite table de travail, le seul de ses meubles qu'il ait gardé de son ancien ameublement et qui lui rappelle quelque chose.

~

Au coin d'une rue, se trouver derrière un ami intime, et, dans un moment de gaieté familière, lui donner ce qu'on appelle vulgairement un renforcement. Après beaucoup d'efforts, — l'ami se dégage de son chapeau, revoit la lumière et vous montre le visage irrité d'un homme qu'on n'avait jamais vu.

~

Être surpris par un agent de police lisant de trop près les affiches de spectacle dans un endroit non autorisé. Il vous faut donner votre adresse, et votre nom qui est célèbre! — l'univers saura demain le crime que vous avez commis.

*N. B.* Une jeune dame à qui vous faisiez la cour passait justement sur le trottoir en face quand vous est arrivée votre mésaventure.

~

Une lettre très-importante qu'on attend chez soi, et qui vous attend *bureau restant* — depuis trois mois.



Mettre des lettres pressées à la poste dans sa poche de côté à la fin d'une saison, et les retrouver au retour de ladite saison.



Une personne qui affranchit toujours les lettres qu'elle vous écrit, mais avec un timbre insuffisant ; — de sorte que vous lui devez l'obligation d'un port que vous payez.



Avoir fait un bail de douze ans dans une maison garnie de punaises, et avoisinée d'une machine à vapeur dont la roue fonctionne nuit et jour.



Recevoir de fréquentes visites d'un propriétaire insupportable qui se croit obligé de faire l'aimable avec ses locataires, et souhaiter sa mort sans être exaucé.



Votre paletot devenant pour vous, à la fin d'un avril tiède, un ennemi aussi incommode qu'il a été un ami sûr et obligeant au commencement de ce mois.



Faire faire son portrait en pied par un peintre de talent qui le manque, et n'oser mettre ledit portrait dans son grenier, l'auteur prétendant que c'est sa meilleure œuvre ; être réduit ainsi à exposer sa caricature au plus beau de son salon, après l'avoir payée mille écus.



En entrant chez des personnages pour la première fois, marcher sur la patte du chien favori de la maîtresse de la maison. La dame a pour cet animal un cœur de mère.



Avoir étourdiment accepté une prise de tabac un jour qu'on avait oublié son mouchoir, — et éternuer au moment où, s'étant précipité aux genoux d'une dame, on allait lui faire un doux aveu ; — par suite, n'obtenir d'elle qu'un — « Dieu vous bénisse, mon cher monsieur ! »



Retrouver, dans un journal très-répandu, un trait d'esprit qu'on a commis dans une lubie d'indépendance contre un ministre dont on est l'humble serviteur, — le chroniqueur ajoutant à son récit que vous êtes coutumier du fait.

Le ministre est abonné à ce journal maudit.



Au jour de l'an, vous offrez au fils de votre ami une *Histoire de Tom-Pouce*, par P.-J. Stahl ; au lieu de se mettre à rire, le petit Jules se met à pleurer. C'est le cinquième exemplaire de ce joli livre qu'on lui offre depuis le matin.



Mais vous allez prendre votre revanche avec la mère et vous lui présentez un magnifique exemplaire des *Animaux peints par eux-mêmes*, dernière édition... Deux exemplaires du chef-d'œuvre de Grandville sont déjà exposés sur la table de son salon.



Se battre au pistolet avec un homme généreux mais maladroit, qui, après avoir essuyé bravement votre feu, tire en l'air pour être bien sûr de ne pas vous toucher, et vous casse une épaule.



Ou encore :

Vouloir épargner son adversaire, et, en déchargeant négligemment son pistolet, tuer un notaire qui passe sur la grande route.



Un chien de boucher de très-grande taille. Cet animal

est très-pressé. En courant à ses affaires, — il vous passe brutalement entre les jambes, et vous renverse. Tout le monde rit, — excepté vous.



Faire partie de la garde nationale ; vous êtes sous les armes à dix heures selon l'ordre, et le défilé ne commence qu'à trois heures ! La scène se passe par une belle journée de juillet, et vous n'avez, pour vous préserver des rayons brûlants du soleil, que les tourbillons de poussière qui s'élèvent de temps en temps.

*N. B.* Votre uniforme vous gêne dans les entournures, vous n'êtes pas beau sous les armes, et toutes les dames de la ville vous contemplent !



Entendre raconter une longue histoire — qui court les rues — par un homme qui bégaye et que vous n'osez interrompre.



Contenir une violente envie de bâiller, provoquée par la conversation attrayante d'un monsieur qui vous explique une opération sur la rente à laquelle vous n'entendez rien et ne voulez rien entendre. Vous êtes employé à 1,500 francs dans un ministère ; par position vous vous fichez de la rente comme de ça...



Se rendre, pour une affaire qui n'admet pas de retard, à un rendez-vous chez un monsieur qui s'est trompé de numéro en vous donnant son adresse. Sonner de porte en porte et demander à chaque concierge : *Est-ce ici que demeure M. X... ?* Il pleut à torrents. Indignation des concierges que vous dérangez pour rien.

*N. B.* Le monsieur demeure toujours dans la dernière maison que vous visitez. La rue est très-longue.



Écouter un homme jeune qui prétend à la main d'une demoiselle, raconter devant elle qu'il a eu le ver solitaire, dire

minutieusement le nombre de mètres qu'avait cet animal, et proposer à l'auditoire de lui faire considérer son intéressant phénomène, soigneusement conservé par lui, depuis dix ans, dans un bocal. Après cela, — voir le mariage se rompre? — non, se faire!



Causer de l'Angleterre avec un Anglais susceptible; littérature, avec un marchand de mérinos, et beaux-arts, avec un agent de change.



Devoir contempler avec calme l'aplomb des ignorants parlant de science, des sots parlant des œuvres de l'esprit, des envieux médissant de tout ce qui a votre admiration ou votre respect.



Arriver dans un salon, dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas, et exciter l'étonnement universel.



Arriver dans un cercle où l'on raconte des anecdotes; chacun a dit la sienne; — le monsieur qui en connaît toujours une meilleure que celle qui vient d'être dite a la parole. Après lui, vient le tour de celui qui a tout vu, qui a tout fait, à qui tout est arrivé, que rien n'étonne.

Ou encore :

Les conversations d'un homme fort, le récit de ses prouesses, l'énumération des gens qu'il a assommés d'une chiquenaude. Il est pourtant très-doux!



S'entendre voler un bon mot par un sot, — qui, de plus, le gâte.



Apporter, toute chaude, dans un salon une nouvelle qui s'y promène déjà depuis deux heures et dont l'intérêt est plus que flé. Après qu'on vous l'a laissé raconter tout à votre aise, on

vous apprend que vous êtes la cinquième personne, dans la soirée même, qu'il ait bien voulu en faire le récit.



Raconter comme une histoire toute fraîche, dont on vient d'être le témoin, une histoire qu'on avait déjà racontée, il y a deux ans, à ses interlocuteurs, et y changer quelque chose pour la rajeunir. Vous avez affaire à des gens qui ont de la mémoire et qui comparent votre second récit au premier.



Avoir dit imprudemment, sur la foi d'un ami, d'une chose qui n'est pas arrivée : « Je l'ai vue, de mes deux yeux vue, » et la preuve se faire devant vous qu'elle n'a jamais eu lieu.



Tutoyer un grand homme devant ses protégés, et reconnaître — trop tard — qu'il voudrait, devant eux, rester un dieu, même pour ses amis d'enfance.



Voir un sot, décoré à nouveau, lequel se croit grandi de six pouces depuis que la croix est tombée sur lui, et remarquer qu'il essaye de le prendre de haut avec vous parce que votre boutonnière est intacte.



Être surpris donnant, dans un moment d'oubli ou de pitié, la main à un homme dont on a dit qu'il était une vraie canaille, par les personnes à qui l'on était parvenu à faire partager cette opinion, et qui, sur votre avis, lui avaient fermé leur porte.



S'entendre reprocher, par un de ces sots mal élevés qui se rencontrent dans tous les partis, qu'on n'ait pas brutalement rompu avec les honnêtes gens d'une opinion différente, dont la vieille amitié vous est acquise depuis longtemps.



S'entendre dire, par un pauvre diable de journaliste de province, que son journal est le soutien de votre opinion, quand vous aviez cru, jusque-là, que ledit journal n'était bon qu'à nourrir et à soutenir votre interlocuteur.

~ ~ ~

Parler de corde dans la maison d'un pendu, c'est-à-dire, de cheveux rouges devant une rousse, de borgnes devant un monsieur qui a un œil de verre, de bossus devant quelqu'un qui n'est pas droit, de boiteux devant un cul-de-jatte, de juifs devant des Israélites, et de cornes dans une réunion où abondent certains maris.

~ ~ ~

Raconter, au milieu d'un salon, une anecdote dont le héros est, sans qu'on s'en doute, dans le cercle qui vous écoute ; la broder en vue du seul agrément du récit, et ce témoin vous féliciter sur votre imagination et vous convaincre d'imposture.

~ ~ ~

Venir dîner chez une dévote le vendredi, arriver à Londres le dimanche, et demander un service d'argent à un négociant le dernier jour du mois.

~ ~ ~

Montrer un ravissant tableau de Meissonnier à un provincial, et s'entendre dire par lui avec dédain qu'il y a, dans son pays, un peintre dont le plus petit tableau est cent fois plus grand et, par conséquent, cent fois plus beau que celui qu'on lui montre.

~ ~ ~

Entendre dire au même provincial que la peinture d'histoire est seule digne d'occuper les gens sérieux, et l'écouter parler avec enthousiasme du musée de Versailles tout entier.

~ ~ ~

Faire innocemment à une actrice — qui a plus de vanité et plus de robes que de talent — l'éloge de sa rivale.

~ ~ ~

S'écrier par excès de politesse : « Restez donc, ne me reconduisez pas, je connais l'escalier... » et, patatras ! glisser dès la troisième marche et dégringoler les vingt autres sur le dos et ses environs.



Être livré aux mauvais soins d'une garde-malade qui se trompe et vous pose sur les yeux un cataplasme de farine de moutarde, quand c'en est un de farine de lin que le docteur a ordonné.



Commencer à bâiller avec délices et recevoir en pleine bouche un noyau de cerise lancé par un gamin facétieux.



Être pressé et arrêté dans sa course par un original qu'un nuage de poussière a aveuglé et qui vous prie de lui souffler dans l'œil.



Sortir de chez son protecteur par une porte qu'on suppose être la porte de sortie, — et surprendre madame en tête-à-tête avec son lavabo. — Descendre quatre à quatre les escaliers après cette bévue ; rentrer chez soi, et y trouver une lettre de congé au lieu d'une nomination.



Posséder pour toute fortune soixante-quinze centimes dont on projette d'acquérir un jambonneau pour son dîner ; choisir d'avance ledit jambonneau au milieu de beaucoup d'autres à travers la vitrine du charentier ; — être poussé par un butor pendant qu'on se livre à cette sensuelle contemplation, et, en se retournant trop brusquement, casser du coude un des carreaux de ladite vitrine ; le prix de cette maladresse est précisément de soixante-quinze centimes ; ce qui fait qu'on s'en retourne l'estomac creux et la poche vide.



Être le sosie d'un monsieur à qui un portefaix a promis une danse. — Rencontrer le portefaix de ce monsieur, lequel, sans explication, se met en devoir de vous prouver qu'il est un homme de parole.

Marcher très-vite en s'appuyant de temps à autre sur sa canne, fourrer sans s'en apercevoir le bout de celle-ci dans la rainure d'une gargouille de trottoir, la lâcher malgré soi, se retourner pour la reprendre, mais la voir, comme un javelot, s'élever dans les airs, et pénétrer par une fenêtre ouverte dans un salon où elle crève un des chefs-d'œuvre de Decamps.

— Bonjour, Victor ! — Bonjour, Ernest ! — Où vas-tu donc ? — Dîner ; et toi ? — Et moi aussi. — Dinons ensemble. — — Ça te fera plaisir ? — Je le crois bien ! — En route, alors ! Et, quand arrive le moment de payer la carte, il se trouve qu'ils sont tous les deux sans le sou : chacun d'eux s'est imaginé qu'il était invité par l'autre.

— Voyons, dois-je prendre une voiture ? A quoi bon ! je ne vais qu'à trois cents pas d'ici, économisons vingt-deux sous ; mais, par exemple, faisons attention, marchons sur nos pointes ; il s'agit de ne pas salir mon pantalon ventre de biche, mon gilet blanc et mon paletot gris. — Sur trois cents pas, on en a déjà fait deux cent quatre-vingt-dix, on n'a plus qu'à tourner la rue lorsque, v'lan ! — floc ! — on reçoit en plein ventre de biche les ouïes d'un merlan vidé maladroitement par la harengère du coin. — Les rires de la marchande et des passants !

Rentrer chez soi vers onze heures et demie en longeant les maisons comme un enfant qui craint d'être écrasé ; marcher tout doucement en laissant planer son esprit dans les régions poétiques... et être relancé sur terre par les volets d'une boutique

qu'on ferme, lesquels, sortant d'un soupirail avec la force d'impulsion d'un ressort qui se détend, vous envoient vous asseoir au beau milieu de la chaussée. Trop heureux si un tas d'ordures est là pour amortir la chute !



Avoir obtenu d'une dame la permission de lui rendre visite ; se présenter, être introduit et se trouver subitement au milieu de cinq ou six chiens qui aboient à vous rendre sourd. — On parvient à les faire taire en se laissant mordre les mollets.



S'asseoir dans un fauteuil où repose un matou qui se réveille, jure, et vous enfonce tout ce qu'il a de griffes dans ce que vous avez de plus *chair*.



Avoir une vieille tante maniaque, sourde et quinteuse, mais dont on est le seul héritier direct ; s'astreindre à venir chaque jour l'entendre tousser et cracher ; caresser son affreux griffon ; gratter la tête de son vilain perroquet ; — l'embrasser dans l'oreille quarante fois pour une, sous prétexte de faire la conversation. — Et, le jour où l'on croit toucher le prix de tant de platitudes, apprendre que, par testament, elle laisse toute sa fortune à sa servante, sous la condition d'avoir bien soin de Fox et de Jacquot.



N'avoir pas déjeuné, ne savoir où l'on dinera et rencontrer quelqu'un qui vous offre un verre d'absinthe, que l'on accepte dans la crainte de désobliger ce quelqu'un.



Être obligé, pour marier sa fille, non-seulement de promettre une dot, mais encore d'approfondir le chapitre des espérances : « Lesquelles, ajoutez-vous, peuvent très-bien, d'un jour à l'autre, devenir des réalités ; car, regardez, j'ai le cou court, des rhumatismes, la gravelle, et une obstruction au foie ; ces deux

dernières maladies pardonnent rarement et vous enlèvent d'ordinaire au moment où vous vous y attendez le moins. »



Causer avec quelqu'un à qui il manque beaucoup de dents ;  
— et ne pas oser ouvrir son parapluie.



Aller, dans un habit d'emprunt, à un bal où votre prêteur est également invité ; être obsédé par celui-ci, qui, chaque fois qu'il vous rencontre, s'écrie : « Ne gesticule pas, tu vas le faire craquer dans le dos. » Puis, quand vient le souper : « Fais attention ; mets une serviette... c'est mon plus beau, et si tu le gâtais... »



Avoir, par ostentation, concouru pour mille francs à une œuvre de charité ; s'empresse, quelques jours après, de lire le journal qui publie la liste des souscripteurs et y voir son nom rendu méconnaissable par une erreur typographique. A propos de quoi l'on n'ose réclamer, car ce serait faire l'aveu du but que l'on s'était proposé.



Rien de plus doux, sans contredit, que de sauver la vie à son semblable, — excepté toutefois lorsque le hasard seul s'en mêle et que c'est en vous le faisant choir sur le dos, du haut d'un toit, d'une fenêtre ou d'un échafaudage fort élevés, qu'il vous oblige à accomplir cette belle action.



Avoir très-grand-peur de mourir, et voir entrer chez soi, pendant que l'on déjeune, un homme noir qui se trompe de porte, et qu'on reconnaît, à son accessoire de sapin, pour un employé des pompes funèbres. L'envoyer au diable et l'entendre, en s'éloignant, vous répondre par un *Au revoir !* ironique et significatif.



Méfiez-vous des perroquets ! — J'en vis un, qui semblait fort doux, descendre sournoisement de son bâton, grimper le long du dossier d'une chaise et se suspendre par le bec et en manière de boucle à l'oreille d'un monsieur qui causait avec sa maîtresse.

~ ~ ~

Rencontrer, bien après minuit, un homme en blouse qui vous demande l'heure ; la lui dire, et être surpris de ce qu'il s'éloigne en vous remerciant. — On est vexé d'avoir eu peur pour rien.

~ ~ ~

Être un personnage très-grave, et avoir accepté une invitation de bal chez des gens qu'on croit graves aussi ; — y arriver tout de noir habillé. — Lire sur la porte cette consigne : *On n'est reçu que déguisé*. Vouloir rebrousser chemin. Mais on vous a vu, l'on accourt, et, malgré vous, vous enlevant votre chapeau et votre habit, on s'empresse de vous coiffer d'un bonnet de coton à rosette, de vous affubler d'un tablier de cuisine, de vous barbouiller de farine et de vous faire des moustaches avec du bouchon. — Sapristi !...

~ ~ ~

Donner une soirée à des gens qui pensent faire preuve d'esprit en tournant tout en ridicule : — en trouvant mauvais votre vin, — faible votre punch, — rassis vos gâteaux, — rococo votre ameublement ; qui traitent vos tableaux de croûtes, votre piano de chaudron, et, s'ils touchent de ce dernier, se font un malin plaisir d'en casser toutes les cordes.

~ ~ ~

Marcher très-vite dans le but d'éviter soit un importun, soit un créancier qui, s'il vous voit, va courir après vous, et vous accrocher par un bouton à la frange du châle d'une dame qui vous accuse de l'avoir fait exprès ; passer une minute à se débâter, ce qui donne à l'individu qu'on redoute le temps de vous rejoindre.

~ ~ ~

Vous entrez dans un salon. La maîtresse de la maison, une veuve à laquelle vous faites un doigt de cour, s'empare de votre bras et vous conduit devant une toile peinte en vous disant : « Qu'en pensez-vous ? Est-ce ressemblant ? Surtout soyez sincère !... Vous êtes sincère et vous jurez vos grands dieux que la figure de la jeune fille qu'on offre à votre vue ne vous rappelle personne de votre connaissance. Infortuné ! Vous avez méconnu le portrait de la maîtresse de la maison, *peinte par elle-même* — une œuvre dont tout Paris a fait l'éloge depuis trois jours, bien que l'auteur s'y soit rajeuni de vingt ans.



Vous êtes dans un Musée avec des bourgeois qui ont confiance dans votre réputation de connaisseur ; vous apercevez un grand dessin, et comme vous savez qu'il y a des cartons de Raphaël dans cette galerie, vous vous écriez dans un élan d'enthousiasme : « Dieu, que c'est beau ! Il n'y a que Raphaël à qui il ait été donné d'atteindre à cette perfection. » La femme d'un des bourgeois que vous pilotez serait bien aise de savoir au juste le sujet d'une si belle œuvre ; elle consulte le livret et y découvre que le dessin que vous admirez si fort est d'un célèbre inconnu. Les cartons de Raphaël sont dans une autre salle.



Par une nuit d'hiver, un mauvais rêve vous a réveillé. Vous allumez votre bougie. Il n'est que deux heures du matin, que faire ? Vous vous décidez à aller chercher dans votre bibliothèque un livre qui puisse vous rendre le sommeil. Comme il fait froid, vous passez votre pantalon à pied. — Au fond de la jambe droite dudit pantalon votre pied nu rencontre et écrase un être vivant qui s'y était fourvoyé. Vous rassemblez tout votre courage et retirez de votre pantalon, maculé, le cadavre d'un rat. Horreur ! Horreur !

## **Tribulations de la vie littéraire.**

---

Après huit jours de sécheresse et de stérilité intellectuelle, se sentir en veine d'écrire, et chercher, sans la trouver, sur sa table une bonne plume bien taillée.

En être alors réduit à écrire avec le dos d'une plume brisée, avec une encre qui a la consistance de la poix et qui laisse alternativement sur le papier un pâtre et un blanc.

Prendre sa carafe dans l'intention de remédier à cet inconvénient et au lieu de quelques gouttes d'eau qui auraient suffi à délayer l'encre trop épaisse, submerger complètement son encrier dans un mouvement nerveux.

Décidé à ne pas laisser l'inspiration s'envoler, on se résigne à écrire avec un crayon ; s'approcher alors de sa table de travail et entendre par la fenêtre ou la basse-taille d'un âne qui

braït, — ou le grincement d'une pierre qu'on seie, — ou le pialement d'un chien à l'attache, — ou le bourdonnement d'une mouche qui tient à se poser sur votre nez, — ou le piano de votre voisine qui joue, ou, pour mieux dire, qui déjoue toujours le même air, — ou la main dure et infatigable de votre ménagère, qui racle avec une pelle les cendres de la cheminée. Ces bruits malencontreux ont enfin cessé... votre crayon se casse !

Ou encore :

Avoir une écritoire avec deux compartiments, dans l'un desquels est la poudre et dans l'autre l'encre ; — se tromper de côté en écrivant, de manière que l'on trempe sa plume dans le sable, et qu'on verse l'encre sur le papier.

Après avoir remis le manuscrit d'un poème, d'une pièce de théâtre ou d'un roman entre les mains d'un copiste qui vous a fait attendre votre ouvrage plusieurs semaines, — perdre plus de temps à corriger les bévues du susdit copiste, qu'il ne vous en aurait fallu pour vous recopier vous-même.

Traer sur les marges d'un livre, qu'on lit, des observations critiques dont on croit avoir lieu d'être content, et que l'on se promet bien d'utiliser ; — ne pouvoir plus, le lendemain, déchiffrer un seul mot de ce que l'on a écrit, soit que le crayon ne marquât pas, soit que le frottement ait effacé les lettres ; — et, pour comble d'ennui, ne plus retrouver dans les replis de sa mémoire une seule des belles choses que l'on avait trouvées.

En relisant, au bas d'un grand journal, un feuilleton dont on est l'auteur, trouver que l'alinéa le plus spirituel de l'article est indignement maculé par le timbre qui s'épate sur vos lignes, et les rend indéchiffrables.

Après avoir écrit rapidement et tout d'un élan la première

scène d'une comédie, passer sa soirée à la revoir, et à la remettre au net. Pour éviter l'encombrement, vouloir jeter le brouillon au feu — et y jeter étourdiment la bonne copie.

Entrer dans un café pour y lire, dans une revue en vogue, l'article dont on est l'auteur, et reconnaître avec douleur que toutes les feuilles de ladite revue sont coupées et portent la trace de nombreuses lectures, hormis cependant la feuille, encore intacte, qui contient votre chef-d'œuvre.

Placer, pendant qu'on se donne la satisfaction de relire un passage qu'on croit remarquable, sa plume entre ses lèvres et ne s'apercevoir qu'en faisant son entrée dans un salon qu'on a fait de sa bouche un essuie-plume.

Après avoir revu trois ou quatre fois les épreuves d'un livre sur lequel on fonde les plus grandes espérances de succès, retrouver, en le relisant; toutes les fautes que l'on croyait avoir corrigées et beaucoup d'autres que l'on n'avait pas encore aperçues.

Perdre une pensée en cherchant une rime.

Écrire, le jour le plus froid de l'année, dans la chambre la plus froide de la maison, près d'un feu qui a juré de ne point brûler, — et ne trouver qu'un rhume de cerveau au fond de son encrier.

Imiter et compléter un livre intitulé *the Miseries of human life* — avec la perspective d'être traité de copiste servile, *servum peus*, si vous suivez l'auteur anglais pas à pas, ou de traître, *traduttore traditore*, si vous substituez de temps en temps votre pensée à la sienne, ou de faquin si vous vous permettez d'y mettre beaucoup du vôtre.

L'heure que passe un auteur de vingt ans — dont le *premier ouvrage a eu beaucoup de succès* — devant la vitrine d'un libraire à regarder les affiches des livres nouveaux et à chercher son nom qu'il ne trouve pas.



Être directeur d'une revue et recevoir, l'auteur étant présent, les compliments d'un connaisseur pour un article qu'on avait voulu refuser.



Un journaliste dans l'embarras qui n'a le choix qu'entre les nouvelles suivantes :

« M. et madame de B... sont arrivés hier dans notre ville. — L'alliance anglo-française persiste. — Il y a eu hier chez le ministre des affaires étrangères un grand diner diplomatique dont le menu était : potage à la tortue, poulet à la Marengo, charlotte russe, etc. — Huit personnes vivent en ce moment dans un village de la Touraine, dont les âges réunis font douze cent cinquante ans. »



Les nouvelles manquant, il se rabat sur la correspondance. On ouvre la boîte du journal et l'on y trouve la profession de foi d'un candidat *indépendant* à ses électeurs :

« MESSIEURS,

« La dissolution des Chambres étant enfin annoncée, je demande humblement la permission de me présenter à vos suffrages, comme le plus indigne, quoique le plus zélé candidat pour la représentation de votre honorable collège. Si je fondais mes droits sur ma valeur et mes capacités, je serais obligé de renoncer à toute espérance de succès. Mais, si, sous ce rapport, je suis au-dessous d'une responsabilité si grave; si dans ma carrière parlementaire vous avez eu quelquefois l'occasion de vous plaindre de la faiblesse de mon jugement; si, dans la conscience de cette faiblesse, j'ai toujours laissé la parole à des orateurs plus hardis et plus habiles; si l'étrangeté des circonstances au milieu desquelles l'Europe se trouve jetée, m'a trouvé tout à fait incertain entre les diverses opinions; si, par entraînement, j'ai souvent voté pour des mesures que j'avais résolu de combattre; si j'ai cédé à des influences et à des obsessions gouvernementales que nos ennemis désignaient sous le titre de système corrupteur; si, par ces motifs, et à cause de la faiblesse de ma santé,

je me suis absenté de la Chambre durant la discussion des questions les plus graves et les plus délicates, laissez-moi du moins cette confiance du haut de laquelle je défie tous mes compétiteurs, que j'ai toujours servi mes intérêts et ceux du pays. Je me renferme dans la pureté de mes intentions. Fier de ces sentiments, je compte sur votre patronage et signe d'avance

« Votre député très-humble et très-dévoué,

« CHAMPION-LEFÈVRE. »

~~~~~

Après avoir dépouillé le reste de sa correspondance, — des lettres de gens qui ont découvert le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, la planète Leverrier, etc., etc., — le journaliste, de plus en plus dans l'embarras, espère du moins remplir sa feuille avec des annonces et des réclames.

« *Lettre au docteur \*\*\**, propriétaire et inventeur des pilules électro-purgatives.

« MONSIEUR,

« Je serais le plus ingrat des hommes, si je différais un seul moment de témoigner publiquement ma reconnaissance pour les services que m'ont rendus vos estimables pilules. Jusqu'au jour où j'entendis parler de leurs miraculeux effets, la vie n'a été pour moi qu'un long fardeau. J'étais un objet d'horreur et de pitié pour tous ceux qui me regardaient; couvert ou plutôt enroulé de la tête aux pieds par un mal hideux, j'étais moins un homme qu'un ulcère. Ma maigreur était extrême; mes os, à chaque mouvement, rendaient un bruit sensible, et ma tête pendait sur mes épaules, tenue par mon cou comme par un fil. Bref, j'étais réduit à une si triste condition, que, retournant chez moi en litière, après un voyage de quelques semaines, ma femme, qui ne se souvenait pas de m'avoir jamais vu, refusa de me recevoir en l'absence de son mari. — Durant la seconde période de ma maladie, un trou se forma exactement dans ma mamelle gauche: par là, mon cœur se trouva mis à nu et visible, à tel point que les élèves en médecine venaient étudier à mes dépens, le mouvement de *systole* et de *diastole*, comme ils appellent cela. C'est dans cet état que j'entendis mes amis (je puis bien les appeler à juste titre mes amis) parler de votre estimable drogue. Je n'avais pas plus tôt eu le bonheur d'avaler une de vos pilules, que le plus extraordinaire changement s'opéra dans tout mon être; à la seconde, ma chair repoussa; à la troisième, mon système osseux se trouva, pour ainsi dire, renouvelé. A présent, je jouis d'une santé parfaite. Vous expri-

mer l'étendue de ma reconnaissance est une entreprise au-dessus de mes forces ; il me suffira de dire que je dois à la Providence (après vos pilules) le bonheur dont je jouis maintenant et avec lequel je suis

« Votre éternel obligé,

« BENJAMIN BLAISE.

« P. S. Ayez la bonté de m'envoyer, sans retard, six douzaines de boîtes de vos pilules électro-purgatives, quoique j'espère bien n'avoir désormais nul besoin de m'en servir. »



Le journaliste respecte les 50 centimes que représente chaque ligne de cette annonce ; mais il s'avoue à lui-même qu'il respectera peu le public en l'insérant. Il cherche à la remplacer, dans le vide absolu de nouvelles, par une réclame plus raisonnable et moins saugrenue, comme qui dirait la suivante :

« Le mariage étant l'état le plus heureux de la vie, un célibataire fait savoir qu'il désirerait se marier — Il est inutile à toute femme de se présenter si elle ne possède point les qualités requises pour orner le lit conjugal. On exige qu'elle soit élégante dans ses manières, — le demandeur étant lui-même un homme comme il faut ; — qu'elle ait une figure accomplie, un esprit distingué et une grande sensibilité de cœur. Outre les dons de la nature et de l'éducation, elle doit avoir une belle fortune (au moins cent mille francs de rente). Son âge ne peut dépasser vingt ans, elle sera tenue de présenter son extrait de naissance : exiger d'elle qu'elle paye une amende de dix mille francs par chaque année en sus, n'est point une condition déraisonnable. Le demandeur est résolu à se montrer particulièrement intraitable sur le chapitre de l'argent : ayant vécu jusqu'ici en pauvre diable, et ayant passé l'âge où l'on fait fortune par soi-même, il ne se soucie point du tout d'être plus longtemps une victime de la société.

« Étant un homme taciturne et sombre, par suite d'anciens chagrins, il faudra que sa femme étudie son humeur et se montre constamment d'un esprit enjoué. Il ronfle bruyamment ; mais il espère que sa jeune épouse jouira d'un sommeil profond, et en ce cas où est l'inconvénient de ronfler ? Maladif depuis son berceau et ayant beaucoup de peine à fermer l'œil, il aurait, d'ailleurs, besoin qu'elle lui fit tous les soirs une lecture dans le lit, pour l'endormir.

« Sa figure et sa personne n'ont rien de remarquable. — Cependant, il n'a pas été mal dans sa jeunesse.

« N'étant point accoutumé à la retraite ni à la dépendance, il entend être le maître de toutes ses heures ; à son retour, il espère bien

recevoir chez lui le même accueil gracieux, le même sourire, que son absence ait été longue ou courte. Il sortira souvent; mais, en revanche, il veut que sa femme reste seule à la maison. Il a, en effet, d'anciens mariages ou d'anciennes liaisons (il n'importe), plusieurs enfants, dont l'éducation a été jusqu'ici fort négligée, et qui occuperont tous les loisirs de leur nouvelle mère. L'un d'eux prenant encore le sein, une jeune veuve avec un enfant nouveau-né, ou du moins très-avancée dans sa grossesse conviendrait mieux qu'une autre.

« P. S. La jeune personne qui, sur ce portrait, désirerait connaître le demandeur et obtenir de plus amples renseignements, peut venir le trouver chez lui, hôtel de Clugny, la chambre numéro 100; elle le reconnaîtra sans peine au signalement que voici : Faux tonpet noir, pantalon jaune, avec un seul sous-pied; redingote bleue à boutons de cuivre, la même qu'il a portée toute sa vie; cravate rouge, souliers usés et éculés, mais par goût. — Afin de prévenir toute méprise, continuellement une pipe à la bouche. »



Ouvrir une feuille quotidienne, l'esprit avide de nouvelles, et, vous apercevoir après avoir lu les quatre pages de ladite feuille qu'elle est de l'avant-veille.



Écarquiller vos yeux sur un livre au crépuscule, — déchiffrer ainsi chaque page à raison de vingt minutes par ligne, avant qu'il vous arrive de la lumière; — et, quand on vous en apporte, trouver que vous avez totalement perdu le sens de ce que vous avez lu, par suite du grand effort que vous avez fait pour découvrir chaque lettre.



Lire un des meilleurs romans d'Eugène Sue, arriver sur l'endroit du livre où l'intérêt est porté au plus haut point — et tout à coup s'apercevoir que les dernières pages — le dénouement et la conclusion — ont été arrachées.



Un volume dont les pages sont si capricieusement transposées par le relieur, que vous ressembleriez pour celui qui vous

regarderait lire, à un homme qui cherche des mots dans un dictionnaire.



L'agrément de lire un ouvrage nouveau dans un courant d'air, qui vous épargne à chaque instant la peine de tourner vous-même les pages.



Acheter un journal uniquement pour y lire un passage où il est question de vous, arriver au paragraphe où figure votre nom, et trouver en cet endroit-là le papier déchiré ou laissé en blanc par la presse.

*N. B.* Cet exemplaire est le dernier que possède le marchand de journaux.



S'assoupir en lisant au coin du feu, et laisser tomber son volume dans les cendres.



Recevoir d'un auteur, dont on est l'ami, un livre, également lourd au sens positif et au sens figuré, à la condition que vous lui écrirez sincèrement votre opinion *détaillée* sur toutes les parties de son œuvre.



Avoir écouté avec ravissement l'éloge qu'une femme charmante fait de vous comme écrivain, et s'être aperçu à la fin que ce qui dans vos œuvres a plu surtout à cette femme d'esprit, c'est l'ouvrage d'un de vos confrères qu'elle vous attribue.



Le plaisir de lire dans votre lit pendant l'hiver : — un bras engourdi par le poids de votre corps, et l'autre exposé au froid ; — avec la consolation de changer votre mauvaise posture en une pire, pour ne point chiffonner vos pages, pour moucher votre chandelle, ou pour éviter que l'intervention d'un corps opaque — votre tête par exemple — ne produise sur le papier une éclipse totale. — Je ne dis rien du danger de mettre le feu

à vos rideaux et d'incendier la maison assurée par vos voisins.  
— Cela ne me regarde pas.



Quand on lit un ouvrage précieux et bien imprimé, dont le titre intéresse vivement, en être réduit à faire de son doigt un couteau à papier.



Un livre que le libraire lui-même vous a prêté à condition que vous n'en couperiez pas les pages; — être obligé de loucher et de cligner les yeux pendant une heure pour déchiffrer, ou mieux encore pour ne pas déchiffrer la moitié de ce que contient l'ouvrage.



Continuer de lire longtemps après que votre mémoire est obscurcie et votre attention épuisée, — uniquement parce que vous n'avez pas autre chose à faire.



Un ouvrage qui fourmille de fautes d'impression et qui est précédé d'une table d'*errata*; — ce qui vous ôte même le plaisir et l'orgueil de les découvrir par vous-même.



Sur la recommandation d'un de vos amis dont le goût passe pour infailible, avaler sept ou huit volumes qui vous paraissent entièrement dénués de piquant et de nouveauté et quand vous êtes courageusement arrivé au bout de votre interminable lecture, découvrir que vous aviez déjà lu ce volumineux ouvrage dont le titre seul a été changé.



Emprunter un livre si formidablement bien relié, qu'il se referme par son propre mouvement s'il est laissé un instant à lui-même; l'ouvrir avec précaution auprès du feu (lequel n'est pas si respectueux envers lui que vous l'êtes vous-même),

de sorte qu'il ne veut plus se refermer du tout, et que, si vous recourez à la contrainte, le cuir du dos se crevasse irréparablement en une douzaine d'endroits.

~

Lire une comédie à haute voix pour répondre au désir d'une jolie femme, quand vous êtes à moitié endormi et tout à fait stupide et vous apercevoir, après le deuxième acte, que, plus heureux que vous, votre auditoire est plongé dans un profond sommeil.

~

Un dialogue si décousu et si négligé, que, si par hasard vous tournez deux feuillets à la fois, vous ne vous apercevez d'aucune lacune dans le sens des demandes et des réponses.

~

Lire, dans un auteur célèbre par sa clarté, un passage pour la centième fois, sans y comprendre plus à la dernière lecture qu'à la première ; — sauter la page en désespoir d'y voir clair ; mais se trouver ensuite privé de jouir des beautés qui peuvent être répandues dans le reste de l'ouvrage, — et cela à cause de l'idée, vraie ou fausse, qu'on est un être absurde.

~

Feuilleter et refeuilleter dix fois un volume de 800 pages pour y retrouver un fait, une citation, quelquefois même une date ou un nom propre dont on a absolument besoin dans ce moment-là ; — trouver, au bout de trois heures, qu'on ne trouve rien, — et avoir pourtant la certitude qu'on a lu, la veille, le susdit passage dans le même volume.

~

Vous êtes dans une maison étrangère ; le domestique vous avertit que *monsieur* vous prie de l'attendre dans son cabinet. Ce cabinet est une véritable bibliothèque. Comme le maître de la maison se fait attendre, vous passez en revue les titres de ses ouvrages. Tout à coup, vous avisez sur les rayons supérieurs un gros volume que vous cherchiez en vain depuis longtemps,

et que vous désirez feuilleter : — vous étendez la main pour l'attirer à vous ; mais, comme les livres de cette rangée sont fort serrés les uns contre les autres, vous sentez la moitié de la bibliothèque vous descendre sur le nez : des in-quarto fort lourds !



Quand on n'a pas d'argent, assister à une vente publique où l'on voit donner presque pour rien des ouvrages rares, de précieux bouquins que l'on poursuit depuis vingt ans et que l'on n'a nul espoir de retrouver à un prix raisonnable.



Ou encore :

Après d'infructueuses recherches, vous résoudre à acheter neuf et fort cher un livre dont vous avez tout à fait besoin pour votre travail ; — et, le lendemain de cette acquisition, dont votre pauvre bourse saigne encore, apercevoir le susdit volume qui s'étale effrontément, pour un franc, à la porte d'un bouquiniste dont vous aviez vingt fois exploré l'étalage.



Ou bien encore :

Trouver à l'étalage d'un bouquiniste un ouvrage dont vous êtes l'auteur et portant cette dédicace autographe : *A mon excellent ami \*\*\*.*



Ou encore :

Rencontrer sur les quais, et à un rabais humiliant, les livres dont on est l'auteur : OEuvres complètes, 40 centimes.



Après plusieurs succès, se croire célèbre et s'apercevoir, à mille signes, qu'on est inconnu partout ailleurs que dans sa propre maison.



Jeter un regard sur sa bibliothèque en désordre, avec des intentions de rangement : — trouver dépareillés des ouvrages

de valeur que l'on supposait avoir intacts; clouer ses yeux pendant une heure sur les rayons affligés par les lacunes, sans espoir de se rappeler jamais à qui l'on a prêté ces volumes.

Au même moment les pamphlets, les journaux, les discours, les *canards* déposés jour à jour avec ordre sur les tablettes, et que l'on allait envoyer chez le relieur, s'écroulent.



Louer dans un cabinet de lecture, à la condition de le rendre le lendemain matin, un ouvrage qui consiste en sentences courtes et détachées — comme *les Petites tribulations de la vie humaine* — et se croire obligé de lire en une fois ce qui ne peut être lu que par petites doses.



Être obligé d'écrire sept ou huit lettres par jour; — on est devenu particulièrement haineux à l'endroit de la plume.



Vouloir effacer ce que l'on vient d'écrire, — réussir seulement à creuser des trous dans le papier.



N'avoir, en écrivant, ni sable, ni papier brouillard, ni feu; en être réduit alors, quoique violemment pressé par l'heure, à se tenir immobile, les mains devant soi, jusqu'à ce que l'encre juge à propos de sécher d'elle-même; — en conséquence de ce retard, manquer la poste, quand vous aimeriez mieux perdre un œil.

Secouer sur son papier une poudrière vide.



N'avoir que des pains à cacheter de la largeur d'une pièce de deux francs : — en sorte que la moitié du disque déborde le papier et gâche le dos de votre lettre.



Pas de cire, ou une cire fondante qui laisse sur votre main un baiser brûlant que vous destiniez au papier.



Les seuls bons vers que vous ayez faits dans votre vie, lus, ou pour mieux dire, écorchés dans un salon par un âne qui est incapable même de braire ; il bégaye ! — et cela, quand il y a dans la même société d'excellents lecteurs, hommes de goût, qui se seraient très-volontiers chargés de cet office.



S'apercevoir, quand on vient de mettre le mot *fin* à une œuvre qu'on croit excellente, qu'on a perdu les dix premiers feuillets, et se sentir incapable de recommencer.



Écrire sous un pseudonyme, et, à la faveur dudit pseudonyme, s'entendre traiter du haut en bas par ses amis et par ceux mêmes d'entre ses propres domestiques qui se piquent de littérature.



Recevoir les compliments d'un sot, qui est persuadé que, pour les auteurs comme pour les jolies femmes, il n'y a pas de sot compliment.



Être appelé « mon cher confrère » par un drôle dont chaque écrit a été une mauvaise action.



Faire dans sa mansarde, à raison de vingt-cinq francs par discours, les harangues qu'un homme d'État prononce à la tribune de la Chambre des pairs, — et se demander pourquoi il dine chez Véry quand vous dinez chez Rouget.



Être vaudevilliste ; devoir composer un rondo sur l'air de

*Carlo et Carlin*, et, au moment où vous le commencez, entendre, dans la cour, un cul-de-jatte moudre, sur l'orgue de Barbarie, *les Petits Agneaux* ou *les Fraises*.



Avoir imprudemment, dans un excès de zèle, rendu compte d'une pièce avant qu'elle fût jouée, et avoir abondé en détails malicieux sur la représentation qui n'a pas eu lieu.



Au moment de faire la critique d'une pièce ou d'un livre exécration, recevoir une lettre de recommandation où l'on vous dit que l'auteur est un pauvre père de famille chargé de sept enfants. Si vous dites que son œuvre est mauvaise, vous les envoyez tous à l'hôpital. Si vous dites qu'elle est bonne, vous passez pour un sot.



Voir l'importance qu'ont dans le monde des lettres les plumes qui sont prêtes à tout, et comparer le bruit qu'elles font au silence de celles qui se respectent.



Faire un traité avec un directeur de spectacle, et découvrir, à la fin de ce traité, un dernier article au moyen duquel ledit directeur s'impose à vous comme collaborateur de l'œuvre qu'on lui offre, et vous rogne ainsi de moitié, et la part d'argent, et la part de gloire qu'elle pourrait vous mériter.



Avoir été tenté de jouir des bienfaits de l'association, et, dans l'idée que l'union ne peut manquer de produire la force, s'être fait nommer membre d'une société de gens de lettres pour un temps indéterminé; s'apercevoir bientôt — mais trop tard — que le principal but de ladite société est de faire vivre trois ou quatre

gaillards qui n'ont jamais rien écrit, aux dépens de ceux qui ont le malheur d'écrire.

~

S'apercevoir avec douleur que les œuvres fines et délicates trouvent plus difficilement à se placer que les œuvres médiocres : les unes, par leur originalité, ne convenant pas aux cadres tout faits des journaux ou des revues, tandis que les autres — par leur vulgarité même — ne sont déplacées nulle part.

~

Consulté par un jeune homme sur la valeur littéraire d'une première œuvre et sollicité d'être sincère : après avoir répondu honnêtement à ce débutant qu'il ne savait pas un mot de français et qu'il ferait bien de ne pas songer à la carrière des lettres, s'apercevoir qu'il attribue à la jalousie l'effort de franchise que vous avez fait pour l'éclairer et l'arracher à l'abîme.

~

Ou encore :

Recevoir d'un ancien notaire la confidence qu'il a écrit, depuis qu'il a vendu son étude et pour charmer ses loisirs, un poème en prose, qu'il vous fera la faveur de vous lire ; ne pouvoir décliner cette faveur ; entendre le poème, et survivre à cette lecture.

~

Un pauvre diable d'auteur n'ayant ni sou ni maille, imaginant pour intéresser à ses livres quelque éditeur de bas étage, de lui dédier le fruit de ses veilles ; trop heureux quand il n'a point à en faire l'hommage public à *l'épouse* de cet étrange industriel, bien connue pour être incapable de distinguer un livre de M. de Balzac d'un livre de M. Ponson du Terrail.

~

Entendre de trop honnêtes bourgeois juger du mérite réel d'une œuvre, d'après l'arrêt inique rendu dans leur journal,

par une plume vénale dont l'auteur n'a pas voulu capter les éloges.



Être enchanté d'une excellente idée qu'on a eue, et reconnaître, quand elle est livrée à la publicité, qu'elle n'était qu'une réminiscence.



Lire l'éloge très-bien fait d'un critique qui a éreinté tout ce que l'on a écrit ; entendre vanter par la femme qu'on aime la sûreté du goût de ce critique et la modération de ses jugements.



Entrer avec des manuscrits dans toutes ses poches chez un éditeur grimaud et surchargé.



Être obligé de faire une réclame pour un pianiste, et, après avoir inventé des superlatifs nouveaux à la gloire et à l'usage de cet incomparable et incompréhensible phénomène, apprendre qu'il vous a trouvé froid.



Voir des critiques influents, qui ne feraient pas à un pauvre débutant littéraire l'aumône d'un compte rendu pour un livre qui serait digne d'occuper l'attention publique, consacrer deux ou trois numéros de leur journal à parler du diner qu'a bien voulu leur offrir un financier très-connu pour ne rien donner pour rien.



Entendre comparer sérieusement l'auteur de *Madame Bovary*, qu'on regarde — à tort ou à raison — comme l'œuvre d'un Paul de Kock brutal et sans gaieté, à l'illustre auteur de la *Comédie humaine*, dans ses bons moments !



Dire d'un livre plus de bien qu'on n'en pense, et mécontenter son auteur.



Être un critique influent mais sévère, et recevoir de l'oncle dont on doit hériter la confiance qu'il vient de faire une tragédie du nom de *Brunchaut*. Il compte bien que vous la ferez jouer. « Il y a dedans un rôle qui aurait pu convenir à mademoiselle Rachel, donnez-le à madame Ristori. » Son héritage est à ce prix.



Voir l'insolence des petits auteurs à l'égard des gens de mérite, et dans un moment de naïveté, entreprendre de démontrer par  $A + B$ , à ces hannetons de lettres, qu'ils ne vont pas à la cheville des éléphants dont ils font fi.



Recevoir les avis d'un critique influent qui vous conseille de faire une tragédie quand il vous sait occupé de faire une comédie, — et *vice versa*.



Entendre des épiciers connus pour vendre leurs denrées à faux poids, — des marchands de vin dont le vin est fait avec du bois de Campêche, — des hommes d'État qui ont servi toutes les causes, — des femmes dont les mœurs ne sont même pas équivoques, — faire le procès aux journalistes et parler de l'immoralité toujours croissante des gens de lettres.



Voir des femmes du monde rire tout haut aux pièces les plus décolletées du théâtre du Palais-Royal et se voiler la face aux pièces de Molière.



Un journal vous a accusé d'avoir, dans une bagarre, en 1848, mis le Régent ou la lune dans votre poche. Vous n'avez pas réfuté cette fantastique calomnie. Vous vous apercevez, dix ans après, en faisant un voyage en province, qu'elle y est passée à l'état d'article de foi.



Entendre un débutant dans la carrière injurier tous ses

devanciers, et déclarer que tel ou tel homme, dont le mérite est reconnu, dont le caractère est admiré, est un misérable et un crétin. « Et allez donc ! »

Dans une comédie que vous avez fait jouer au Théâtre-Français, vous avez mis dans la bouche d'un de vos personnages ces paroles : « Bonjour, monsieur le notaire ! comment vous portez-vous ? » Un romancier célèbre s'écrie que vous l'avez volé, et réclame en justice sa part de droits d'auteur dans votre pièce.

Retrouver le mot *je* et la préoccupation constante de sa personnalité dans tout ce qu'écrit un homme de talent, lui rendre le service de l'avertir de songer un peu plus aux autres et moins à lui-même, et s'en faire un ennemi implacable.

Voir la presse, à peu près unanime pour exalter un mauvais livre ou une mauvaise pièce, sans pouvoir dire aux bourgeois confiants, que cette unanimité va tromper, les causes secrètes de cet étrange accord.

Être considéré comme solidaire des platitudes ou des infamies que débitent et écrivent dans des journaux qui ont toujours nuit à la cause que vous servez, des misérables ou des idiots qui prétendent professer les mêmes opinions politiques que vous.

Voir l'indignation d'un marchand de cuir ou d'un courtier marron qui gagne, bon an mal an, cent mille francs, quand on dit devant lui qu'avec les quatre pièces qu'il a écrites depuis dix ans, M. Dumas fils a bien pu amasser une centaine de mille francs.

La joie des petits journaux et des petits auteurs, quand un

homme de génie a fait une sottise, un mauvais livre ou une pièce qui n'a pas de succès.



Avoir devant soi un homme qui n'a jamais lu une ligne de ce que vous avez écrit et qui croit devoir s'en excuser.

Ou pis : qui vous le cache et vous loue à faux, — comme un aveugle qui parlerait des couleurs.



Avoir vendu pour un morceau de pain, au début de sa carrière, la toute propriété d'une œuvre considérable à un éditeur trop habile, et avoir touché, comme l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*, trente mille francs pour un livre qui a rapporté plus d'un million à ses libraires.

N. B. Cette petite tribulation peut compter pour une grande.



Visiter une ville de province, et lire dans le journal du département un éloge pompeux du dernier ouvrage du célèbre M. Trois-Étoiles, dont personne n'a jamais entendu parler au delà de son village, et que l'on donne, dans ce journal, comme le rival — très-souvent heureux — de Balzac ou de George Sand.



Dans la même ville de province, entendre louer avec emphase tel ou tel acteur archimédiocre, qui a, par un phénomène inexplicable, une réputation colossale dans ce petit endroit.



Certaines croisades étourdies contre de grands noms. Les gens d'esprit et peut-être de cœur devenant tout à coup aussi bêtes et aussi méchants que le paysan d'Athènes qui s'était fatigué d'entendre appeler Aristide « le Juste. »



Voir certains pauvres diables aussi gonflés de leurs succès

obtenus à Bobino que s'ils avaient fait le *Misanthrope*, — et dire : « Nous autres poètes comiques, » en parlant d'eux-mêmes et de Molière ! Comiques, assurément !



Le lendemain de la première représentation d'une œuvre charmante, après un succès incontestable, voir l'aigreur des éloges donnés à cette œuvre par une partie notable de la presse, sous prétexte que l'auteur a dit des journalistes la centième partie de ce que chacun d'eux pense des autres.

N. B. Dans cette pièce l'auteur traite fort mal les notaires et les médecins, les marchands et les acheteurs, les hommes et les femmes, les militaires et les capucins. — Cela n'a pas fait un pli pour messieurs les feuilletonistes du lundi. Mais ne touchez pas aux journalistes !



Retrouver les qualités d'un grand écrivain, à l'état de charge et de défaut, dans les œuvres d'un de ses élèves, — et voir le public admirer cette grossière ressemblance, cette copie, comme il a admiré l'original.



Dans un salon, avoir devant soi un débutant dans la carrière, qui vous interpelle tout haut pour savoir lequel vous préférez de M. de Voltaire ou de M. \*\*\* , avec qui il a dîné la veille. Être obligé de discuter sérieusement la question avec lui devant des dames.



Entendre dire par un journaliste novice qu'un certain peintre, auteur inconnu de tableaux incompréhensibles, est le plus grand peintre de tous les temps ; ne pas se contenter de lui rire au nez, et essayer de prouver que Raphaël et Rubens dans le passé, Delacroix et Ingres dans le présent, ont des qualités essentielles qui manquent tout à fait au prétendu peintre dont s'agit.



Entendre l'éloge public d'un critique sans talent et sans

conscience, fait par un grand artiste qui n'ose ni se taire ni dire ce qu'il pense véritablement de celui qui, à tout prendre, est une des trompettes de la renommée.



Répondre par quelques remarques confidentielles à un article dont on a été l'objet, et apprendre que l'auteur de l'article, qui a trouvé bon de vous infliger son blâme en public, s'étonne que vous ayez osé relever quelques-unes de ses assertions dans une lettre privée, à son adresse.



Recevoir d'un poëte de trentième ordre la communication d'une lettre à lui écrite par M. de Lamartine ou par M. de Chateaubriand, dans laquelle ce grand homme compare le pauvre diable à Homère, à Virgile et à Dante.



Dans une situation embarrassante, avoir voulu louer un adversaire dont on pourrait un jour avoir besoin, et n'avoir pu le faire qu'aux dépens d'un ami ; avoir mis tout son art à dissimuler le point délicat de la situation ; croire y être parvenu de façon à mériter et la reconnaissance secrète de l'adversaire et les remerciements de l'ami, — et recevoir de l'ami trop sincère l'avis qu'il a surpris votre secret et qu'il n'a pas été dupe de votre manœuvre. Avoir perdu un ami, et avoir désarmé devant un adversaire fort peu sentimental. Double faute.



Lire, pour se désennuyer, les journaux dits *légers*, et se sentir peu à peu écrasé sous leur poids.



Entendre la lecture d'une tragédie faite par une vieille dame fort aimée dans sa société ; — elle a été lectrice de la reine, de quoi vous plaindriez-vous ?



Lire, à sa demande, devant un bon bourgeois qui va devenir votre beau-père, une comédie contre l'esprit mesquin du siècle, et, au troisième acte, voir le susdit bourgeois, dont vous aviez souvent admiré l'humour pacifique, se lever soudain, vous appeler démagogue, vous dire que vous profanez le sanctuaire de sa famille par de pareilles prédications et que vous ne serez jamais son gendre...

~

Se trouver en province en face d'un sot qui a une réputation de savant ; l'entendre parler de tout avec une suffisance que son ignorance seule peut égaler ; voir que ses arrêts ont force de loi devant l'auditoire ingénu qu'il s'est fait ; se dire qu'il faudrait parler pendant trois ans pour redresser la moitié des sottises qu'il a accréditées dans son endroit, et laisser tout passer sans se donner même le plaisir d'éclater.

~

Devant une œuvre admirable d'ensemble et de sentiment, écouter les critiques qu'en fait un professeur de quatrième : trois mots douteux, une tournure de phrase tout à fait vicieuse, deux expressions impropres, voilà ce que ce monsieur croit bon de faire remarquer avant tout dans ce chef-d'œuvre.

~

Ne pouvoir persuader à un jeune critique que le premier devoir de la critique, c'est de louer ce qui est bien, et que le système qui consiste à ne voir en chaque chose que le mal, est non-seulement détestable, mais encore malhonnête.

~

Entendre médire des œuvres d'imagination, les voir traiter comme choses légères et faciles par des hommes de poids dont la vie s'est passée à faire tous les jours le même article politique dans un journal quotidien, et avoir la folie de vouloir faire comprendre à ces bœufs qu'un seul des gestes de l'écureuil en liberté, qu'un seul des chants du rossignol a cent fois plus de

mérite, au point de vue de l'art, que leur gros ruminage quotidien.

~ ~ ~

Obligé, par une circonstance imprévue, de faire le même métier que ces magistrats à marteau de la grosse politique, et voir leur étonnement qu'un homme de lettres fasse en un tour de main ce qui est la besogne de toute leur journée.

~ ~ ~

Voir les efforts d'un critique essayant de donner à penser à ses contemporains que ce n'est pas la critique qui est aisée et l'art difficile, mais que c'est l'art qui est facile et la critique pleine de difficultés et, par conséquent, de mérites ; ce qui revient à dire que les notes et commentaires qu'on peut faire sur les marges d'un bon livre, sont le principal dudit livre, et que le livre lui-même n'est ainsi que l'accessoire.

~ ~ ~

Avoir pour éditeur un ancien marchand de salade dont il faut écouter les idées en littérature, les leçons en philosophie, les conseils en politique et les sinistres prédictions sur les destinées du genre humain.

~ ~ ~

L'entendre regretter qu'on ne lui apporte pas toujours des chefs-d'œuvre, et se voir proposer par lui pour modèle tel auteur ou tel roman à la fois absurde et obscène dont l'imbécile raffole.

~ ~ ~

Ou encore :

Proposer à un éditeur qui connaît son temps, un livre sérieux, intitulé : *De l'avenir des sociétés* ; cet éditeur vous répond qu'il est tout prêt à publier votre livre, si vous voulez un peu modifier son titre et le nommer par exemple : *De l'avenir de la galanterie en France*.

~ ~ ~

Être obligé d'applaudir, au théâtre, la pièce médiocre d'un confrère incapable, pour ne pas laisser dire à des sots qu'on pourrait bien être jaloux du faux succès qu'ils lui apprêtent.

~ ~ ~

Apprendre le nom du correspondant politique d'un journal étranger où vous et les vôtres êtes constamment mal menés. C'est un de vos amis, un de ceux dont vous disiez : « C'est un homme sûr. »

~ ~ ~

Lire dans un journal étranger une chronique du monde parisien où sont célébrés, dans les plus petits détails, les faits et gestes des heureux de ce monde ; les princes, les ducs et les comtes y tiennent le haut du pavé ; on y raconte les toilettes des ambassadrices, la coiffure de madame de \*\*\*, les diamants de madame Z ; on y compte les sourires de la marquise d'A... au petit prince de B... ; on énumère les ordres dont est revêtu celui-ci, celui-là. Le chroniqueur a grand soin de noter ce qu'a daigné dire M. l'archiduc ou le grand chambellan, et de faire savoir à l'univers comment ont été composés les quadrilles, à quelle heure a fini ce bal, lequel était le plus brillant du bal de M. L... ou de celui de la princesse K... etc., etc.

~ ~ ~

De qui est cette chronique quotidienne où tout est miel, myrrhe et encens ? du secrétaire d'un prince, d'un coiffeur, d'un huissier introducteur ou d'un valet de chambre ? Non. Elle est d'un écrivain satirique, d'un pamphlétaire méconnu qui, en d'autres temps, a demandé l'abolition des titres de noblesse, l'impôt sur le luxe et la réforme universelle.

~ ~ ~

Être éditeur, voir entrer chez soi un étranger très comme il faut et décoré de plusieurs ordres, qui vient vous faire part de l'idée heureuse qu'il a eue de traduire en vers français les pièces que Molière a écrites en prose. — Être obligé de refuser

une si bonne affaire, tout en louant le bonheur de l'idée, et renvoyer ce monsieur persuadé qu'il s'était adressé à un sot indigne de le comprendre.

~~~~~  
Ou bien :

Recevoir la visite d'un jeune rapin qui a tenu à vous faire savoir qu'il consentirait à faire pour vous des dessins au même prix que vous les payez à Tony Johannot, à Gavarni, à Granville, aux *faiseurs ordinaires* enfin ; et être obligé de congédier poliment ce faiseur extraordinaire sans pouvoir lui faire comprendre tout ce que son outrecuidance a de grotesque.

~~~~~  
Trouver dans un livre d'église qu'on vient de publier et de répandre à grand nombre, dont on a revu les épreuves avec soin, à la place de ces mots sacramentels : *Ici le prêtre ôte sa calotte*, ces autres mots : *Ici le prêtre ôte sa culotte*.

~~~~~  
Être pris à témoin par un auteur que son livre s'est enlevé à dix mille exemplaires, quand on sait trop pertinemment que toute l'édition est en magasin, moins neuf exemplaires que la famille dudit auteur a achetés au prix de libraire.

~~~~~  
Avoir à déchiffrer un manuscrit de J. Janin, à payer les corrections d'un roman de Balzac, à obtenir la fin d'un roman de Dumas, à attendre la tragédie nouvelle de Ponsard, à tirer de la copie d'Alphonse Karr, et à expliquer à M. X... qu'il est moins cher de payer six cent mille francs un manuscrit à M. Thiers que d'imprimer ses livres, à lui, M. X..., pour rien.

~~~~~  
Voir entrer chez soi un homme qu'on aime, avec un gros manuscrit sous le bras : il veut faire aller votre commerce et s'est mis tout exprès à écrire. C'est un petit poëme de douze mille vers qu'il vous apporte. Votre fortune est faite.

Entendre raconter par un rapin de lettres à d'honnêtes bourgeois que ses éditeurs l'ont ruiné.



Avoir convié tous ses amis à la première représentation d'une pièce dont on est l'auteur; espérer qu'ils la soutiendront; les regarder par un trou du décor et les voir rire et plaisanter dans les moments pathétiques, parler tout haut, bâiller, siffler même parfois, mais se bien garder de donner jamais le signal des applaudissements.



Croire d'avance au succès d'une pièce dont on est l'auteur, à ce point d'oser assister dans la salle à sa première représentation; en être puni, car bientôt l'ouvrage cahote et soulève des murmures de mauvais augure. Vouloir s'en aller... pas moyen!... on a commis la maladresse de se placer au centre de l'orchestre. Être donc témoin jusqu'au bout d'une chute dans toutes les règles; ne pas perdre une seule des remarques de ses voisins, qui ne se gênent pas pour dire tout haut que c'est mauvais et que l'auteur n'est qu'un crétin. « N'est-ce pas, monsieur? » ajoutent-ils en vous questionnant vous-même. Enfin, quand le rideau baisse, l'acteur principal revient dire : « La pièce que nous avons eu l'honneur de représenter est de M\*\*\*. » Entendre tomber du paradis, au milieu d'un orage de sifflets, ces quatre mots : *Qu'il n'en fasse plus!*



Feindre d'ignorer tout le mal que dit de vous une gazette, mais posséder de bons amis qui vous la mettent sous les yeux, soi-disant parce qu'ils vous portent l'intérêt le plus tendre.



Avoir eu dans sa vie littéraire un grand succès, rien qu'un.



Un bas bleu désespéré, qui affecte, dans le monde et dans ses poésies, des airs de saule pleureur, mais dont la mélancolie prend démesurément du corps.

### Tribulations de la table.

---

Après avoir mangé des champignons, — le vif intérêt que vous prenez au débat qui s'élève sur la question de savoir « s'ils étaient *oui* ou *non* de l'espèce vénéneuse. »



Un excellent vin que vous soignez comme une maîtresse, dont vous avez cultivé le bouquet, et qui tombe tout à coup malade, sans que vous puissiez accuser ni votre cave, ni votre sommelier, ni vous-même.



L'obligation où vous êtes de dissimuler votre aversion pour le fromage, lorsque, à côté de vous, une dame en coupe un gros morceau sur son assiette.



« Vous voyez, monsieur, tout notre dîner, » vous dit la mai-

tresse de la maison en vous montrant quelques dômes d'argent sous lesquels reposent des plats que vous êtes libre de prendre pour tout ce que vous voudrez.

~

Une poire qui promet à vos yeux de fondre dans votre bouche, — mais qui, attaquée par la dent, rompt sa parole, — sinon votre mâchoire, — en retour de votre naïve crédulité.

~

L'état de vos coudes à une table faite pour huit personnes et autour de laquelle vous êtes assis quinze ou seize convives, — surtout quand vous avez, à votre droite, une grosse dame dont l'ampleur déborde sur votre chaise.

~

Un casse-noisette qui refuse de briser la coquille du fruit avec ses dents, mais qui ne refuse pas du tout de mordre vos doigts avec ses jambes.

~

Diner dans une maison (il en est resté encore deux ou trois) où votre bonne hôtesse vous épargne le soin de déterminer par vous-même la quantité de nourriture en rapport avec votre santé ou votre appétit; — s'il vous arrive de tourner la tête, vous êtes sûr de trouver dans votre assiette un nouveau kilo de provisions de bouche.

~

Avoir été obligé d'accepter à dîner à *la bonne franquette* chez des gens qui ne savent pas vivre, qui vous donnent des serviettes qui ont déjà servi et des restes d'un aspect d'autant moins engageant que tout le monde, dans la maison, *va au plat* avec sa fourchette et sa cuiller.

~

Quand vous mourez de soif, — une bouteille de bière qui remplit votre verre de mousse, — mais de mousse seulement.

~

Après avoir eu toute la journée une faim qu'on a eu soin d'entretenir et de cultiver jusqu'à l'heure du dîner, — reconnaître, au moment où l'on se met à table, devant un excellent repas, que l'appétit a secrètement décampé.

~ ~ ~

Venir chez un ami au moment où il va se mettre à table ; — consentir, sur ses invitations fort pressantes, à partager son dîner ; — mais reconnaître, à la contenance et aux manières de sa femme, qu'elle en attendait *un autre*.

~ ~ ~

Recevoir une caisse de vin précieux, qui vient d'une grande distance, — l'ouvrir, — et trouver alors que les bouteilles ont presque toutes reçu la mort par suite des grands combats qu'elles se sont livrés durant la route.

~ ~ ~

Être tiré de sa rêverie matinale, en avalant au déjeuner une tasse de thé dans laquelle le sucre et la crème ont été complètement oubliés ; — et cela, au moment même où l'on récitait ce vers de Martial :

*Nec tecum possum vivere, nec sine te.*

~ ~ ~

Attaquer un petit œuf avec une grande cuiller.

~ ~ ~

Reconnaître par le palais ce que vous auriez dû reconnaître par le nez : à savoir que vous êtes tombé sur une mauvaise huitre.

~ ~ ~

Dîner en face d'un convive malpropre dont la mâchoire est conformée de façon à ce qu'on voie constamment dans sa bouche les résultats de la mastication des aliments.

Au moment d'ouvrir une bouteille de vin de Champagne

qu'on vous a dit *fou moussoux*, — lorsque vos convives prennent leurs mesures contre l'explosion trop soudaine du bouchon ou de la mousse, — toutes leurs craintes et toutes vos espérances déjouées par l'état de la liqueur, qui reste dans la bouteille aussi tranquille qu'un agneau.

~ ~ ~

Au moment où vous soutenez, à table, une discussion qui doit vous *mettre en relief*, et où un argument tout à fait irrésistible se présente à votre cerveau, prendre imprudemment une gorgée de vin que vous avalez de travers : toux, croassement, extinction de voix et suffocation. Vous ressemblez pendant quelques minutes à l'un des tritons de Saint-Cloud ou de Versailles, un jour de grandes eaux.

Situation de vos voisins devant cette inondation.

~ ~ ~

Un jour où vous attendez du monde à dîner, votre cuisinier saisi par la grippe, — et cela, quand il est trop tard pour le remplacer ou pour remettre votre engagement.

~ ~ ~

Avoir bu, par mégarde, dans le verre d'un voisin pour lequel on a le plus profond dégoût.

~ ~ ~

Quand vous séchez de soif, déboucher votre dernière bouteille d'eau de Seltz ou de limonade gazeuse, et la trouver si *bonne*, qu'elle vous arrose les mains, la figure, les murs, les meubles qui sont dans votre chambre, tout en un mot, — excepté votre gosier.

~ ~ ~

Inviter un voisin que vous savez grand amateur de venaison à manger avec vous un lièvre, un quartier de chevreuil, etc., que vous avez gardé pour le *bon moment*, mais dont la maturité est si avancée, qu'à peine servi sur la table, le nez d'un chacun donne ordre de l'enlever.

~ ~ ~

Peler des noix vertes, dans lesquelles on ne trouve rien, mais qui vous laissent aux doigts un long souvenir. ~

~  
Vous brûler les doigts en épluchant un marron rôti... et gâté.

~  
A un dîner d'été, — plusieurs exemplaires du pouce des domestiques imprimés en un brouillard chaud sur le bord de votre assiette.

~  
Un service dans lequel il n'y a qu'une assiette fêlée — avec cette seule circonstance aggravante, que la susdite assiette tombe toujours à votre place.

~  
Le moment où vous reconnaissez que vous avez mis dans votre bouche un oignon que vous détestez, à la place d'un navet.

~  
Entrer tout affamé, après une longue course, dans sa salle à manger — avec l'espérance de voir le dîner sur la table, — et ne pas trouver même la nappe mise.

~  
Après avoir offert vos services pour découper une oie ou un lièvre, — être obligé de faire l'aveu, devant vingt témoins, que vous n'avez point le génie tranchant.

~  
Un cheveu qui s'est frauduleusement glissé dans la nourriture, et qui, au moment où vous le tirez de votre bouche, s'allonge, s'allonge à l'infini.

~  
Tomber sur un morceau de viande coriace et nerveux avec une dent supposée.

Au moment où l'on vient de se mordre la langue ou de se la brûler outrageusement, être obligé de sourire à la maîtresse de la maison.

~

En Hollande, — dîner pour la seconde fois dans une maison où les maîtres vous font l'accueil le plus gracieux, mais où les domestiques, d'abord prévenants et attentionnés, changent tout à fait de manières à votre égard ; — vous leur demandez du pain, et ils vous apportent de l'eau ; vous réclamez un couteau, on vous donne une cuiller ; vous faites signe qu'on vous repasse d'un plat, on vous enlève votre assiette. — Le soir, en rentrant chez vous, vous trouvez une large tache de graisse sur votre habit, — dans le dos ; — votre esprit inquiet travaille sur toutes ces circonstances réunies, jusqu'au moment où quelqu'un du pays vous donne l'explication de l'énigme : — vous avez oublié de donner un florin, la première fois, au valet qui faisait le service de la table.

~

Couper dans un large morceau de bœuf avec un couteau à manche très-court.

~

Votre plat favori — servi le septième ou le huitième, lorsque vous n'avez plus du tout d'appétit, — et posé sur la table, en face de vous, comme pour vous reprocher de ne l'avoir point attendu.

~

Une pierre cachée dans votre pain, et que vous croquez avec tant de violence, qu'elle vous arrache à la fois une dent et un jurement. — Il y a des dames.

~

Dans un dîner de cérémonie, le temps qui s'écoule entre les services.

~

A table, quand vous auriez le plus besoin de parler en toute

confiance à un ami et d'agir en toute liberté, l'ombre de grands laquais dont les yeux sont ouverts sur tous vos mouvements et dont les oreilles recueillent toutes vos paroles, sous prétexte qu'ils sont là pour vous servir.



Votre couteau qui glisse soudainement et violemment sur un os ; — de telle sorte que votre assiette, mal assise sur la table, fait la bascule avec tout ce qu'elle contient — viande, sauce, beurre, légumes — et se vide — en partie sur votre pantalon et sur le plancher, — mais plus spécialement sur la robe d'une charmante demoiselle assise à côté de vous ; — et cela, au moment où vous cherchiez le chemin de son cœur !



Un dîner de table d'hôte où vous voyez défiler sous vos yeux une armée de plats, mais où l'on met si bien en pratique le proverbe italien « de tout un peu, » que vous préféreriez un seul plat sur lequel vous pussiez exercer votre faim.



Vous avez pour vis-à-vis deux commis voyageurs malappris, qui se racontent tout haut leurs bonnes fortunes de la veille dans un langage qui embarrasserait un troupier, et votre jeune fille dîne à vos côtés.



Un œuf qui s'est couvé lui-même, et dont le poulet...



Le piquant fumet d'une forte moutarde qui vous monte au nez, au moment où une dame vous adresse un bon mot auquel il serait bon de répondre au moins par un sourire.



Une miette de pain qui se trompe de voie, et qui vous coupe la parole, au moment où vous commenciez à rompre le silence

embarrassé qui régnait, depuis le commencement du repas, entre vous et votre voisine.

~ ~ ~

Une dame placée à côté de vous qui accueille volontiers toutes vos avances, — avec cette seule difficulté de savoir si ses beaux regards, ses sourires, ses bonnes grâces, s'adressent à vous-même ou aux fruits et aux sucreries que vous lui présentez.

~ ~ ~

Une arête de poisson fichée entre vos dents de devant, et que les efforts que vous faites avec le cure-dents, pour l'extraire, implantent encore davantage; — si bien que le cure-dents lui-même finit par s'attacher.

~ ~ ~

Une bouteille d'excellent rhum que vous servez triomphalement à vos amis et qui dépose, en effet, au fond du dernier verre le certificat de son origine : — une araignée magnifiquement conservée dans la précieuse liqueur — et qu'un des convives, savant naturaliste, reconnaît distinctement pour un insecte de la Jamaïque.

~ ~ ~

Une bourgeoise à laquelle on demande si elle aime le *thon* et qui répond naïvement : « Mais oui, monsieur; la preuve c'est que je suis abonnée à un journal de modes, le *Bon Ton*. »

~ ~ ~

Arriver tard pour prendre son thé, et trouver la dernière goutte d'eau évaporée dans votre bouilloire, les rôties dans les cendres, et le chat qui finit votre crème.

~ ~ ~

Se mettre à table avec un appétit d'enfer — juste en face de votre docteur, qui vous a commandé la diète, et qui, à chaque plat sur lequel vous étendez les yeux ou la main, vous fait un signe négatif.

~ ~ ~

Une table chargée d'excellents poissons — quand votre régime exige que vous ne mangiez que des viandes saignantes.



Après avoir mangé des sucreries qui vous ont poissé les doigts, être obligé de vous lever de table, sans avoir le temps de vous laver les mains ou même de les essuyer avec votre serviette.



Au sort de l'hiver, — la difficulté qu'on éprouve à effectuer une union entre le beurre récalcitrant et le pain tendre.



Quand vous êtes à déjeuner, — briser tout à coup le dos de votre chaise, — et, pour éviter une chute, vous accrocher à la table — avec la consolation de ne point briser la théière, les tasses, les assiettes, etc., qui s'en vont tomber, par une sorte de sympathie brûlante, sur les genoux de la maîtresse de la maison, assise en face de vous.



Harponner avec la pointe de votre couteau un morceau de beurre qui, véritable canard, nage dans l'eau, et fuit votre main par des manœuvres habiles.

*... Dum te fugeret per flumina præceps...  
Excidet — aut in aquas tenuis dilapsus obibit.*



Une cloyère d'excellentes huîtres, dans une campagne où vous n'avez point d'écaillère sous la main, et où vous êtes obligé de les ouvrir vous-même avec un couteau de table.



Poursuivre votre chemin avec les dents à travers une pomme

qui a mis la lame du couteau hors de combat, — et cela, parce que cette pomme vous a été offerte par une jolie main.



Préparer du vin chaud pour des amis — et, quand, il est demeuré devant le feu le temps convenable, — quand il a reçu la dose nécessaire de sucre et de cannelle, — quand vous avez des raisons de le croire excellent, — découvrir qu'une avalanche de suie, tombée de la cheminée, a gâté tout votre ouvrage.



Briser avec votre dent une dure coquille de noisette, et, sous votre molaire ébranlée, — ne trouver qu'une poussière amère.



Quand vous avalez une framboise, — reconnaître, au goût, que vous avez été assez malheureux pour occasionner la mort d'un innocent insecte.



S'asseoir sur une chaise brûlante que vient de quitter une personne pour laquelle on n'a pas d'amour.



L'intervalle qui s'écoule entre la fin du diner et le moment où les domestiques enlèvent tous les objets devenus désagréables à la vue (particulièrement eux-mêmes) et ferment la porte.



Après diner, à une table autour de laquelle siègent beaucoup de convives, — tous les yeux de la société tournés sur vous, à cause de la remarque faite à haute voix par un de vos amis — que vous ressemblez d'une manière frappante à monsieur \*\*\* ou à madame \*\*\* — particulièrement quand vous riez.



Une cuisinière qui ne laisse, ni à vous, ni aux autres domes-

tiques, un moment de repos dans la journée ; mais, comme c'est un cordon bleu et que votre mari est un grand épicurien, vous êtes obligée de dévorer vos sentiments et de fermer les yeux sur son caractère insupportable.



A un dîner chez des provinciaux qui savent que vous possédez des qualités remarquables comme chanteur, — être invité, pressé, sommé de chanter le grand morceau de Guillaume Tell : *Asile héréditaire !* en guise de chanson de dessert.



Un dîner durant lequel on a l'amusement d'entendre un maître de maison qui gronde et maltraite, tout le temps, ses domestiques.



A la fin d'un dîner chez Véry où vous croyez avoir été invité pour votre littérature et votre esprit, l'addition arrive sur un plat d'argent que le garçon, trompé par votre grand air, vous présente de préférence ; et la personne dont vous êtes le convive ne s'en émouvant pas, vous soldez la carte.



Être invité à dîner à la campagne dans une maison où l'on dine très-tard, y arriver avec un excellent appétit et ne trouver personne. Monsieur et madame sont absents. Vous vous êtes trompé de jour.



Venir trop tard à un grand repas, et être contemplé en silence par toute la compagnie, qui a diné, mais qui regarde comme un devoir de politesse de rester à table pendant que vous mangez.



Votre figure, madame, quand vous êtes assise à table, vis-à-vis d'un homme mal élevé qui, pour vous donner à entendre

qu'il vous aime, essuie la poussière de ses bottes sur vos bas de soie et sur votre robe de mousseline.



Rendre un dîner de cérémonie à des personnes qui vous ont invité, — quand votre salle à manger est de telle dimension, qu'elle se trouve déjà toute remplie par votre propre famille; — sans parler des obstacles que vous rencontrez dans le personnel du service, dans la disette des couverts, dans le choix et la qualité des plats, etc. — L'ennui d'être obligé de recourir à toutes sortes de ruses et d'excuses pour désarmer la critique de vos convives.



Pendant le dîner, — avoir le dos exposé à une fournaise, — tous les convives ont décliné, les uns après les autres, l'honneur de cette place pour vous la laisser.



Avoir mangé des moules et des huîtres, et lire dans un journal que vingt personnes sont mortes pour avoir fait comme vous dans la semaine.



Trouver bon, tout haut, du vin qu'à part soi on trouve exécrationnable et être récompensé par de nouvelles rasades.



Se présenter pour dîner chez des gens qui ont complètement oublié vous avoir invité, qui sont à table et qui saluent votre entrée de ces mots : « Que c'est aimable à vous de venir nous surprendre ! » tandis que vous lisez clairement sur leurs physionomies : « Quelle inconvenance de se présenter à l'heure du dîner ! »



Votre sourire contraint et niais, votre parole vague et peu distincte à une interrogation que, au milieu d'une conversation

de table assez animée, vous n'avez pu comprendre et que vous n'osez faire répéter une troisième fois.



Se trouver à table à côté d'une dame par trop polie, qui veut à toute force que vous vous serviez avant elle. — Vous faites des façons et lui rendez le plat; mais elle le repousse avec tant d'amabilité, qu'elle inonde de sauce un gilet magnifique que vous mettiez pour la première fois.



Un plat que vous trouvez détestable, dont vous redemandez, par politesse, pour faire plaisir au maître de la maison, qui vous a dit : « Je l'ai fait faire exprès pour vous ! »



Arriver de son village, ou sortir du collège, et dîner pour la première fois dans un grand restaurant; — après le dessert, se voir apporter un bol bleu et un verre idem, plein d'eau chaude. Être surpris et croire à une politesse du restaurateur; partant, vider le verre et avaler tout son contenu. Ne pas trouver cela très-bon et remarquer seulement alors que les autres se lavent les mains dans ce que vous venez de boire; ce qui vous explique pourquoi le garçon vous a ri au nez.



Dîner en ville et se trouver placé près du plus jeune fils de vos amphitryons, un enfant charmant, lequel, en balançant ses jambes, vous allonge de continuels coups de pied; — fourre alternativement ses doigts dans son nez et dans votre assiette; — veut boire dans votre verre et vous faire vider le sien; — vous offre ses os à ronger et pleure si vous n'acceptez pas; — vous prie de lui couper sa viande, — vous fait souffler sur sa soupe trop chaude et se donne parfois une indigestion dont votre habit subit les conséquences.



Avoir trouvé excellente une gibelotte, et, pendant qu'on est en train de la digérer, acquérir la conviction que l'on a consommé du chat.

~

A table d'hôte, être si mal placé, que, lorsqu'on vous passe les plats, ils ne contiennent jamais plus que des arêtes ou des débris de carcasses. Le destin vous a donné pour voisin un Anglais qui vide mélancoliquement tout les plats dans son assiette.

~

A la fin d'un diner *agité*, — la table ayant perdu l'équilibre la trainer sur un plancher inégal, pour la faire tenir d'aplomb sur ses jambes ; — puis, quand vous êtes parvenu à réconcilier, non sans de grands efforts, le plancher et la table, rompre tout à coup l'équilibre et l'entente cordiale entre ces puissances, par un coup de main maladroit. — Le pliant de la table s'abaisse, avec les carafes, les assiettes de dessert, les fraises, la crème, les petits verres, les tasses à café et le reste... — Je renonce à décrire la suite de ce tohu-bohu, les cris de votre femme et l'état de votre esprit.

—

### **Tribulations de la vie domestique.**

---

Se lever de bonne heure, par une froide et sombre matinée de décembre, — et, en descendant dans la salle à manger pour y trouver de la chaleur et un déjeuner réconfortant, — trouver tables, chaises, pelles, pincettes, garde-feu, jetés pêle-mêle au milieu de la chambre, — la poussière volant dans toutes les directions, — le tapis enlevé, — le carreau tout fraîchement lavé et encore humide, — les fenêtres grandes ouvertes, — la cire et la brosse dans un coin, — les balais, les torchons et le seau dans un autre, — et votre domestique endormie le soufflet à la main devant la bouche de votre poêle vide.

Un cartel placé près du chevet de votre lit — qui, durant la nuit, cliquette chaque seconde à votre oreille, aussi longtemps que vous avez les yeux ouverts, et qui vous les rouvre, quand vous les avez fermés, en vous racontant l'heure.

Fureter, chercher, fouiller, visiter, examiner, plus de mille fois, dans tous les coins et recoins de la maison, pour retrouver un objet que vous avez perdu ou du moins égaré; — un beau jour, quand, à bout de patience, vous avez depuis longtemps abandonné les recherches, le gredin d'objet reparait de son plein gré, et vous rit au nez.



Quand vous avez passé trois heures à mettre de l'ordre dans vos notes, une domestique très-soigneuse qui, pour l'honneur de votre table, jette au feu tous vos bouts de papier.



Donner à son valet de chambre l'ordre de dire à un ennuyeux visiteur qu'on est absent, et s'apercevoir alors seulement que le personnage qu'on voulait éconduire a emboité le pas avec ce valet imbécile, qu'il est derrière lui, et que votre commission n'a pas besoin d'intermédiaire.



LE MAÎTRE. Joseph, il faut porter du bois dans le salon et du charbon de terre dans la salle à manger.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, il n'y a plus de bois dans le bûcher ni de charbon de terre dans la cave.

LE MAÎTRE. Donnez mes ordres pour qu'on en apporte.

LE DOMESTIQUE, *revenant*. Monsieur, les bois et les charbons sont arrêtés sur la rivière gelée; mais le marchand a dit comme cela, qu'aussitôt que le froid serait passé, vous pourriez en avoir une aussi forte provision que vous voudriez.



Monter, un samedi matin, dans une maison de Bruxelles ou de la Haye, pendant que la servante est en train de laver l'escalier; — frayer alors péniblement son chemin entre une mare d'eau et une montagne de torchons mouillés, — avec un seul

regret, celui de ne point être canard, pour barboter tout à son aise dans cette propreté.



*Inconvénients d'avoir son cabinet de travail séparé par un ou deux étages de sa chambre à coucher :* — Vous vous réveillez tout transi dans votre fauteuil après un long sommeil, — vous trouvez votre foyer presque éteint, — vous rassemblez les misérables charbons épars çà et là dans l'âtre, — vous refaites tout juste assez de feu pour vous donner le courage d'aller vous coucher. — Puis, au moment où vous ouvrez la porte de votre cabinet pour regagner votre lit, votre chandelle s'éteint; — vous voilà cherchant votre voie dans l'ombre, et trébuchant à chaque pas, contre les marches ou contre la rampe, — ce qui ne serait rien encore si vous ne sentiez l'escalier gémir et crier sous votre poids, — quoique vous marchiez aussi doucement et aussi légèrement qu'il est possible, dans la crainte de troubler le sommeil des gens de la maison, qui est habitée surtout par des vieillards, des valétudinaires, etc.; — vous les entendez, à mesure que vous passez devant leur porte, s'éveiller, gémir, tousser et vous envoyer à tous les diables.



Un ami que vous retrouvez après une longue absence, et auquel vous donnez l'hospitalité. — Le voir entrer dans votre chambre, entre onze heures et minuit, dans le plus inconvenant des costumes — ou, pour mieux dire, sans costume aucun, et marchant droit vers votre lit avec un pistolet à la main.

*N. B.* Vous ignoriez qu'il fût somnambule.



Placer une confiance malheureuse dans la stabilité du garde-feu, de sorte que la base sur laquelle s'appuyait votre pied venant à manquer soudain, un nuage de cendre et d'étincelles vous monte furieusement à la face.



Un ami qui vous veut du bien, mais dont la société est si assommante, le caractère si baroque, et les habitudes si incommodes, qu'on aimerait souvent mieux l'avoir pour ennemi que pour ami.

~

Un coiffeur qui vous manque de parole, une nuit de bal. — Dans cette extrémité, être tenu d'accepter les offres de service d'une amie qui a un goût massacrant, mais qui, étant plus vieille que vous, vous impose en quelque sorte sa complaisance; eussiez-vous, d'ailleurs, la force de décliner ses services, vous n'en auriez pas le temps; il faut donc vous résigner à être exécutée par elle.

~

Une froide soirée de décembre, — quand vous venez de passer une heure à construire soigneusement et laborieusement l'édifice de votre feu, — au moment, où chaque bûche et chaque charbon étant disposé avec un art parfait, les flammes vont enfin surgir, et vous récompenser de vos peines par un jet de lumière, — votre brouillon d'ami, qui fourre toujours ses mains partout, saisit les pincettes et, d'un seul coup, met votre architecture en ruine.

A la manie de *tisonner*, il joint celle de toucher sans cesse à la lampe — et de l'éteindre.

Le plus impatientant, c'est qu'au milieu de toutes ses maldresses, il ne vous donne aucune occasion sérieuse de vous fâcher contre lui.

~

Après avoir tiré longtemps et vivement le tiroir de votre commode, amener à vous, — non les différents objets de toilette que vous aviez hâte d'y trouver, — mais une ou deux mains de cuivre que vous emportez triomphalement, comme les trophées de votre vigueur, dans la culbute qui suit et qui vous convoie au milieu de la chambre.

~

Après vous être morfondu pendant deux grandes heures pour obtenir que votre feu veuille bien brûler, vous reconnaissez que l'heure de vous coucher est venue ; — vous voilà cette fois ratissant avec la pelle un feu grand et obstiné que vous croyez enfin avoir éteint ; — mais, quand, rôti, fondu, vous prenez le chemin de la porte, vous entendez soudain, derrière vos talons, le susdit feu rugir et brûler plus féroce ment que jamais.



Un jour de l'année où il fait une grande chaleur et un grand vent, — alors que vous écrivez avec toutes les fenêtres entre-bâillées, — votre porte incessamment ouverte pour toute sorte de monde qui laisse au courant d'air le soin de la refermer.



Occuper un lit dont la longueur est si peu proportionnée à votre taille, que vous n'avez pas d'autre moyen, pour tenir vos jambes sous la couverture, que de mettre votre menton sur vos genoux.



Un domestique dont vous ne voyez jamais la figure quand vous l'appellez, — mais dont vous surprenez toujours l'oreille collée à la porte de votre chambre, quand vous parlez, avec votre femme, de vos affaires les plus secrètes.



Du café servi dans une tasse sans soucoupe ; — la tasse si pleine, que le moindre mouvement de la cuiller repand la liqueur noire et bouillante sur votre pantalon blanc. — Pour comble de rage, comme vous êtes devant une dame, vous devez faire une figure calme, aimable, souriante.



*Un hiver d'été ou un été d'hiver :* — Le temps est venu d'éteindre les foyers ; par complaisance pour la tyrannie de la coutume, vous avez consenti à éteindre le vôtre ; — la physio-

nomie triste et abandonnée de l'âtre, qui vous reproche votre faiblesse, ne vous touche pas moins que l'âpre retour de la bise et du froid. Morne, vous vous asseyez dans un fauteuil, et vous restez là une heure à considérer les chenets nus, — le pot de fleurs en fonte qui s'épanouit au fond de la cheminée, — la cendre de cette chère braise qui vous regardait et que vous regardiez avec des yeux si doux — que vous ne verrez plus.



En essayant une nouvelle paire de bottes, découvrir après une heure de marche que le cordonnier (comme c'est, d'ailleurs, son habitude) a oublié d'enlever les chevilles de bois plantées au milieu du talon.



Avoir à votre service un domestique dans l'honnêteté duquel vous avez de fortes raisons pour soupçonner un *accroc*, — sans que pourtant vos charges vous autorisent à procéder contre lui à une enquête en forme ou à le chasser.



Votre état moral, le jour où votre judicieuse servante a répondu : « Madame n'y est pas, » à la seule personne que vous lui aviez précisément donné l'ordre de recevoir, et qui s'en est allée sans laisser son adresse. — Il est vrai qu'en revanche, elle introduit dans votre chambre la personne que vous lui aviez particulièrement recommandé d'exclure.



Avoir des domestiques maladroits qui introduisent votre tailleur et votre bottier dans le salon, pendant qu'ils laissent vos amis et vos protecteurs dans l'antichambre.



Une poche percée, des papiers importants qui descendent tranquillement dans la doublure et que vous ne retrouvez que

quand, à force de démarches, vous êtes parvenu à vous en passer.



Le robinet de votre théière se méprenant sur vos intentions, ou dédaignant vos ordres longtemps après que vous lui avez donné le signal de s'arrêter.



Une paire de bottes qui, après avoir été jusque-là silencieuses, se mettent, un beau jour, à crier en marchant.



Tomber de lassitude dans un fauteuil élastique, qui vous renvoie comme une balle au milieu de la chambre.



L'anse d'une tasse pleine qui vous reste dans la main, au moment où vous l'élevez vers votre bouche.



Une paire de ciseaux qui pincement au lieu de couper.



Souffler sur un feu expirant avec un soufflet asthmatique.



Vous avez entrepris de fixer un clou dans un mur, ce clou, le seul que vous ayez, se courbe à la pointe, au lieu d'entrer, — ou bien perd sa tête, de sorte que vous ne pouvez plus ni l'enfoncer ni l'extraire.



Fouiller, tourner, dans une boiserie de chêne ou de noyer, avec une vrille qui eut une pointe.



Une bougie dont la mèche est si courte, qu'elle semble comme

ensevelie dans la cire ; — après avoir brûlé une boîte d'allumettes chimiques, vous obtenez enfin une faible lueur qui s'éteint dès que vous ouvrez la porte pour prendre le chemin de votre lit ; — vous rallumez, et, plus heureux cette fois, vous parvenez jusqu'à l'escalier de votre chambre ; mais, là, *nescius auræ fallacis*, la faible bougie rend l'âme. — Après trois ou quatre évanouissements semblables, vous pouvez enfin vous assurer par vous-même que la mèche a atteint une longueur convenable et que la lumière ne mourra plus. — Il est vrai que cette consolation est tempérée par une nouvelle misère : le puits de cire déborde, et non content de faire un bourrelet autour de la bobèche, le liquide fondu descend en cataracte sur le livre que vous lisez.



Être assis pendant des heures entières devant une cheminée qui fume, le *Manuel du fumiste* à la main ; et, quand, par des manœuvres savantes, vous croyez enfin avoir dompté et repoussé l'ennemi, — pouf ! pouf ! — bouffée sur bouffée.



Se jeter d'aplomb dans un fauteuil où il y a un chat qu'on n'avait ni vu ni soupçonné, et sentir l'animal qui se venge en vous enfonçant ses griffes... je n'ai pas besoin de dire où.



Apprendre l'état des rues par votre petit chien favori, qui saute sur votre pantalon blanc, ou sur la robe de mousseline de madame, au retour de ses courses dans la ville.



Une porte si fortement attachée au chambranle, qu'elle réclame l'emploi de vos épaules et de vos mains. Décidé à la faire céder, vous y employez toutes vos forces. Elle cède enfin, mais le chambranle et le plafond cèdent avec elle ; c'est une brèche que vous avez pratiquée dans votre mur.



Une sonnette qui refuse de sonner quand vous tirez le cordon; mais qui, une fois agitée par un effort de main, rend un son si assourdissant, que vous craignez d'avoir mis en mouvement le beffroi.



Un matin, se faire apporter son café dans son lit pour jouir de la grasse matinée. — Après la première enillerée, la tasse se renverse et le café bouillant vous inonde. Obligation de se lever précipitamment, à la fois brûlé et transi.



Pas d'armoire dans votre chambre à coucher; — de sorte que vos meubles se trouvent nécessairement encombrés par les différents articles de votre toilette errants çà et là.



L'état de vos sentiments en mettant une chemise blanche et froide, — la première fois que vous venez d'enlever le gilet de flanelle, par l'intermédiaire duquel vous avez longtemps entre-tenu la paix entre la température de votre peau et celle de votre linge.



Un pantalon à *sous-pieds* qui vous tient les jambes roides et tendues, un jour où, la voiture étant partie, vous êtes contraint de faire cinq lieues à pied.



Être forcé d'attirer l'attention sur la laideur et la mauvaise façon de votre main, en portant à votre doigt un brillant de belle eau qu'une amie vous a laissé, et que vous vous êtes engagé sur l'honneur à porter en souvenir d'elle.



Des fers chauds aux mains d'un coiffeur qui — malgré vos protestations sur la frisure — s'obstine à vous entourer la tête d'une odeur de cheveux roussis.



L'embarras d'une jeune fille qui, après s'être déguisée en homme, par manière de jeu ou de bouffonnerie, ne sait plus ensuite comment se déshabiller.

Un habit que le tailleur vous apporte à sept heures et demie du soir, quand le dîner pour lequel vous l'aviez commandé était à six heures.

Perdre les clefs de vos tiroirs, d'où vous éprouvez une double inquiétude : 1° de ne pouvoir vous procurer ce dont vous avez besoin ; 2° de ce que ces clefs sont tombées aux mains d'un autre qui n'a pas besoin de pénétrer dans vos affaires et qui pourrait peut-être bien y fourrer le nez sans votre permission.

Ne pas reconnaître, dans un trousseau d'une vingtaine de clefs, celle dont vous avez besoin. « Et pourtant elle y est ! »

Un chapeau de soie d'une contexture si souple et si fragile, — sous prétexte de légèreté, — qu'il perd toute forme, ou plutôt qu'il prend cinquante formes les unes après les autres — toutes les fois que vous saluez un passant.

Pendant que vous vous lavez les mains, un morceau de savon qui s'échappe, vole, roule, bondit, et qui, de zigzag en zigzag, se réfugie sous votre commode. — Si vous parvenez à le tirer de là, il se présente à vous sous un impénétrable déguisement de poussière, de cheveux et de duvet, qui vous rend fort suspect la propreté de votre chambre et de votre chambrière.

Un trou à la poche de votre pantalon dans laquelle vous portez toute votre monnaie : — vous ne vous doutiez pas de

l'existence de ce *coulage*, jusqu'au jour où, faisant vos comptes, vous vous trouvez avoir plus perdu que dépensé.

~

Un jour de lassitude ou de paresse, vous hésitez à vous lever de votre fauteuil pour prendre un livre dont vous avez besoin ; — vous cherchez alors à convaincre le susdit objet de ce raisonnement : que, vous n'allant pas à lui, il doit venir à vous. — Plus ou moins persuadé par vos discours et par les moyens gymnastiques auxquels vous vous livrez, il tombe, — mais loin de vous. — Il faut alors tendre votre bras à outrance par-dessus le bras du fauteuil, et vous exercer à une foule de tours de force, pour avoir, ou mieux, pour ne point avoir votre volume.

~

Un concert de meubles : votre lit craque, votre guéridon soupire, votre secrétaire gémit, votre commode fredonne, votre table de nuit crie, votre bibliothèque mugit, vos chaises piaulent, et cela jusqu'au chant du coq.

~

Une femme qui embellit à vue d'œil — avec ce seul inconvénient qu'elle ne peut plus tenir dans aucune de ses robes.

~

Porter au doigt du milieu une bague qui, par suite de l'embonpoint presque subit de toute votre personne, refuse de sortir sans l'assistance de la scie. — Cette bague vous a été prêtée et vous avez promis de la rendre, car c'est un souvenir de famille, etc., etc.

~

Couper les ongles de votre main droite avec votre main gauche — et une paire de ciseaux qui ne coupent pas.

~

Un rasoir qui a trop de dents et une femme qui n'en a point assez.

~

Un noble étranger, parfaitement inconnu, introduit par malentendu dans votre chambre à coucher, pendant que vous êtes à vous faire la barbe : excuses, cérémonies et embarras réciproques.

~

Une servante au caractère âpre, grossier, mordant, et une lime polie.

~

Un dur morceau de sucre, du sucre de marbre, qui refuse de fondre, au moment où vous êtes attendu à un rendez-vous ; — vous agitez le roc et le pressez en vain contre les flancs du verre ; vous n'obtenez d'autre succès que d'irriter avec votre cuiller l'eau qui vous saute dans les yeux.

~

Avant de vous coucher, vous avez constaté que votre verre d'eau et votre veilleuse étaient, comme à l'ordinaire, sur votre table de nuit. Vous dormez pendant quelques heures du sommeil des justes, puis vous réveillez. — Il fait chaud, — vous êtes altéré, et votre veilleuse s'est éteinte. Après avoir cherché à tâtons votre verre d'eau sucrée, vous le tenez enfin, et avalez d'un coup... le verre d'huile sur lequel aurait dû brûler votre veilleuse.

~

Une femme qui bavarde et une horloge qui se tait.

~

Être destiné à vivre à perpétuité avec une automate si bien réglée, que ses paroles, ses pensées, ses actions sont, pour ainsi dire, à l'heure ; — qui ne souffre point que son diner soit avancé ou retardé d'une minute, — qu'on allume le feu dans le salon avant la Toussaint et qu'on l'éteigne avant Pâques, —

qu'on lui lise plus ou moins qu'un certain nombre de pages, — qu'on la conduise au théâtre si ce n'est avant ou après la seconde pièce, etc., etc.



Rentrer chez vous à l'improviste et surprendre votre valet de chambre appliquant à l'entretien de sa bouche votre brosse à dents. Cela ne lui arrive que rarement ! dit-il, pour s'excuser.



Avoir un interlocuteur très-calme et très-adroit, alors qu'on est très-violent, et ainsi se donner tort aux yeux de tous par la forme, alors qu'on est dans le vrai, au fond.



Demander un cure-dents dans un café ; — le garçon vous répond que le dernier est en main et que vous l'aurez tout à l'heure.



Pour faire une surprise à son enfant, rapporter dans sa poche un petit chien qui aboie, et s'asseoir dessus en rentrant, de façon à faire rendre au joujou malheureux, avec son dernier cri, son dernier soupir. Cris de l'enfant, mauvais juge de l'intention et très-sensible au fait.



Être pris en affection par le fils très-mal élevé de braves gens qu'on ne veut point affliger, et supporter l'insupportable enfant, le sourire sur les lèvres quand on le voudrait à tous les diables.



Avoir pour cuisinière une fille de la campagne, nommée Marianne, lui confier un homard cuit qu'on a payé cinq francs. « Quoi que c'est que cet animal-là, demande Marianne ? » — « C'est du poisson ; arrangez-le avec une bonne sauce pour le diner. » — « Soyez tranquille, monsieur. » On l'est, et on a tort : Marianne, ayant ouï dire que tout poisson doit avant tout être

vidé, vide avec beaucoup d'adresse votre homard, et vous sert à dîner sa carapace entourée d'un persil abondant.

~ ~ ~

Se réveiller à deux heures du matin, à demi suffoqué, et s'apercevoir alors qu'on a dormi avec un grand chat blanc sur l'estomac. Par où est-il entré?

~ ~ ~

Jouer pendant deux heures aux soldats de plomb avec un enfant charmant, pour faire plaisir à son papa. — Il va sans dire qu'on perd toutes les batailles.

~ ~ ~

Avoir un enfant qu'on a toujours cru ravissant et entendre dire par quelque butor que sa figure se refait.

~ ~ ~

Pendant que l'on se barbifie, être laissé seul par sa femme entre un marmot indisposé et du lait qui chauffe. Tout à coup et en même temps, l'un gémit et l'autre bout; de saisissement, on se coupe, et, tout ahuri, l'on ne sait ce qu'on doit étancher d'abord, les pleurs d'un fils, son propre sang ou le liquide répandu.

---

## Tribulations de la vie du beau monde.

---

Un dimanche qu'il fait le plus beau temps du monde  
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde,

être retenu chez soi par cette considération, qu'un homme et surtout une femme comme il faut ne doit point sortir le dimanche, la rue appartenant, ce jour-là, aux ouvriers, aux marchands, en un mot, aux gens de rien, qui passent et repassent, avec un air de joie impertinente, devant vos fenêtres aristocratiquement closes.

*N. B.* Votre baromètre annonce de la pluie pour le lendemain.

~ ~ ~

Une femme de trente ans qui étouffe dans son corset, — véritable cuirasse de baleines, — mais qui doit aux convenances et qui se doit à elle-même de maintenir sa taille, en dépit du tourment qu'elle en a.

~ ~ ~

Une jeune fille qui compte beaucoup sur l'effet d'un bal que doivent donner ses parents, et sur la toilette qu'elle a composée pour cette fête ; — mais qui, le soir venu, au moment de briller dans le salon comme l'étoile de Vénus entre les astres du ciel, se regarde au miroir — et s'avoue à elle-même que, contre son habitude, elle a le nez injurieusement rouge.

~ ~ ~

Dans une petite ville où l'on est de passage, recevoir une invitation à dîner chez des personnes dont on connaît peu les habitudes, — avoir une paire de gants noirs qui vont bien, mais avec lesquels on ne jugerait point convenable de se présenter, — courir alors toute la ville pour faire l'emplette d'une paire de gants éclatants de blancheur et tomber chez de braves bourgeois que cette grande tenue embarrasse.

~ ~ ~

Lorsque vous avez vendu tous vos diamants pour réparer un revers de fortune, encouragée, d'ailleurs, par la promesse d'une duchesse, votre amie intime, qui vous a promis de suivre votre exemple, — voir cette même duchesse entrer dans un salon orné de tout l'éclat de ses bijoux, qu'un heureux retour du destin l'a mise à même de conserver, et qui sont, d'ailleurs, trop chers à sa vanité pour qu'elle les sacrifie au contrat passé entre vous deux.

~ ~ ~

Une foule d'invitations qui tombent toutes pour la même nuit ; — d'où il résulte que le divertissement auquel vous n'assistez pas, faute du don d'ubiquité, vous gâte complètement celui auquel vous assistez.

~ ~ ~

S'exercer, un mois d'avance, à toutes sortes de danses nationales et étrangères, en vue d'un bal où l'on tient à montrer la bonne grâce et l'agilité de ses jambes, — et se trouver, ce

jour-là, cloué sur son fauteuil par une horrible crampe, — conséquence de ces trop longues études.



Sortir alternativement dans la rue avec deux femmes — dont l'une est laide et commune — dont l'autre est tout à fait belle et distinguée; — être sans cesse rencontré, reconnu, salué par ses amis quand on est avec la première, — jamais quand on donne le bras à la seconde.



La piquante nécessité de se découvrir d'autant plus les bras, les épaules, etc., que l'hiver devient plus froid et plus sévère, — en vertu de ce principe, généralement admis dans les bals et les soirées, qu'une femme habillée est une femme à peu près nue.



Attendre impatiemment une robe que vous avez commandée sur le modèle d'une autre robe — celle de madame \*\*\*, votre rivale, qui vient d'obtenir un succès fou et universel; — puis, quand l'ouvrage sort des mains de la couturière, reconnaître, que soit par une différence d'air, d'âge ou de tournure, soit par toute autre cause, cette robe ne dit plus rien sur vous.



Se regarder en passant dans un miroir, au milieu d'un bal brillant et bien composé; — découvrir alors qu'on est décidément coiffée comme un chien fou et habillée comme un fagot.



Le valet ou la femme de chambre ou le groom dont vous avez été en quelque sorte le domestique pendant huit jours, pour lui indiquer la manière dont vous vouliez être servi, et qui, au bout de ces huit jours, vous déclare qu'il ne peut rester chez vous — « parce que monsieur et madame sont trop maniaques. »



Après le diner, — lorsque les femmes se retirent avec vous de la salle à manger, où restent les fumeurs, c'est-à-dire tous les hommes, — votre rôle de maîtresse de maison, qui vous oblige de soutenir la conversation avec une vingtaine de femmes à l'esprit vide et insignifiant ; — après un certain temps, quand votre patience et vos moyens sont à bout, vous sonnez pour le thé. — Le thé fait, vous faites prévenir votre mari par un mot, et vous recevez pour toute réponse à votre message : « C'est bien. » — Lorsque le thé et le café ont eu le temps de se refroidir, la société des hommes arrive, continuant à leur entrée et pendant une heure leurs discussions politiques — interrompues seulement, de la part du maître de la maison, par des plaintes à sa femme : — « Votre thé est évaporé ; votre café est froid. » — Bientôt après, on annonce les voitures, et les visiteurs se dispersent. — Et c'est là ce qu'on appelle une soirée de plaisir.



Le sourire qu'on affecte, en se levant de la table de jeu, après toute une nuit passée à perdre.



Un opéra ou un ballet qui en est à sa trentième représentation, mais que, par maladie ou par toute autre cause, vous n'avez jamais vu ; — le sacrifice de curiosité que vous croyez devoir faire à votre amour-propre — et qui vous oblige à tenir votre dos constamment tourné à la scène, pour éviter le soupçon de paraître intéressé.



Le soir de la semaine où vous avez coutume de recevoir, — l'influence d'une fête ou d'une autre soirée agissant si puissamment contre vous, que le luxe des lumières éclaire tout au plus la solitude de vos escaliers, la tristesse de vos salons et le désœuvrement de vos domestiques.



A un bal, où vous avez fixé votre choix sur un danseur favori, — au moment même où vous le voyez, avec bonheur, s'avancer vers vous, — être brusquement accostée par un fat que vous ne pouvez souffrir, mais qui obtient (vous ne savez de quelle manière le refuser) l'honneur de votre main pour toute la soirée.



Avoir à soi une voiture qui ne vous est point d'une grande utilité — un jour, parce que votre cocher est malade — un autre jour, parce que vos chevaux boitent — une autre fois encore, parce que votre essieu menace ou que les chemins sont glissants ; — vous en êtes alors réduit à envier le sort de ceux qui vont en fiacre, cette voiture à tout le monde, toujours prête, toujours aux ordres de chacun, — ou même le sort de ceux qui vont à pied.



Une femme de chambre qui possède seule l'art de vous habiller à votre goût et au goût de votre amant, — mais dont vous êtes obligée de supporter la bonne et la mauvaise humeur, les défauts, les caprices ; en sorte que vous devenez, par coquetterie, la servante de votre servante.



Vous précipiter pour ramasser le bouquet ou l'éventail que votre danseuse vient de laisser tomber et s'apercevoir avec effroi que l'on a cassé, du même coup, ses bretelles, la boucle de son pantalon et l'éventail.



Une paire de souliers fins, étroits, allongés, mais contre lesquels proteste la forme et le volume naturel de votre pied, par d'affreux cors qui vous font payer horriblement cher le plaisir d'être élégamment chaussé.



Un ami qui a la manie de mettre ses récits en action, et qui,

dans un cercle de dames, arrivé à ce point dramatique de sa narration : « Je le pris par les cheveux ! » — vous enlève de la tête votre faux toupet — un ouvrage d'imitation très-parfaite et qui vous avait valu dans le monde plus d'un triomphe.



Une couronne de papillotes qui vous donne toute la nuit d'horribles maux de tête, mais que vous n'osez point supprimer, par suite de la réputation que vous vous êtes faite auprès des femmes — d'avoir des cheveux qui frisent naturellement.



Une forme de chapeau qui ne va point du tout à l'air de votre figure, mais que vous devez à la mode de porter quand même, — attendu que votre chapelier déclare ne point en fournir d'autres à ses meilleures pratiques.



Une femme qui a bonne grâce à se trouver mal, — mais qui, par suite de l'empressement maladroit d'un jeune homme qu'elle avait surtout en vue de charmer, reçoit dans l'œil le baiser amer et brûlant d'une fiole remplie de sels en dissolution.



A la campagne, dans un vieux château où l'on s'arrangerait fort bien de la solitude, — la tendresse empressée de votre hôte, qui, dans la crainte que vous ne vous ennuyiez, vous impose la société de monsieur son fils, un garçon de quatorze ans, assez stupide ; — vous ne pouvez chercher une diversion à sa présence, ni dans la lecture, à laquelle il n'entend rien, ni dans la musique, qu'il déclare abhorrer ; — en sorte qu'après lui avoir demandé (ce que vous saviez déjà) combien il a de frères et de sœurs, à quel collège il va, quels sont maintenant les jeux à la mode, combien de temps durent les vacances et quel est le jour de la rentrée, vous en êtes réduit au plus absolu silence — interrompu seulement par les cris de votre

chien favori, dont votre jeune ami tire la queue et avec lequel il s'amuse pendant tout le reste du tête-à-tête.



A un bal, être interrogé par deux ou trois fats qui vous demandent « pourquoi vous ne dansez pas ; » — quand vous rentrez chez vous, les questions et les *contre-questions* : — « si vous avez dansé — avec qui vous avez dansé — pourquoi vous n'avez pas dansé ; » — en sorte que vous envoyez au diable le bal et les curieux.



Voir aujourd'hui, sur le dos d'une femme mal famée, la toilette inédite qu'on préparait pour le bal de demain.



Donner le bras à une dame bardée d'acier ou gonflée de crinoline ; elle tient le trottoir à elle seule ; ce qui fait que, pour éviter de la fripper, vous êtes contraint de sautiller à cloche-pied dans le ruisseau.



Dans une société où l'on parle anglais, — langue que vous savez peu et mal, — l'obligation de rire d'un bon mot uniquement parce que les autres ont ri.



L'embarras d'une femme du monde devant laquelle un mauvais plaisant débite toutes sortes de lazzi sur les maris trompés.



Une duchesse sentimentale et faible qui lit tout au long son histoire de cœur dans un feuilleton de journal.



Une femme délicate,

Dont l'haleine surtout est plus pure que l'ombre

et à laquelle son état intéressant inspire une sorte de passion furieuse pour la soupe à l'oignon et le gigot à l'ail.

Deux chevaux assez vieux et assez poussifs, c'est une justice à leur rendre; — mais qui, attelés à votre carrosse ne toussent jamais, — si ce n'est devant le maire du village voisin, votre rival en fortune et en influence.

Une odeur qui vous attaque le cerveau et qui vous agace les nerfs, mais que vous devez porter sur vous, parce que cette odeur plait aux dames, dont vous recherchez particulièrement la société.

Le combat qui se livre dans votre cœur entre l'habitude de fumer et l'amour d'une jeune comtesse qui exige absolument de vous le sacrifice du cigare.

Vous trouver enveloppé dans un cercle de vieilles douairières, qui font autour de vous autant de plis et de replis que l'eau du Styx, *Stygis inamabilis unda*, dont elles ont, du reste, la figure lugubre; — et cela, quand, à deux pas d'elles, circule dans le salon un essaim de beautés, — quand les rafraîchissements dont vous auriez grand besoin pour remettre votre gosier desséché par la colère vont et viennent aux mains des domestiques, — quand la danse noue et dénoue des intrigues dans lesquelles vous aimeriez à jouer un autre rôle que celui de témoin; — mais, pour rompre votre servitude, il vous faudrait franchir un rempart de fauteuils serrés les uns contre les autres, et au milieu desquels, debout, assiégé, vaincu, vous n'avez nulle consolation à attendre — si ce n'est celle que votre supplice finira avec la nuit.

Un col de chemise si fortement amidonné, qu'il vous tient le cou dans un cercle de fer — et vous donne l'air d'un malfait-  
 teur exposé au carcan.



Lorsque vous touchez du piano, être obsédé par les soins d'un homme galant, mais tout à fait ignorant à l'endroit de la musique, — qui tourne la page de votre cahier une douzaine de mesures de trop tôt, et qui, dans son zèle, pousse le livre de musique sur les clefs, — quand il ne renverse pas une ou deux bougies sur vos genoux.



Tous les gens de votre maison s'étant enivrés, sous prétexte de célébrer votre fête, — en être réduit à boutonner vous-même une paire de bottines neuves. — Et pas de crochet !



Une jeune femme que sa nature porte à l'obésité, mais qui se condamne à vivre d'air et d'eau, dans la crainte de devenir commune.



Gâter irréparablement son teint, en voulant enlever des taches de rousseur, avec une essence qui n'efface rien, si ce n'est la fraîcheur et la jeunesse de la peau.



Essayer pour votre barbe et pour vos cheveux, où le blanc commence à dominer, de nouvelles teintures qui vous ont été recommandées spécialement par votre coiffeur, et vous réveiller le lendemain avec une barbe rose et des cheveux lilas.





## **Tribulations de la vie des eaux et bains de mer.**

---

Arriver vers le soir dans un village assez pauvre, mais renommé pour la vertu de ses eaux minérales ; — trouver, contrairement à vos prévisions, que votre logement n'est point préparé ; — vous diriger alors, triste et décontenancé, vers une auberge... (pardon, vers un hôtel) le seul trou dans lequel vous puissiez vous nicher pour la nuit — avec la perspective d'y passer tout le temps que vous resterez aux eaux, — la maison que vous aviez en vue étant, par la négligence d'un de vos amis, louée à un autre, et tous les logements de l'endroit se trouvant retenus pour trois mois au moins.

*N. B.* La vie d'hôtel vous est particulièrement désagréable ; vous ne pouvez souffrir de coucher dans des draps où d'autres ont dormi, de vous asseoir sur des fauteuils où tout le monde s'est assis, de manier des objets que toutes les mains ont touchés, de marcher sur des tapis où tous les pieds se sont posés, de regarder l'heure à une pendule banale qui a sonné pour

d'autres toutes les heures joyeuses ou indifférentes de l'existence humaine.

Ou encore :

Quitter votre maison, — un vrai paradis — pour habiter (toujours sous prétexte de divertissement) uneasure qui donne d'un côté sur un désert d'eau, et de l'autre sur un désert de sable, — avec la perspective d'être jeté à la mer par le premier coup de vent qui vous en voudra. — Tous ces avantages obtenus au prix de difficultés énormes et de cent francs par semaine.

L'obligation d'être aux eaux, quand votre santé est parfaite et quand vous vous y ennuyez prodigieusement, — par la seule raison que les gens de votre société vous croiraient appauvri — c'est-à-dire déshonoré — si vous ne passiez deux ou trois mois de l'année près des fontaines et des sources qui ont de la réputation.

Se promener, chaque jour aux mêmes heures, le long de la même grève, jusqu'à ce qu'il soit temps d'entrer dans le même cercle de lecture, où vous êtes assuré d'avance de rencontrer les mêmes lecteurs bâillant sur les mêmes journaux, au bruit des mêmes voix : — avec cette seule consolation aux misères de votre récréation quotidienne, que vous espérez bien ne jamais revoir aucun de ces idiots, quand vous aurez décampé de l'endroit ; — espérance souvent déçue, car, par le demi-salut et le sourire niais qu'ils vous adressent à votre entrée dans la salle, ils ont acquis des droits à faire votre connaissance.

Après vous être délecté toute la nuit par le vacarme d'une tempête qui a confondu le ciel et les eaux, — au moment où, le vent s'étant un peu calmé, vous prenez votre revanche de votre cruelle insomnie, — pan ! pan ! pan ! — C'est la chèvre, ou mieux encore le bœuf de votre hôtesse, qui bat en brèche votre

porte avec sa corne, comme le béliet, cette machine de guerre des anciens, battait les villes assiégées.



Marcher la nuit sur le bord d'un rocher — au bas duquel la mer tournoie sombre et profonde, — avec une lanterne par les trous de laquelle passe tout juste assez de lumière pour vous tromper sur la nature et les accidents de votre chemin.



Labourer pendant toute une matinée une plaine de sable dont vous avez jusqu'aux genoux, — pour recueillir des coquillages et d'autres curiosités marines que vous ne trouvez point.



Pendant que vous vous tenez pensif sur un rocher escarpé et glissant, pour voir le retour de la marée, — confiant que vous êtes dans la fermeté de votre marche, — être soudain détrompé par une vague surnoise qui vous donne un croc-en-jambe et qui passe sur vous, en vous gagnant de vitesse.



Au cercle ou au café, — quand vous avez achevé la lecture des journaux, autant que le bruit et le bourdonnement des voix vous permettaient de le faire, — vous trouver cloué sur place par le mauvais temps, sans autres objets pour vous distraire et pour attirer vos regards que les affiches appendues sur les murs : — « A vendre : une métairie dans le voisinage... » — « Une truie et sa portée... » — Heures des départs du bateau à vapeur... » — « Hôtel du Lion d'Or, » avec le portrait dudit hôtel. — Le plus humiliant est que, grâce à l'oisiveté qui vous abrute, vous lisez et relisez toutes ces choses comme si vous y preniez de l'intérêt.



Du sable et puis du sable, du vent et puis du vent, de l'eau et puis de l'eau.



Se rendre de grand matin sur la plage, — guetter à distance un bateau pêcheur, — et, quand ce bateau a touché terre, — recevoir, à chaque beau poisson que vous désignez du doigt, la réponse que ce poisson a été retenu pour le comte de\*\*\*, qui donne aujourd'hui un grand diner, ou bien pour le préfet, ou pour monseigneur l'évêque, qui fait quelquefois maigre le vendred!; — d'où vous concluez que tout ce poisson était vendu avant d'être pris.



Être obligé de vous coucher en parfaite santé, entre neuf et dix heures, parce que vos amis sont tous valétudinaires, ou parce que, d'après les indications des médecins, vous devez vous jeter dans la mer au point du jour.



Une course à âne dans les rochers avec de jeunes femmes qui, entraînées par une héroïque folie, se font un jeu d'approcher si près des précipices, que vous en avez la sueur froide; — mais vous êtes obligé de les suivre par politesse et parce que vous rougiriez de vous montrer moins courageux que le sexe faible.



L'effet salutaire des bains se trouvant neutralisé par la maladie morale que vous contractez et qui ne tarde point à réagir sur le physique : — l'ennui.



Se baigner nu, ou à peu près nu, sur un cheval qu'un mauvais plaisant force à faire des évolutions dans la mer, — jusqu'au moment où le susdit cheval, effrayé par une vague ou par toute autre circonstance, prend le mors aux dents, — s'échappe, et vous emporte par les rues de la ville ou du village voisin. — Les femmes, attirées par le bruit du galop, se mettent de tous côtés aux fenêtres, et parmi elles vous distinguez — non sans rougir et sans prier la terre de vous dévorer —

votre blonde amie, qui lève ses yeux au ciel, pour lui demander si vous n'êtes pas devenu fou.



Quand vous vous baignez dans la mer, — vos habits déposés sur le sable et emportés par le flux, sans que vous ayez eu le temps de crier : « Au voleur ! »



Dans une place de bains, — aller d'une pauvre boutique à une autre, avec un désir indéterminé d'acheter quelque chose, ne fût-ce que pour vous prouver à vous-même que vous êtes vivant, — et vous trouver dans cette alternative, ou de garder votre argent qui s'ennuie dans votre poche, ou d'acheter une variété d'objets dont vous n'avez nullement besoin.



Voir l'empressement des badauds, vos compatriotes, à se précipiter sur le passage d'un prince qui prend les eaux en même temps que vous, et qui ne se lassoient pas de l'admirer buvant lui-même, et non par procuration, de l'eau chaude, tout prince qu'il est, comme s'il était un simple mortel.



Un établissement public qui ne ressemble pas mal à un ~~somp-~~ tueux hôpital, dans lequel vous payez fort cher le droit d'habiter côte à côte avec toutes les infirmités du monde, sans même cette circonstance en votre faveur : — une bonne maladie qui motive votre présence aux bains.



Dans le salon de lecture, en être réduit à apprendre les nouvelles du jour par les harangues vides et pompeuses d'un orateur ; — quant aux journaux eux-mêmes, vous ne pouvez espérer de les avoir : — l'un est entre les mains d'un de ces lecteurs impitoyables qui lisent lentement et attentivement depuis le titre jusqu'à la dernière ligne de la quatrième page ;

— l'autre est retenu; — le troisième circule, passé par un ami à son ami; — un quatrième se cache sous le gros monsieur qui dort et qui attend la fin de son sommeil pour vous céder la feuille.



Trouver dans la maison où vous venez de louer pour un mois un appartement, le seul qui fût libre, votre ennemi le plus mortel installé. Chambre contiguë à la vôtre, une légère cloison vous sépare. Les deux pièces aboutissent à un balcon commun.



Programme des divertissements : — *dimanche*, rien; — *lundi*, grand dîner à l'hôtel, avec des personnes que vous ne connaissez point et qui ont l'art d'être souverainement ennuyeuses; — *mardi*, rout, un mélange d'étiquette sans élégance et de prétentions sans esprit; — *mercredi*, concert : la difficulté de trouver une place vous oblige à vous asseoir sous un lustre, dont les bougies mélancoliques pleurent une à une sur votre habit des larmes de cire brûlante; — *jeudi*, bal : un régiment de cotillons qui vous poussent de çà de là, en sorte que vous ne pouvez trouver dans toute cette foule votre centre de gravité; — *vendredi*, relâche; — *samedi*, une table de jeu autour de laquelle vous aimeriez à prendre place, ne fût-ce que pour examiner la figure des joueurs; mais l'honnêteté veut que vous cédiez votre chaise à cette dame parce qu'elle est vieille, à cette autre parce qu'elle est jeune, à ce monsieur parce qu'il est faible et maladif, à cet autre parce qu'il est gros, et qu'il ne peut se tenir sur ses jambes.



Quand vous avez épuisé à Bade le plaisir de voir et d'être vue, — quand votre curiosité est satisfaite sur le nombre et la qualité des femmes qui sont venues cette année-là prendre les eaux, — quand vous avez écrémé la conversation des hommes qui passent pour avoir de l'esprit, — le reste de votre temps

employé à regretter votre salon, vos habitudes et le ruisseau de la rue du Bac.



A Ems, accepter un rendez-vous sur la Kemmenau, s'y rendre sur un mulet, et toute seule, dès qu'on a pu s'échapper, et, à un détour de la montée, être jetée par terre par le maudit animal, qui redescend au galop vers Ems sans se soucier des suites de tout genre qu'aura la chute que vous lui devez.



Reconnaître, dans le lion de la ville d'eaux où vous avez à passer la saison, un homme qui a été condamné pour escroquerie, qu'on vous présente comme un homme des plus distingués, — et vous trouver dans l'obligation de faire une exécution publique, alors que vous n'aspiriez qu'au repos.



Être Français ou Anglais, ne pas savoir un mot d'allemand, et avoir à s'entendre à Ems avec les cochers du pays, tous plus têtus que leurs mulets.



Dans votre naïveté, vous en rapporter à l'autorité du pays pour régler un différend survenu entre vous et votre maître d'hôtel, et s'entendre condamner par ladite autorité, jalouse avant tout de satisfaire les indigènes, à payer, à l'aubergiste maudit, pour un dégât imaginaire des dommages-intérêts bien supérieurs à ceux mêmes qu'il vous avait d'abord demandés.



Avoir pour toute consolation, dans cette circonstance, d'apprendre que le commissaire de police qui vous a condamné est un noble allemand portant perruque, et que, par conséquent, tout ce qu'il dit doit vous paraître bien dit.



Être surpris sortant de quelque part, un bougeoir et un livre

à la main, et dans une tenue peu convenable, par une société de jeunes femmes qui demeurent dans le même hôtel que vous, et qui sont rentrées du bal après vous.



L'embarras qu'éprouve un fonctionnaire en vacances en rencontrant à Bade un ancien ami que la politique y a relégué; la peur qu'il a de se compromettre dans le présent en renouant connaissance avec lui, et dans l'avenir en ne le reconnaissant pas.



Retrouver à Spa un ancien ami de collège qu'on n'a pas revu depuis vingt ans; lui ouvrir sa bourse et sa maison, et apprendre à ses dépens qu'oubliant l'innocence de ses premières années, il est devenu un vrai chevalier d'industrie.



Voir un ex-garçon coiffeur de Paris mener grand train à Bade, avoir équipages, chevaux, maîtresses, etc., etc., et vous éblouir. On l'appelle M. le comte de Z...



Être surpris, allant à Lichtenthal avec mademoiselle..., par une amie de votre femme, qui sera heureuse de lui parler de cette rencontre.



Être logé à côté d'un voisin qui ronfle, qui tousse, qui se mouche et se promène toute la nuit en maudissant le trente-et-quarante; — ou à côté d'un chanteur de concert qui répète ses morceaux à trois heures du matin.



Devoir douze cents francs à son hôtel, et se voir obligé de doubler tous les jours ses frais et sa dépense pour entretenir la confiance de l'hôtelier. N'avoir rien à attendre pour sortir de cette position que l'héritage d'un parent éloigné.



Rencontrer un ami aux eaux, lui dire qu'on ne savait pas qu'il fût marié, le féliciter d'avoir pour femme la charmante personne qu'il a au bras, quand cette dame n'est que sa maîtresse.



Se trouver face à face, dans un salon de conversation, à Spa, avec un capitaine de vaisseau qu'on croyait dans les mers de la Chine, et avoir la femme dudit capitaine à son bras.



Prendre pour la première fois un bain sulfureux à Aix-la-Chapelle.



A Bade, prendre un bain de vapeur, et, après la première suffocation passée, voir se détacher, au milieu des nuages de vapeur qui vous oppressent, un second baigneur, dans un costume tout aussi primitif que le vôtre, avec lequel vous étiez en train de partager votre bain sans vous en douter.



Être venu à Bade pour y respirer un air pur, et y faire connaissance avec l'atmosphère et l'argot des maisons de jeu.



A Spa, attendre son tour dans le ridicule petit établissement de bains de cette célèbre ville d'eaux, et, après une longue attente, voir sortir de la chambre qui va être la vôtre un monstre hideux et répugnant.



#### AU JEU.

Nourrir à la roulette un numéro favori retardataire, c'est-à-dire attendre d'abord que le numéro soit resté cinquante coups sans sortir, puis mettre dessus cent fois de suite, sans que le

maudit numéro sorte. « C'est inouï ! ça ne s'est jamais vu ! ça ne se verra jamais ! » Vous abandonnez le numéro maudit, et vous l'entendez sortir au cent et unième coup.

~ ~ ~

Rêver un numéro de la roulette, se lever de bonne heure pour assister à l'ouverture de la banque, se déterminer par de grands raisonnements à mettre cinq louis sur le numéro rêvé qui doit certainement sortir au premier coup. Au moment de poser l'argent sur le tapis se dire que c'est une folie de risquer cent francs sur un rêve insensé. Cependant, pour ne pas avoir de reproches à se faire, placer deux francs sur le 28, numéro rêvé, et gagner le coup.

~ ~ ~

Ce n'est plus une petite misère : c'est une calamité ; on en parle à table d'hôte pendant quinze jours.

~ ~ ~

Pour se garder de sa propre faiblesse, confier ses fonds à un ami, à la condition expresse que — quelque prière qu'on lui fasse — il ne vous les rendra pas, et voir votre recommandation exécutée à la lettre par cet ami, qui joue votre argent, le perd, et, pour se dérober à vos reproches, s'en va sans rien dire. Il vous rendra votre argent à Paris.

~ ~ ~

Quand la roulette et le trente-et-quarante vous ont mis à sec, aller chaque jour à la poste pour s'informer de l'arrivée d'une lettre lourde, qui, comme toutes les lettres chargées, se fait beaucoup attendre. Enfin, l'employé de la poste répond par un *oui* à votre interrogation faite d'une voix tous les jours plus dolente ; vous tenez votre lettre ! vous signez au registre ; la lettre est chargée, vous allez être libre... La lettre tant désirée ne contient qu'un mandat tiré sur vous, et qu'un de vos créanciers envoie à votre acceptation.

~ ~ ~

Quand vous semez les louis sur une table de jeu, l'idée importune qui traverse de temps en temps votre cerveau, — qu'avec cet or vous achèteriez une douzaine de chefs-d'œuvre à une vente de tableaux, — que vous rempliriez la bourse de votre amie, — que vous sauveriez de la prison un pauvre ouvrier sans ouvrage, quelquefois même un petit boutiquier dont l'innocente faillite brise le cœur d'une femme et laisse des enfants exposés à toutes les horreurs de la faim.



Gagner un coup important et se voir disputer par un joueur douteux la somme qui est sur le tapis et que vous savez vous appartenir légitimement. Comme celui qui conteste votre bien est un fripon, il a nécessairement beaucoup plus d'aplomb que vous ; il insiste et vous cédez ; il ne vous reste que la consolation de vous dire, si vous n'êtes pas connu, que vous avez passé, aux yeux de la galerie, pour un voleur qui a manqué son coup.



Pendant qu'on joue et qu'on gagne, apercevoir, dans le groupe de la galerie, les yeux d'un créancier qui convoitent votre bécassine. Démoralisé par ce regard, vous perdez la tête, vous abandonnez une marche infallible et vous perdez tout, hormis pourtant votre créancier.



Aller au jeu avec une dame à laquelle on veut du bien, lui proposer une association, demander l'âge de la dame pour jouer sur le numéro correspondant, persuadé que la chance favorisera cette galante combinaison. Hésitation de votre jolie associée, qui avoue tout bas vingt-six ans ; mettre promptement cinq louis sur le 26. C'est le numéro 56 qui sort !... La dame se trouve mal ; elle s'était trompée, son passe-port indique trente-six ans. Cette erreur coûte trois mille francs à votre association.



Lancer au hasard un louis sur le tapis. Il tombe sur le 17.

Un monsieur obligeant, et préjugant de votre prudence par la sienne, croit que vous avez voulu jouer deux numéros et pousse complaisamment votre pièce entre le 16 et le 17. — Le 17 sort.

~

Vous êtes engagé fortement ; le croupier annonce un point qui vous fait gagner ; vous vous en rapportez à lui, il va vous payer ; un spectateur, un malin indique que le point est mal compté. On vérifie, et vous perdez. C'est juste, mais taquinant.

~

Se trouver à côté d'un joueur indécis qui vous demande où il faut mettre, lui conseiller au hasard un numéro. Votre conseil est suivi et le numéro sort ! Les regrets que l'on éprouve de ne pas s'être donné ce bon conseil à soi-même.

~

La consolation des joueurs décavés, c'est-à-dire les promenades solitaires et pédestres, l'admiration de la belle nature, la consommation de l'eau des cascades célèbres des environs.

~

Recevoir, après une perte au jeu, des consolations comme celles-ci : « L'argent gagné au jeu ne profite jamais... Il vaut mieux que vous ayez perdu... Les jeux devraient être supprimés... ; ces établissements sont immoraux, etc., etc. » Ce qui n'empêche pas votre consolateur de rester trois mois à Bade, où il trouve doux de profiter gratis des bals, des concerts et des salles de lecture.

—

## **Tribulations de la vie de touriste.**

---

### **EN VOYAGE.**

Au moment de partir pour un grand voyage, envoyer d'avance ses nombreux bagages au chemin de fer, pour les faire peser, enregistrer, charger, — et arriver de sa personne à la station, quand le convoi que l'on devait prendre, et qui emporte les susdits bagages, est parti depuis cinq minutes.

~

Payer cher l'économie de descendre dans un hôtel à bon marché.

~

Quitter son lit de Paris et arriver sans transition par l'express de Cologne, en douze heures, pour coucher dans un lit allemand, c'est-à-dire dans un mouchoir humide.

~

Au milieu d'un jour brûlant, où vous êtes aussi altéré que le

sol de l'Afrique, demander vivement un verre de quelque chose au garçon de l'estaminet devant lequel s'arrête la diligence; — le susdit garçon est si long à vous servir, que le conducteur veut partir et part; — juste au moment où les chevaux se remettent à courir, vous voyez derrière vous le verre de bière ou d'eau sucrée qui vous appelle. — Le conducteur inexorable.



Une glace, dans la voiture, qui ne veut point s'abaisser quand elle est levée, et qui ne veut point se lever quand elle est baissée.



Un long voyage, la nuit, dans un mauvais chemin, avec un cocher ivre, des chevaux éreintés et des femmes effrayées.



Quand vous reveniez tout fier d'une excursion en Belgique, être arrêté par le premier ami venu qui vous demande : « Avez-vous vu... (nominant l'endroit le plus curieux et le plus célèbre du pays)? — le seul précisément que, par je ne sais quelle mésaventure, vous n'avez pas visité.



Dans un hôtel rempli de voyageurs — les bottines vernies de votre femme remplacées, grâce à l'inadvertance d'une servante, par une grosse paire de bottes de gendarme.



Lire, en déjeunant, la liste des voyageurs, — et voir qu'un inconnu prenant votre nom, votre profession, votre âge, ait couché, il y a deux jours, dans le même hôtel que vous.



Arriver, en pays étranger, dans une ville dont on ne sait pas la langue, et voir écrit à la porte d'un café quelconque : *Café français*; — vous entrez, vous demandez les journaux; on ne

vous comprend pas ; — faisant alors le tour des tables, vous ne tardez pas à reconnaître qu'on parle autour de vous russe, anglais, allemand, italien, espagnol, hollandais, toutes les langues, en un mot, excepté la vôtre.



Un gros insecte qui vous tombe dans l'œil, au moment où vous auriez le plus besoin de toute l'étendue et de toute la pureté de votre vue pour jouir des beautés du paysage.



Après avoir passé plusieurs jours dans une auberge fort éloignée, où vous êtes complètement inconnu, demander votre note, au moment de partir, et, en mettant votre main dans la poche de votre gilet, ne trouver qu'un franc et peu de centimes.



Découvrir, à la fin d'un voyage long et fatigant, — que vous avez involontairement allégé votre voiture des lettres, des cahiers et des livres qui constituaient le seul objet de votre expédition.



Voir, à la porte d'une auberge devant laquelle la diligence s'arrête, — une délicieuse créature dont vous tombez tout d'un coup profondément et fatalement amoureux, — mais qui tout aussitôt disparaît — et est remplacée à son poste par une mégère, à la face tatouée de rides, — laquelle continue de rester devant vous, à la place de votre enchanteresse, pendant tout le temps du relais. Vous avez peut-être passé à côté de votre bonheur ?



Dans une voiture faite pour contenir quatre personnes, et qui est au complet, — être assailli par les prières et les importunités de tout un monde qui vous conjure de prendre *en plus* une femme du plus grand format dont le volume remplirait à

lui seul toute la voiture. — La galanterie française vous fait un devoir de ne point refuser.

~

Voyager dans l'intérieur d'une diligence avec un vieillard cacochyme; — toutes les fenêtres fermées à cause de l'état dudit vieillard.

~

Où, dans un voyage d'hiver, par un froid intense, être placé à côté d'une grosse dame très-sanguine, qui a besoin d'air et trouve bon de laisser tout ouvert. Par respect humain, s'enrhumer plutôt que de s'avouer moins robuste qu'une faible femme, et se contenter de la maudire intérieurement.

~

Quand on fait un long voyage pour son instruction particulière, découvrir tout à coup qu'on a oublié ou perdu son *Guide*; — de sorte que l'on voit tout sans savoir ce que l'on voit; — en passant dans une ville, on se demande si c'est Lille ou Valenciennes. — Les autres voyageurs sont tous étrangers, et vous ne pouvez en attendre aucune lumière. L'idée ne vous vient pas d'acheter un autre *Guide*.

~

Faire un voyage (par horreur de la solitude) avec un compagnon dont les goûts sont si diamétralement opposés aux vôtres, qu'il vous détourne à chaque instant du paysage ou de l'étude des mœurs, pour courir après les herbes, les minéraux ou les papillons.

~

Une personne très-obligeante — qu'on rencontre en voyage, — dont on reçoit toute sorte de politesses, — mais dont on réussit ensuite à se faire un ennemi mortel, faute de lui écrire et de la remercier de ses bons services; — et cela, pour un seul motif : c'est qu'on a oublié son nom.

~

A dîner, adresser au garçon de l'hôtel une série de questions sur les sites, les monuments, les curiosités de l'endroit, et obtenir pour toute réponse du garçon, que le patriotisme n'étouffe pas : — qu'il n'y a rien à voir.



Descendu à une auberge de petite ville — un jour de marché — avec un cheval de louage, que vous voyez pour la première fois, et dont vous avez une connaissance si vague, que, quand l'hôtelier (dont la mémoire se trouve aussi en défaut) vous demande lequel des cinquante chevaux qui sont dans l'écurie, est le vôtre, vous en êtes réduit aux conjectures.



Voyageant à pied sur une route mal famée, être subitement et poliment abordé par un homme qui fait le même chemin que vous, et qui ne se décourage point du tout de la froideur avec laquelle vous accueillez ses avances. — Le plus désagréable, c'est qu'il n'est ni assez aimable pour que vous lui pardonniez ses familiarités, ni tout à fait assez ennuyeux pour que vous brisiez avec lui sans cérémonie.



Un cheval si ombrageux et toujours si prêt à s'emporter, que toute votre attention est dirigée sur ses oreilles, comme sur une indice des complots qu'il trame contre votre sûreté personnelle. — Il en résulte que, après sept ou huit heures de promenade dans une charmante contrée, vous avez joui pour tout panorama de la vue des oreilles de votre monture.



Examiner, à la fin d'un voyage, des notes que vous espériez bien remettre au net — trouver qu'elles sont tout aussi effacées dans votre cerveau que sur le papier.



Après avoir passé toute une nuit sur le sommet d'une mon-

tagne, afin de voir lever le soleil ; voir, vers cinq heures du matin, tomber la pluie.

~

L'état de vos cheveux tirés et harcelés par le peigne, — lorsque, vous promenant à bord d'un vaisseau et en examinant avec curiosité toutes les parties, vous avez pommadé votre tête de poix et de goudron.

~

A quoi se réduisent les agréments de la vie nomade : chemins de fer sans rapidité, — voitures sans ressorts, — chevaux sans force, — postillons sans bonne foi, — cuisine sans propreté, — lits sans sommeil, mais non pas toujours sans vermine, — dépenses sans fin, — rues sans pavés, — maisons sans amis, — questions sans réponse, — absence sans lettres.

~

Un cheval qui a l'habitude de lever et de baisser continuellement la tête en marchant, de telle sorte qu'il paraît saluer tous les objets qui se rencontrent sur la route ; explication du cocher allemand qui vous conduit, sur le tic de cet animal : « Il est fol avec son tête. »

~

Aller à Fontainebleau avec trois jours de congé dans sa poche, — ce qui, d'ailleurs, suffit pour visiter la forêt, — passer ces trois jours devant la fenêtre d'une auberge à regarder le ciel gris et haché par une pluie fine.

~

Quand vous conduisez un cabriolet, — la lanière de votre fouet inextricablement emmêlée dans les harnais, — et cela au moment où vous auriez besoin de toutes vos armes pour tourner votre cheval à droite ou à gauche de la route ; — car une autre voiture, dont le cheval s'est emporté, arrive droit sur vous !

~

Coucher dans un hôtel, à côté de voyageurs à la porte desquels on frappe durant toute la nuit, d'heure en heure, pour les avertir que *le chemin de fer va passer*; — vos yeux désagréablement éblouis, entre deux sommeils, par les chandelles qui courent dans le corridor, et dont la lumière s'introduit dans votre chambre, à travers le carreau de verre qui surmonte la porte.

~

Une table d'hôte, à laquelle vous vous asseyez le dernier et avec un appétit d'enfer; — à peine avez-vous déplié votre serviette et attaqué votre potage, que le conducteur, d'une voix de stentor, crie : « En voiture, messieurs ! en voiture ! »

~

Voyager en touriste, à pied, le sac sur le dos, dans une contrée montagnaise et pittoresque, avec un *Guide* à la main qui vous gâte par ses descriptions toutes les belles choses que vous voyez. « Ici, le voyageur doit admirer, etc., etc. » Tellement, que vous finissez par ne plus admirer du tout.

~

Coucher à deux dans une auberge, — toutes les chambres et tous les lits étant occupés, — avec un compagnon qui rêve tout haut et entre une paire de draps, trop étroits pour un seul, que vous vous disputez durant toute la nuit.

~

Le temps que vous passez dans un hôtel, pendant que vous faites réparer votre unique paire de chaussures : — choix entre vous mettre au lit ou vous promener de long en large dans la chambre avec des pantoufles qui ont reçu tous les pieds. — Si vous restez debout, vous pouvez alors vous livrer à des divertissements peu variés, tels que celui de regarder les noms inscrits sur la vitre de votre croisée et les déclarations des voyageurs inconnus qui vous ont précédé : « J'aime Louise pour la vie, signé CHARLES. — Temps pluvieux. A. B. — Diné ici le 4 juillet 1857,

à quatre heures et demie. BONIFACE. — Passé ici la nuit du 3 au 4 janvier 1838 : mal dormi. ALPH. DER..., etc. » — Vous avez encore la ressource d'examiner en détail la galerie d'estampes qui tapisse les murs de votre chambre : *les Quatre Saisons*, — *les Souvenirs et les Regrets*, — *l'Amour qui fait passer le Temps et le Temps qui fait passer l'Amour*, — *le Soldat laboureur*, etc. — Quand vous avez suffisamment régalié vos yeux de ce spectacle, vous demandez un livre : on vous apporte *Matthieu Laensberg*, *l'Histoire de France* par demandes et par réponses, une *Géographie en vers pour faciliter la mémoire des lieux*, — la *Morale en action*, etc., etc. ; — jusqu'à ce que, fatigué de cette lecture, vous vous mettiez au lit dans un nuage d'ennui et de dégoût.



Quand on voyage à pied dans une région peu fréquentée, demander son chemin aux rares paysans qu'on rencontre, — obtenir d'eux des réponses obscures, mais fort claires en ceci, que le dernier auquel on s'adresse, vous représente le terme de vos courses comme une lieue plus loin que le précédent ; — d'où l'on est fondé à conclure que l'on recule au lieu d'avancer.



Écrire ses impressions de route dans une voiture, cahoté entre un homme qui fume et une grosse voisine qui tombe à chaque instant sur votre épaule.



Visiter une ruine en compagnie d'un *cicerone* qui, par ses explications emphatiques et banales, par sa présence détestée, vous détériore complètement le caractère des lieux, et vous ferait presque prendre en haine l'objet — fort beau d'ailleurs — pour lequel vous vous êtes détourné de votre chemin.



Un point de vue délicieusement éclairé, — mais juste au

moment où vous tirez de votre boîte vos crayons et vos couleurs, et où vous vous disposez à profiter de ces beaux effets de lumière, — le soleil disparaît, pour toute la journée, derrière une masse de nuages.



La figure que l'on fait dans une diligence, — quand, ayant passé toute la nuit à lier connaissance avec une femme que, au son de sa voix et à d'autres indices, on avait tout lieu de croire jolie, — un premier rayon de jour venant à filtrer par la vitre de la portière, on trouve à côté de soi un monstre septuagénaire. — Le pis est que la manière obligeante avec laquelle la dame a accueilli vos avances et vos compliments — en un mot votre cour — vous a, pour ainsi dire, engagé vis-à-vis d'elle.



Arriver à la gare au moment où le signal du départ se fait entendre, se jeter précipitamment dans le premier compartiment venu... O fortune! six nourrices, six cartons et six enfants à la mamelle le remplissent. L'un des nourrissons a des coliques, l'autre a des tranchées, le troisième a pis, les trois autres crient... Deux des nourrices mangent des pommes, une troisième casse des noix, la quatrième tire de sa poche un morceau de fromage, la cinquième tousse et se mouche sans cesse, la sixième ronfle la bouche ouverte. Aucune ne s'occupe de son nourrisson.



Entrer dans une brasserie allemande et y être victime de la politesse locale d'un habitué, qui consiste à vous offrir à boire dans sa choppe et à s'ôter la pipe de la bouche pour l'introduire dans la vôtre.



La farce du commis voyageur français qui, à la faveur des ombres de la nuit, a changé les chaussures à la porte de toutes les chambres de l'hôtel. A cinq heures du matin, un gros Alle-

mand réveille toute la maison en jurant parce qu'il ne peut rentrer dans ses bottes. Rassemblement général, et en chemise, de tous les voyageurs furieux. Il s'agit de se débrouiller dans ce salmis de chaussures, et le bateau à vapeur va partir.

~ ~ ~

Être en chemin de fer tourmenté par un affreux mal de dents, et par un monsieur qui tient à avoir des renseignements sur les localités qui passent sous ses yeux et vous réveille, alors que vous avez eu le bonheur de vous assoupir, pour vous demander quel est ce clocher qui vient de se perdre derrière ce mouvement de terrain, là-bas... sur la gauche.

~ ~ ~

Présenter dix fois son coupon au conducteur, et, la onzième fois qu'il vous est demandé, le chercher vainement : aux termes du règlement, être forcé de payer votre place une seconde fois.

~ ~ ~

Voir son chapeau s'envoler par la portière, et, pour s'en consoler, avoir la ressource de faire jouer le télégraphe.

~ ~ ~

Ou bien encore :

Attiré par un des détails de la route, mettre le nez à la fenêtre, et recevoir dans l'œil un morceau de charbon qui n'en sortira que deux jours après, quand votre voyage sera achevé.

~ ~ ~

Avoir un Guide Hachette pour ne rien perdre des agréments de la route, et s'apercevoir que le Guide *moderne* qu'on a sous les yeux est un savant traité d'histoire ancienne, qui vous explique longuement ce dont vous ne vous souciez pas, mais ne vous renseigne aucunement sur ce que vous désiriez savoir.

~ ~ ~

Avoir à côté de soi un jeune paysagiste suisse qui fait son premier voyage en France et en chemin de fer, et qui s'étonne que

l'aspect de toutes les villes soit si uniforme dans un pays si vanté : un hangar sur des piliers, — ou des piliers sous un hangar.



Monter en waggon. — Peu après, s'y endormir profondément, au point qu'il faut qu'un employé du chemin de fer vous secoue pour vous réveiller. « Ou sommes-nous, conducteur? — Au Havre, monsieur!... — Sapristi! » Ou devait s'arrêter à Rouen.



N'avoir pas regardé le numéro de son compartiment, en descendant à la gare, et devoir faire et refaire à plusieurs reprises l'inspection de tous les waggons pour reconnaître sa place. Le rire à la fois béat et narquois dont les voyageurs qui n'ont pas quitté leur place, et qui devinent votre embarras, accueillent votre recherche.



Avoir, enfin, retrouvé sa place, mais non son chapeau, qu'on avait laissé sur la banquette. Où peut-il être? Ne savoir à quoi s'en tenir sur ce point délicat. Le retrouver à la fin, mais passé à l'état de chapeau claqué sous le poids d'une dame très-forte : d'où cette observation morale, que la crinoline est une cause d'insensibilité complète chez les femmes.



Faire l'ascension du mont Cenis, dans l'espoir de contempler, du sommet, un panorama magnifique ; au moment d'arriver sur le plateau, un moucheron se loge dans votre œil. — Il y reste huit jours.



Voyager à côté d'un pur Anglais, quand on est Français, — et *vice versa*.



Partir pour un voyage d'agrément, et, dès le début de la route, faire la conquête d'un homme insupportable, qui déclare qu'il

ne vous quittera pas d'une semelle. Fidèle à cette déclaration, il descend aux mêmes hôtels que vous, et s'arrange de façon à ce que vous n'y trouviez jamais que des chambres à deux lits, de sorte que la nuit même n'est pas pour vous un repos !



Avoir consommé pour vingt sous au buffet d'une station de chemin de fer ; confier vingt francs au garçon, et ne pouvoir attendre sa monnaie : — le convoi partirait sans vous.



Faire de l'entomologie sur le mont Blanc, et rencontrer un superbe ours, lorsqu'on n'a pour armes défensives que de longues aiguilles destinées à embrocher les papillons.



Ce qu'on doit s'attendre à retrouver chez soi après un long et pénible voyage : — sa maison brûlée, son argent volé, ses amis oublieux, ses domestiques absents, son chien mort ou enragé, sa femme... je n'achève pas.

*N. B.* L'homme vraiment philosophe notera comme un bonheur chacune des misères qui lui auront été épargnées au retour. — Ces misères, il les aura, d'ailleurs, souffertes par l'appréhension.



### Tribulations de la vie amoureuse.

---

L'air étonné qu'affecte une femme à laquelle on dit pour la première fois : « Je vous aime ! » mais dont la physionomie sincère exprime clairement ceci : « Il y a longtemps que je m'en doutais, et que je voulais vous amener à cet aveu, qui flatte mon amour-propre ; mais, n'espérez point que je consente à vos désirs. »

Une conversation avec une femme, dans laquelle vous dites tout le contraire de ce que vous voudriez dire ; de manière qu'il existe à peu près entre vos sentiments et vos paroles le dialogue suivant :

LA BOUCHE : Cette soirée est magnifique, madame.

LE CŒUR, *à la bouche* : Mon Dieu, que c'est bête ce que tu dis là ! explique-lui donc que tu l'aimes, que tu l'adores, que tu...

LE CŒUR, *au cœur* : Je n'ose pas.

LE CŒUR, *à la bouche* : Imbécile ! alors charge le coude de le lui dire, en pressant doucement son bras.

LE COUDE : Je lui parle, mais elle ne me répond pas.

LE CŒUR, *aux yeux* : Frères, dites-lui que je meurs, dites-lui...

LES YEUX, *au cœur* : Elle rougit : je crois qu'elle a compris.

LE CŒUR, *à la bouche* : C'est le moment, parlez !

LA BOUCHE : Aimez-vous le spectacle, madame?...

*Exeunt.*

~

Quand vous venez de louer un logement cher et incommode — uniquement parce que vos fenêtres sont vis-à-vis aux fenêtres d'une jeune femme que vous aimez, la voir, à travers la jalousie, qui fait ses malles pour un long voyage.

~

Une rue dans laquelle vous n'entrez jamais sans que votre cœur batte et que vos yeux se troublent, surtout en passant devant une fenêtre à laquelle vous avez vu paraître et disparaître, dans les plus heureuses années de votre jeunesse, une tête charmante, divine, incomparable, — retrouver la même fenêtre, encadrée de verdure, mais, à la place de votre beauté, un affreux monstre qui vous regarde et qui rit, comme s'il devinait la cause de votre désenchantement.

~

Être introduit dans une maison où il y a deux sœurs également jeunes et charmantes ; — faire la cour à l'aînée, après avoir obtenu l'autorisation des parents, qui approuvent vos visites assidues dans la maison ; — puis, au bout d'une année, s'apercevoir que ce n'est point l'aînée que vous aimez — mais l'autre. — Il est trop tard !

~

Faire la cour à une femme artiste qui a un goût particulier

pour les promenades en l'air. Elle vous attire sur les tours de Notre-Dame, sur le dôme du Panthéon ou des Invalides, sur la plate-forme de l'Arc de Triomphe, etc., etc. Regarder en bas, du haut de ces sommets élevés, est pour vous un supplice intolérable : votre tête tourne, vos jambes fléchissent, un affreux cauchemar fait passer devant vos yeux des vertiges, des éblouissements ; mais vous êtes forcé de convenir, par politesse, que ce point de vue est magnifique.



Vous êtes l'amant de cœur d'une actrice, et vous en êtes très-fier, jusqu'au jour où l'arrivée fortuite du protecteur vous oblige à vous cacher sous le lit. Votre faction dure depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain midi.



Désirer rompre avec une maîtresse ; n'oser le faire, car on craint son désespoir, elle vous aime tant ! il le faut cependant, sous peine de manquer un mariage avantageux. Préparer alors une lettre bien raisonnable, bien touchante, bien persuasive ; la placer sous enveloppe en compagnie de quatre ou cinq billets de banque, que l'on compte presque, à part soi, se voir retourner *illico* par l'Ariane indignée ; dépêcher à cette dernière un domestique de confiance porteur du pli inexorable, — et recevoir, peu après le départ de son messenger, si peu, que peut-être il n'est pas encore au bout de la rue, recevoir une lettre aussi... C'est l'écriture d'Ariane... Sans doute, elle a appris l'hymen projeté et menace de se tuer ; — on n'ose décacheter, — on s'y décide enfin... et on lit : — un congé en règle et tout sec. — On regrette alors l'envoi des billets de mille francs, mais on n'espère plus leur retour — et l'on a raison.



Sortir du collège, et, pour voir de près une actrice qu'on aime, parvenir à se faufiler dans les coulisses d'un théâtre ; y être surpris par le directeur, qui vous demande ce que vous faites

là et si vous êtes un comparse ; ignorant la valeur du mot, vous répondez : « Oui... » Là-dessus, on vous force à vous déguiser en turc, en sauvage ou en nègre, ce à quoi vous vous résignez dans la crainte de compromettre la femme de vos rêves. Si encore elle jouait dans la pièce où vous allez paraître, mais pas du tout : elle a fini, et, au moment où l'on vous pousse en scène, vous la voyez partir au bras d'un militaire.



Aller en mer dans un bateau pêcheur, avec de charmantes femmes, la dame de vos pensées est du nombre, — avoir, tout le temps, un mal de cœur désespéré, — tandis qu'autour de vous toutes les figures sont fraîches, gaies et bien portantes.



Une dame à laquelle on n'ose rien refuser — et qui vous prie de toucher du piano au moment où vos doigts sont engourdis par le froid.



Être obligé de jouer une comédie de sentiment avec une femme du monde pour laquelle on éprouve une forte passion physique, — mais point d'amour.



Avoir de l'esprit et de la conversation auprès des femmes — excepté auprès de celle que vous aimez.



Un insupportable hoquet, quand on se trouve tête à tête avec une jolie femme.



Un soupir d'elle qui promettait beaucoup, — mais qui se trouve arrêté dans sa marche par un point de côté.



Après avoir obtenu de votre maîtresse en voyage la promesse

qu'elle vous enverra son portrait, — pour consoler votre cœur des ennuis de l'absence, — ne recevoir rien de plus *substantiel* que sa silhouette, — l'ombre d'une ombre.



Raconter votre amour à une femme du monde, en mettant cet amour, par délicatesse, sur le compte d'une autre femme; obtenir d'elle, en retour de vos ouvertures, la confiance qu'elle a également le cœur épris d'un homme charmant; mais reconnaître que cet homme n'est point vous.



Revoir, après dix années, le banc de pierre où l'on s'est assis avec *elle* pour la première fois; — le banc est plein de mousse, mais votre cœur est plein d'oubli.



Revoir, après dix ans, une femme qui en avait trente quand on l'a quittée.



Relire, après dix ans, des lettres où l'on se jurait l'un à l'autre de s'aimer toujours — avec accompagnement de fleurs sèches, — moins sèches et moins flétries que votre pauvre cœur maintenant.



Chercher dans vos poches des lettres d'amour; — vous souvenir alors que vous les avez probablement perdues dans la grande rue de la ville (une petite ville de la Brie); vous élancer à leur recherche dans un état de désespoir; — enfin, quand vous en êtes réduit à désirer qu'elles soient perdues, les retrouver sur le marché entre les mains d'un barbare qui est en train d'en lire le dernier mot (y compris votre signature) avec une voix de stentor, à un nombreux auditoire d'hommes et de femmes qui rient.



Une confusion d'enveloppes, d'où il résulte que l'on écrit à sa blanchisseuse :

« ... Rien ne manquerait plus à mon bonheur, chère Mathilde, si vous m'aimiez comme je vous aime ; les flots de la gloire et du Pactole couleraient à nos pieds ; je serais plus riche, plus superbe, plus fortuné qu'un roi. »

Et à la femme qu'on courtise :

« MADemoisELLE,

« Rapportez-moi, sans faute, mes trois faux cols et mes deux chemises pour dimanche ; car je suis absolument sans linge blanc. »

~

Autre confusion d'enveloppes donnant lieu aux plus funestes conséquences :

*A Mademoiselle Mathilde.*

« En vérité, ma chère Clara, tu es folle de me croire assez mauvais goût pour remarquer cette petite Mathilde, qui n'a ni esprit, ni taille, ni figure ; c'est toi, toi seule que j'aime ! etc., etc. »

*A Mademoiselle Clara.*

« Chère Mathilde, tu fais tort à ton propre jugement et à tes connaissances, en te montrant jalouse de cette grosse Clara, qui a l'air d'un melon sur couche. Je n'aime, tu le sais bien, ni les yeux couleur faïence, ni les mains rouges, ni les pieds de bœuf ; ce que j'aime, ce que j'adore c'est ta taille mince et cambrée comme un jonc, ce sont les yeux noirs comme la nuit, ce sont les mains pâles comme la lune, ce sont les pieds fins et délicatement petits, ce sont etc., etc. »

~

Entendre lire dans un salon des vers que vous croyiez avoir été composés pour vous seule et qui vous avaient été adressés,

avec le plus grand secret, par un poète qui se disait votre adorateur.

Ou encore :

Lire sur l'album d'une autre femme, — votre rivale, — des vers tout *personnels* qu'un jeune homme avait écrits mystérieusement sur votre album, et qui pouvaient passer pour une déclaration en règle, quoique délicate.

Une femme obligée de recourir à toutes sortes de recettes pour retenir et fixer un amant volage ; — parmi ces recettes nous noterons les suivantes :

I. Changer tous les jours de toilette, de coiffure et, pour ainsi dire, de visage, de manière qu'il rencontre plusieurs femmes dans une seule.

II. Trouver un sourire qui ne dégénère point en une grimace banale ni en une gaieté fade et vulgaire.

III. Monter un cheval dangereux, afin de relever par un habit douteux les charmes de sa personne et d'exciter les émotions de l'amant sur la nature des périls qu'elle court.

IV. Paraître inattentive et préoccupée, même quand la conversation l'intéresse, afin de montrer que son cœur est dans les nuages.

V. Amortir, — en passant les nuits dans son fauteuil, — l'effet trop salubre des eaux, qui menace de lui enlever une tendre et délicate pâleur, voisine de la *morbidezza*.

VI. S'étudier à écrire avec une plume élégante, mais à peu près illisible, ce qui force l'amant à relire deux ou trois fois les lettres.

VII. Acquérir certains défauts de langage et de prononciation qui rendent intéressante une jolie bouche, et qui tranchent sur la conversation des autres femmes.

VIII. Paraître ignorante des choses qu'on savait le mieux, et étudier des sciences parfaitement antipathiques — la géo-

graphie et la chronologie, par exemple, — qui sont les sciences dans lesquelles il est le plus fort.

~

Une demoiselle à laquelle vous avez laissé entendre que vous lisiez l'anglais, et qui vous adresse, dans cette langue, — dont au fond vous ne comprenez point un mot — une lettre en réponse aux vingt lettres que vous lui avez écrites. Vous passez, à courir chez un interprète, le temps qu'elle vous marquait pour un premier rendez-vous.

~

Avoir une collection de cheveux de toutes nuances, qu'on a pressés autrefois sur son cœur; n'avoir pas mis d'étiquettes sur les papiers qui contiennent ces boucles précieuses, et s'apercevoir avec effroi qu'on ne sait plus du tout de qui elles viennent, ni quelles femmes elles vous rappellent.

~

Découvrir que la femme qu'on aime a deux fausses dents.

~

Recevoir une lettre qui demande une prompte réponse et dont l'auteur (une femme aimée en voyage) a oublié que vous ne savez pas son adresse. Huit jours après, nouvelle lettre, mais un peu plus aigre, où l'on vous reproche votre silence. Quinze jours après une autre, mais dernière épitre. Vous voilà condamné sans avoir pu vous défendre.

~

Attendre avec impatience une lettre de mademoiselle A..., votre destin est dans ces lignes, mais elles sont illisibles.

~

Ou encore :

Après avoir tiré précipitamment une lettre de son enveloppe, jeter la lettre dans le feu, avant de l'avoir lue, en ne

croyant y jeter que l'enveloppe, laquelle vous reste seule dans la main.

On encore :

Recevoir une lettre très-pressée, mais si hermétiquement gommée et cachetée, que le principal mot de cette lettre, l'heure du rendez-vous, reste perdu sous les cachets.

Avoir été amené à dire à une femme qu'on l'adore, sans en penser un mot, et avoir à prouver qu'on est de bonne foi — sans avoir aucun moyen d'y parvenir.

Entendre louer si chaudement l'homme qu'on aime par une femme perdue de réputation, qu'il paraisse évident à tous que votre ami intime est aussi celui de la pécore qui vient de parler.

Recevoir la visite d'une femme qu'on déteste, un jour où elle vous fait un chagrin de cœur, et lire dans ses yeux la joie que lui cause votre peine.

Être placé à une table d'hôte, par un hasard étrange, entre deux de vos maîtresses. Quelle contenance faire entre ce double danger ?

Conduire étourdiment la femme qu'on aime dans un bal par souscription où se rencontrent des femmes du demi-monde, qui vous tutoient, et vous rappellent les fameuses nuits des bals de l'Opéra où vous vous déguisiez en sauvage.

Être dansense à l'Opéra et avoir renvoyé avec indignation et sans le lire un billet doux dont l'auteur est un soupirant qu'on croit pauvre. Puis apprendre que ce billet en renfermait un

autre de mille francs, et qu'il était d'un prince russe qui ne payait pas de mine.

Un régiment qui passe tout à coup sous les fenêtres de l'objet aimé. Le bruit de vos paroles entièrement couvert par le roulement subit des tambours, et cela, au moment où vous vous sentez tout à fait entraînant et persuasif.

*N. B.* L'objet aimé adore les militaires. Il se précipite à la fenêtre pour voir défilér le régiment et vous laisse à genoux au milieu du salon, devant son fauteuil vide.

Glisser furtivement un billet doux dans le manchon d'une jeune femme, et s'apercevoir, quand la chose est faite, qu'un enfant, qu'on n'avait pas remarqué a prêté toute son attention à votre manège. Parlera-t-il? ne parlera-t-il pas?

Aller de Douvres à Calais avec la femme qu'on aime, et la voir dans un état qui, pour être le mal de mer, n'est cependant pas un état intéressant.

Prendre, pour regarder une femme, et en être regardé, une pose pleine de mélancolie, accoudé à une cheminée, et ne pas s'apercevoir que les bougies pleurent sur votre habit noir.

Retrouver, après quelques années, une boîte pleine de lettres d'amour non signées et ne plus reconnaître les écritures; de façon que, sommé de rendre à quelqu'un une intéressante correspondance, vous rendez à madame A... les lettres de madame B..., et réciproquement.

On sonne. « Ciel!! c'est mon mari!!! Arthur, cache-

toi!!!! » Arthur se fourre dans une armoire où il reste trois heures debout et sans respirer.

~

Capter la confiance de bourgeois riches mais vertueux ; avoir la promesse d'épouser leur charmante fille après Pâques, — et se heurter contre eux en sortant précipitamment du Mont-de-Piété, le mercredi des Cendres. — Le mariage remis à la Trinité !

~

Avoir continué pendant quatre ans une liaison ennuyeuse, par pitié et « pour ne pas désespérer une pauvre femme ; » et, les quatre années écoulées, découvrir que les mêmes motifs ont empêché la « pauvre femme » de vous congédier. Elle a aimé secrètement un peintre et deux officiers de spahis depuis cette époque.

~

Se cacher derrière un rideau pour faire une surprise à mademoiselle Nini, — et la voir rentrer avec M. Arthur. La surprise est pour vous.

~

Recevoir les confidences d'une jeune veuve que l'on courtise ; — son cœur n'est pas libre... Celui qu'elle aime, qu'elle va épouser... c'est votre père.

~

Avoir dû — par amour pour une femme — subir son mari et se lier avec lui : vous vous brouillez avec la femme ; l'amitié du mari vous reste.

~

Dans un ménage à trois, s'apercevoir à mille indices que l'autre est enchanté que vous vouliez bien faire sa partie.

~

Jaloux comme un tigre, vous apercevez votre femme qui

vient de faire un tour hors barrières avec un cousin que vous ne lui connaissiez pas. Vous vous élancez pour montrer aux coupables votre tête de Méduse... Mais on vient de tourner le pont du canal, et vous demeurez attaché au rivage, tandis que le couple illégitime monte dans un fiacre dont il baisse les stores.

\* ~~~

Faire le total de ce que cela vous a coûté chaque fois que vous avez été aimé pour vous-même.

~~~~~

Obtenir enfin un rendez-vous d'une femme aimée dont le mari est en voyage. Votre cœur bat, vous êtes radieux, vous sonnez... C'est le mari qui vous ouvre !... Il a manqué le chemin de fer.

~~~~~

Voyager pendant douze heures en chemin de fer, dans le même convoi, mais dans un autre compartiment que celui où se trouve une femme charmante, dont vous êtes amoureux... Ne vous apercevoir de cette bonne fortune qu'au moment de vous séparer.

~~~~~

Sentir que vous ennuyez prodigieusement un ami en lui racontant vos peines de cœur, et ne pas avoir le courage de vous arrêter.

~~~~~

Être surpris par la visite des employés de l'octroi ouvrant la portière de votre voiture, quand vous vous croyiez encore loin de la barrière, et au moment où la conversation que vous aviez avec une jolie dame devenait agréable.

~~~~~

Être passable et avoir pour rival heureux un monstre, un phénomène, qui est adoré.

~~~~~

Ce qu'on pense du bonheur après qu'on l'a-trouvé, ou le len demain d'une bonne fortune.



Avoir plusieurs maitresses toutes très-jalouses, et s'être mis sur le pied de rendre visite à chacune d'elles, tous les jours.

N. B. Elles demeurent aux quatre coins de Paris.



Aller au Cirque avec une femme sentimentale et remarquer quel enthousiasme excitent chez elle les exercices hereuléens des écuers. Vous êtes mince et d'une taille fort ordinaire.



Se flatter d'être aimé pour soi-même par mademoiselle X..., et recevoir d'elle, deux heures avant le premier rendez-vous, la demande d'un *pétit service*. « Envoyez-moi mille francs, et ne venez pas. »



Avoir, au lansquenet, gagné huit fois de suite ; pouvoir réaliser cinquante louis de bénéfice si l'on passe la main ; c'est votre droit, on va le faire, lorsqu'un *banquo* harmonieux sort de la jolie bouche d'une femme dont on est épris. — Elle a perdu : — *banquo* encore ! — *banquo* toujours ! — *banquo* sans cesse ! — *banquo* jusqu'à ce que le sort veuille bien se prononcer en sa faveur !



Un jour de médecine, voir arriver chez soi la femme dont depuis six mois on a entrepris la conquête et qui, tout émue, vient vous dire qu'enfin votre amour l'a touchée et qu'elle consent à vous payer de retour.



Espérer vainement les rigueurs d'une beauté cruelle en la menaçant de se tuer. — Courir à la fenêtre, — l'ouvrir résolument, — grimper sur le rebord. Et, comme la dame en question

n'a pas bougé de son siège, n'a pas poussé le moindre cri, ni fait le moindre mouvement pour vous retenir, être obligé d'opter entre une jambe cassée ou le ridicule. — On fait bien lorsque l'on choisit ce dernier.

~

Envoyer, par une erreur d'adresse, de ses cheveux à son créancier, et une lettre d'injures à son amant.

~

Une femme du monde qui est obligée de vous écrire à demi-mot, pour tromper la vigilance d'un mari jaloux, mais qui répand tant d'énigmes dans ses lettres, que vous passez les jours et les nuits à les deviner — avec cette circonstance contre vous, que vous les devinez toujours de travers.

~

Un amant heureux qui — surpris par la rentrée imprévue d'un mari brutal — entend, caché dans une armoire, les arguments du mari, qui demande la clef de ladite armoire, et les arguments de la femme, qui lui démontre que cette clef est perdue depuis hier; — discussion qui se conclut par cette formule brève et péremptoire : « Eh bien, qu'on aille chercher un serrurier ! »

~

Entendre une femme légère parler de son confesseur et de sa vertu, à la barbe de ses amants — et de son mari. — Assentiment du mari ! — et quelquefois des amants, qui croient que les aimer — eux — ne saurait être une faute.

---

### Tribulations de la vie parisienne.

---

Marcher vite et loin à travers la foule et les voitures — pour atteindre une femme qui, vue par derrière, vous semble un ange de beauté : — « Quelle tournure ! quelle démarche ! quel air comme il faut ! » — jusqu'au moment où, passant devant elle, vous vous retournez, et vous demeurez pétrifié par la face de la Gorgone antique.

Marcher de près, dans la rue, pendant une heure, derrière un matamore avec des éperons aussi longs que ses bottes, — qui, chaque fois qu'il lève le pied, comme un coq, menace terriblement vos pauvres jambes.

Un dégraisseur en plein vent qui, sous prétexte de montrer la vertu de son savon et de faire une expérience *in animâ vili*, vous empoigne d'une main de fer par le collet de votre redin-

gote ; — ce qui présente deux inconvénients : le premier, d'être pendu en l'air comme un mouton au croc, et, le second, d'apprendre à tout le monde l'état plus ou moins alarmant de votre collet ; — sans résultat aucun pour le nettoyage des taches.

~

Suivre une charmante femme depuis plusieurs heures, — obtenir d'elle, à différentes reprises, des regards qui n'ont rien de décourageant ; — sentir au rythme de son pas qu'elle approche de chez elle, — et, au moment de savoir son adresse, être arrêté dans la rue par un *ami* qu'on rencontre toujours en pareille circonstance, qui vous aborde, vous cloue contre un mur, cause une heure avec vous de ses affaires ; — quand vous pouvez enfin vous débarrasser de lui, les traces de la belle sont entièrement perdues.

~

Un jour d'été, que vous êtes proprement et élégamment vêtu (vous avez bien vos raisons pour cela), recevoir en plein, au tournant d'une rue, un seau d'eau qui ne vous était pas précisément destiné, mais que le boutiquier de Paris, dans son ardeur de fabriquer de la boue, — quand le ciel ne lui en donne pas, — consacrait à l'arrosage du pavé.

~

Être arrêté à chaque instant, aux alentours du Temple, par des juifs qui vous proposent d'échanger votre chapeau contre un neuf — épigramme fort directe, qui vous donne à penser sur l'âge et sur l'état de votre coiffure.

~

Battre les rues de Paris en escarpins légers, — après une pluie d'orage. — Une flaque d'eau boueuse vous barrant le passage, vous êtes obligé de la franchir sur une planche mince, étroite et tremblante, — suivi de près par un balayeur qui vous demande à grands cris la charité, en frottant sa casquette grasse contre vos habits. — Et pas un sou dans votre poche ?

~

Se rencontrer dans la rue, en face d'une personne que vous connaissez trop pour passer sans lui rien dire, et que vous ne connaissez pas assez pour entrer en conversation avec elle. — Cette personne se trouve de son côté dans la même position : — de sorte qu'après vous être demandé l'un à l'autre : « Comment vous portez-vous, monsieur ? » et avoir répondu successivement à cette question, — vous vous tenez tous les deux en silence, visage contre visage, durant une minute qui vous paraît un siècle — enfin, vous partez, furieux l'un contre l'autre.



Traiter une affaire dans la rue avec une personne qui marche à côté de vous, — quand vous êtes accompagné, dans la moitié de la ville, par une charrette contenant un millier de barres de fer — dont vous êtes obligé de couvrir le bruit avec la voix — si vous le pouvez.



« Gare ! prenez garde ! Permettez que je passe, s'il vous plaît ! » — Tout cela quand vous avez la chose (une poutre ou une barre de fer) en plein dans le dos.



La manière dont une marchande de poisson exprime son opinion sur votre compte, quand vous avez renversé sa corbeille pleine de harengs, ou quand vous passez près d'elle en vous bouchant le nez.



Le temps que vous perdez dans un magasin de nouveautés, pendant que la dame dont vous êtes le cavalier fait déplier, déballer, deux ou trois cents pièces d'étoffe, pour choisir, je me trompe, pour ne point choisir une robe.



Un voisin qui cherche à saisir les airs que vous jouez sur

la flûte ou sur le violon, mais qui vous les renvoie si défigurés, que vous finissez par les prendre vous-même en exécution.



Un brouillard qui, vers la fin de décembre, ramène minuit en plein midi; — pas moyen de distinguer entre le trottoir et le milieu de la rue, encore bien moins entre une rue et une autre rue.



Quand vous vous promenez avec une dame du côté de l'École militaire, — rencontrer un vétéran ivre qui lance, tout chancelant, un jet de salive et de tabac mâché sur le châle de votre compagne.



Vous rendant à un dîner — (déjà trop tard), — être arrêté dans un fiacre par un embarras de voitures, qui vous accorde au moins une heure pour aiguiser votre esprit aux propos de table.



Pendant que vous lisez paisiblement le journal dans un café, deux amis qui vous sont parfaitement étrangers et qui vous entretiennent pendant une heure de leurs affaires privées.



Après vous être rendu en toute hâte, et par la voie que vous croyez la plus courte, chez un banquier où vous appellent des affaires urgentes, — au moment où vous supposez toucher enfin au terme de votre course : — *maison à louer*.



*Un bal de société.* — Au moment où vous venez de vous rafraîchir avec de la limonade glacée, à la suite d'une danse violente, — vous sentir tiré à l'écart par un médecin de vos amis, qui vous dit : « Mon cher, vous êtes perdu, si vous ne continuez à danser toute la nuit. » Les appréhensions que vous concevez alors sur les suites d'un refroidissement,

vous jettent comme un furieux au milieu des quadrilles. — Sautant et galopant, vous bousculez les autres danseurs, qui, n'ayant point pris de glace, n'éprouvent point, eux, le besoin de se livrer à un mouvement si insensé. — On n'entend plus alors que vous dans le salon : « *Pastourelle*, pour l'amour de Dieu ! — *La chaîne des dames*, si vous avez des entrailles ! — *Main droite et main gauche*... ou je suis un homme mort ! »



Rencontrer, dans un omnibus, une dame belle et fière à laquelle vous faites la cour, du moins avec les yeux ; — au moment où elle descend, vous descendez ; — mais, dans votre précipitation, vous mettez votre pied sur les volants de sa robe, qui se déchire ; — devant le regard terrible qu'elle vous lance alors, vous jugez prudent de ne point continuer vos poursuites.



Sortir de votre caractère, à cause du voisinage d'un gredin de tapageur qui, à travers les scènes les plus émouvantes d'un drame nouveau, ne vous laisse pas un moment de répit ; — le plus enrageant est que vous êtes forcé de résister à votre propre désir et aux instances de la partie sensible du public, qui vous crie de le jeter par-dessus le balcon.



Ce que deviennent vos illusions, quand une femme suivie par vous de rue en rue, — une fée, un archange, une vision ! — entre dans un de ces endroits secrets sur la porte desquels on lit : *Cabinet inodore*.



En rentrant dans votre maison, très-avant dans la nuit, — peut-être même au point du jour, — heurter le berceau d'un pauvre enfant abandonné, suspendu au marteau de votre porte.



Marcher, très-pressé par l'heure, dans une rue étroite et

sale, derrière une grosse femme, — mais si grosse, que le centre de sa personne occupe le milieu du pavé, tandis que ses épaules se dandinent d'une muraille à l'autre.



Une porte cochère sous laquelle vous vous réfugiez pour éviter la pluie qui tombe à grosses gouttes, — et où vous vous trouvez face à face avec la seule personne à laquelle vous aviez caché, par tous les stratagèmes imaginables, votre présence dans la ville.



Quand vous devez dîner en ville un jour de pluie, — votre domestique revenant et vous rapportant la nouvelle qu'il a couru toutes les places sans trouver le moindre fiacre ni le moindre cabriolet.



Demander votre chemin, et, grâce aux indications qu'on vous donne, faire la moitié de la ville sans trouver la rue que vous cherchez.



Entrer dans cinquante boutiques où vous faites de petites emplettes qui ne valent point la peine d'être envoyées à domicile par le marchand; — vos poches si pleines, qu'elles ressemblent à des paniers ou à des ballons; — pour cacher votre disgrâce, vous regagnez votre logis aussi vite que vos jambes vous le permettent, par les plus vilains et les plus obscurs passages que vous puissiez découvrir.



Une visite au Muséum d'histoire naturelle, à l'Observatoire et aux autres établissements scientifiques; — résultat unique de vos courses : vous revenez stupéfait et contristé de l'étendue de votre ignorance.



Votre maudite timidité, quand, dans une vente publique, —

à l'hôtel Bullion ou ailleurs, — vous perdez un objet que vous aviez résolu d'acquérir à tout prix ; mais la nécessité d'enclérir à haute et intelligible voix, mais la formalité de donner votre nom et votre adresse devant une salle pleine d'étrangers qui vous regardent, tout cela fait que vous vous en retournez comme vous êtes venu.



La figure que l'on fait dans un omnibus, quand, fouillant dans sa poche pour payer le conducteur, on n'y trouve rien.



Une visite chez un médecin qui vous montre dans des bocaux tous les enfants qu'il a failli avoir ; — les enfants de la maison regardent avec vous *leurs petits frères* ou *leurs petites sœurs*, qui dorment, les yeux ouverts, dans l'esprit-dè-vin.



Au sortir d'une longue rêverie dans un lieu public, avoir la conscience que, durant tout le temps, vos yeux ont été fixés sur une lettre qu'un étranger lit à côté de vous, sur un banc.



Apprendre que votre numéro de la loterie de Francfort est sorti au tirage — juste au moment où vous venez d'allumer un cigare avec votre billet.



Une bonne mère qui profite des rares visites que vous lui rendez, pour vous montrer le carton à dessins de mademoiselle sa fille, ou les progrès qu'elle a faits sur son *forté-piano*.



Lire, dans un journal fort bien renseigné, que vous êtes mort, — le matin même, — d'indigestion.



Quand vous avez réservé votre appétit dans l'attente d'une

soirée confortable, — trouver, sur la table du salon où vous êtes invité par l'entre, une tasse de thé et ces espèces de rocs creux qu'on appelle des échaudés.



Donner la main à une grosse dame qui descend de voiture, et avoir la conscience que, — par maladresse naturelle, — on n'est point étranger à sa chute dans le ruisseau.



L'agrément de poser durant trois mois devant un célèbre peintre de portraits, — avec la conviction que votre ressemblance — un instant parfaite — s'efface peu à peu sous chaque coup de pinceau, et que la toile — fort bien peinte d'ailleurs — finit par ressembler à tout le monde, — excepté à vous.



Briser un flacon d'ammoniaque dans votre poche quand vous êtes avec une dame fort susceptible sur le chapitre des odeurs et dont les études en chimie ne se sont pas assez prolongées pour lui faire connaître l'odeur de l'ammoniaque.



Quand vous êtes attendu par une personne qui se pique d'exactitude — découvrir que votre montre, sur la foi de laquelle vous *fidiez* dans un passage, est arrêtée depuis trois heures.



Un amateur d'antiquités, qui vous montre ses chinoïseries, ses verres de Bohême, etc., etc. — Au moment où il vous présente un objet d'une rare beauté, aussi bien que d'une grande valeur, lâcher l'objet de vos doigts, dans la fausse idée qu'il le tient toujours d'une main attentive et ferme.



Un candidat au grade d'officier dans la garde nationale — éliminé par une seule voix, — et cela, quand son parti est si

fort, que ses meilleurs amis s'étaient abstenus de prendre part au vote, dans la certitude qu'il passerait d'emblée et sans eux.



Monter toujours un étage plus haut ou plus bas que votre appartement, — sonner à la porte d'un voisin ou encore d'une voisine, — une vieille fille qui reçoit vos excuses en grondant et en vous rejetant la porte au nez.



Le garçon de restaurant qui vous offre — avec l'adresse qui caractérise cette classe — des perdreaux en temps prohibé et des fraises en janvier. Vous êtes avec une dame : impossible de refuser l'offre ruineuse du traître.



Aller dîner en partie fine avec sa femme, et s'entendre appeler *M. Victor* par le garçon, qui ne connaît que votre nom de baptême, le seul que vous ayez compromis dans vos soupers de bonne fortune à la Maison d'or.



Attendre dans un cabriolet de régie que votre cocher ait réglé — à coups de fouet — une contestation avec un confrère ; vous êtes à l'heure et vous attrapez une bonne part des coups destinés à votre automédon.



Avoir absolument besoin de s'arrêter devant certaines colonnes-affiches des boulevards, et les trouver toutes en lecture.



Un coup de vent... votre chapeau enlevé !... Vous vous mettez à sa poursuite, vous allez l'atteindre... Une nouvelle rafale le fait rouler de nouveau ; il vous faut — les bras tendus, les cheveux au vent — continuer votre course désespérée, au

milieu des rires des badauds et des sarcasmes des gamins :  
« Il l'attrapera !... il ne l'attrapera pas ! »

*P. S.* Vous avez du ventre et peu d'haleine.



Mettre le pied dans un ruisseau en avançant pour saluer une dame et envoyer sur sa robe une partie du jet d'eau qu'a produit la pression de votre corps.



Rencontrer sur le trottoir une figure qui ne vous paraît pas inconnue, se demander si, dans le doute, on saluera, et continuer son chemin sans avoir pris de parti. Au bout de dix pas, se retourner pour raffermir ses souvenirs par un nouvel examen, et cela juste au moment où la personne que vous voulez regarder se retourne aussi.

On a vu cette pantomime se renouveler jusqu'à trois fois.



L'averse qui succède à un beau soleil sur la foi duquel vous vous étiez mis en route ; impossible de trouver une voiture ! Vous vous réfugiez sous une porte cochère, attendant le passage de l'omnibus, arche de Noé qui vous sauvera du déluge ; l'omnibus arrive, vous vous élancez... Le conducteur, après vous avoir laissé courir dans le macadam liquide, vous crie enfin, d'un air de triomphe, que sa voiture est complète.



Si, par hasard, une place reste vacante, elle est située tout là-bas, au fond, sur le strapontin ; il vous faut conquérir cette place, secoué par le roulis et le tangage de la voiture, en versant alternativement, sur les passagers de droite et de gauche, l'eau dont vous êtes imbibé.



Si une place meilleure vous échoit, vous salissez une paire

de gants, à passer au conducteur les dix sous que chaque voyageur vous remet, ou la monnaie que le conducteur renvoie.



Sonner trois fois à une porte extérieure avant que le concierge se décide à vous ouvrir... Il pleut à torrents.



Le cocher d'une voiture de place qui a — parfois — de quoi vous rendre sur une pièce d'or, mais — jamais — sur une pièce de cinq francs.



La rencontre, sur un trottoir étroit, d'un maçon, qui, en passant près de vous, dépose sur votre habit noir un spécimen des produits de son industrie, et le rire satisfait de cet animal.



Marcher sur un trottoir tout nouvellement bitumé et qui n'est pas encore sec ; — s'y sentir tout à coup cloué comme un soldat de bois sur sa planchette, et être réduit, pour s'en tirer, à faire appel à la pitié des badauds, qui commencent à s'amasser autour de vous.



Quatre fois de suite un portier a tiré son cordon sans que personne entrât ; évidemment il est la dupe de quelque espiègle qui s'amuse à le déranger pour rien. — Furieux, il saisit son balai, va se poster dans l'encoignure de la porte cochère, attendant que l'on sonne pour la cinquième fois ; — on le fait, — il ouvre, — et vous flanque (à vous, homme sérieux, qui venez pour affaires dans la maison) le coup de balai destiné au galopin auteur de tous ses maux.



Laisser tomber sa bourse dans un endroit où il est impossible de la repêcher ; — faire part de son accident à la maîtresse du lieu, laquelle semble ne pas vous croire et supposer que

vous avez uniquement l'intention de lui faire tort des trois sous auxquels elle a droit.



Faire les honneurs de sa maison, une maison charmante, arrangée avec goût, pleine d'objets d'art et réputée comme une des plus confortables et des plus aimables maisons de Paris, à d'envieuses provinciales qui ne comprennent rien à ce que vous leur montrez, sinon qu'elles n'en ont pas autant que vous, et que votre but ne peut être que de les humilier par cet étalage de jolies choses.



Voir le rire niais d'une grande fille de province, écoutant une femme d'un esprit distingué parler de choses dont il n'a jamais été question *dans son endroit*, et que, par conséquent, cette sottise se croit fondée à dédaigner.



Le long des quais, suivre une femme qui se retourne en vous lançant des regards presque encourageants ; on va se décider à lui parler, lorsqu'elle monte en omnibus. On n'a pas les trente centimes nécessaires pour continuer la poursuite.



Sur le boulevard, vous êtes accosté par un marchand de cannes et parapluies, qui, bien entendu, vous en offre. — Vous refusez. — Il vous poursuit, vous obsède et finit par vous mettre en main un bâton jaune qu'il dit être un excellent jonc. Comme vous risquez un sourire dubitatif. « Vous ne me croyez pas ? s'écrie-t-il. Essayez-le plutôt, appuyez-vous dessus ; pas de danger qu'il casse ! » Le malheur veut que vous cédiez à cette invitation ; vous pesez très-légèrement sur la dite canne, qui se brise en quatre morceaux. Le marchand pleure, crie, et ça vous coûte quatre francs cinquante centimes.



Occuper la dernière stalle d'un omnibus ; y voir monter un

créancier impitoyable, qui, s'il vous reconnaît, va vous faire une scène ; se cacher alors la figure dans son mouchoir ; prendre la résolution de ne descendre que lorsque sera descendu votre Anglais, ce qui vous conduit jusqu'à Vaugirard. Vous aviez affaire boulevard Saint-Denis.

~

Vous vous promenez au clair de la lune, sur le bord du canal de l'Ourcq. Un homme se précipite sur vous et vous jette à l'eau... C'est un assassin ? Non, c'est un industriel, un pauvre ouvrier sans ouvrage, qui ne s'est permis cette facétie que pour gagner les vingt-cinq francs, auxquels ont droit les sauveurs des noyés. Il est dans le canal presque aussitôt que vous, et tout en vous repêchant, il vous tient ce discours : « Si monsieur veut me jurer de ne rien dire au commissaire, nous serons auprès d'un bon feu dans deux minutes, sinon, je serai obligé de lâcher monsieur, et monsieur coulera à fond. » On jure, on tient son serment, mais l'on est vexé.

*N. B.* Deux mois après on apprend par les journaux que l'homme à qui l'on a eu affaire vient d'obtenir le prix Monthyon. Tous les journaux retentissent du bruit des actes nobles de dévouement par lesquels il s'est distingué.

~

Se promener en compagnie d'une superbe chienne épagneule dont on est très-fière, et, au bout de quelques instants, se voir suivi d'une douzaine de chiens sans aveu et sans moralité, que captivent les charmes de votre chienne.

Surprendre cette chienne, la belle Laura, une bête de pure race, en conversation criminelle avec un affreux barbet crotté et galeux, qu'elle a eu l'étrange fantaisie de distinguer parmi ses nombreux rivaux, et dont elle a agréé publiquement l'hommage.

---



### **Tribulations de la vie intime et personnelle.**

---

L'intervalle qui s'écoule entre la déclaration de votre dentiste, — avouant que la dent sera d'une extraction difficile, — et le commencement de l'opération.

~

Entrer, par hasard, dans un cours de médecine, où le professeur fait la monographie d'une foule de maladies plus ou moins mortelles, dont vous croyez aussitôt reconnaître en vous les symptômes, — et dont la description, fixée en lettres de feu, vous poursuit désormais dans toutes les jouissances de la vie.

~

Une indisposition dont vous confiez le secret à un ami — lequel, pour vous rassurer, vous déclare qu'il a éprouvé exactement la même chose, et qu'il n'a mis que dix années à en guérir.

~

Visiter une riche collection d'entomologie, quand vous avez un bourdonnement dans l'oreille qui fait exactement le bruit d'un insecte; — reconnaître alors votre ennemi parasite (ou croire le reconnaître, ce qui revient absolument au même) dans chacun des monstres ailés qui se tordent sous une épingle.

~ ~ ~

L'empressement des curieux et des bavards qui viennent s'informer les uns après les autres de l'état de votre santé, quand, pour vous remettre d'une légère indisposition, vous auriez seulement besoin de repos et de silence.

~ ~ ~

Une femme qui met son amour-propre à être sentimentalement fluette, et à laquelle toutes ses amies font compliment de la manière dont elle engraisse à vue d'œil.

~ ~ ~

Arriver à un tel degré d'embonpoint, qu'on doit renoncer au privilège de croiser ses jambes — du moins sans le secours des bras.

~ ~ ~

Quitter le lit après une longue maladie, — et se trouver amaigri au point qu'en essayant son vêtement de santé et en levant le bras à la hauteur des épaules, — on ressemble à un portemanteau.

~ ~ ~

Ce qu'une femme de trente ans dit à son miroir, la première fois que cet ami trop sincère lui signale un cheveu blanc.

~ ~ ~

L'heure qu'elle passe à se demander si telle ride est un pli de l'âge ou du traversin.

~ ~ ~

Une indiscrete amie qui découvre, sur votre table de toilette, la recette de votre fraîcheur.



Une femme dont le mari voyage sur mer, et qui est obligée de recevoir ses ennemies intimes en peignoir flottant pour dissimuler la rondeur suspecte de sa taille.



Un point noir sur le cou — que votre amant baisait avec une ardeur extrême et qui s'efface, un beau jour, sans vous dire pourquoi.



L'état essoufflé, haletant, maladif de vos poumons à la suite d'un rire immodéré.



Lorsque vous faites une aquarelle, — des crayons gras, des couleurs grasses, un papier gras, — sans que vous puissiez découvrir d'où vient toute cette graisse; — votre pinceau n'en sait rien lui-même, mais il glisse à chaque instant et porte le rouge sur des points auxquels le bleu était destiné.



Quand vous avez passé une heure à obtenir de votre crayon une pointe fine et délicate, — la mine de plomb se brise sur le papier où elle laisse, non un trait, mais une égratignure.



Quand vous jouez du violon, — une corde — la dernière que vous ayez de ce numéro-là — venant à se rompre au milieu d'un passage difficile, juste au moment où vous découvriez la manière de placer vos doigts.



Être accompagné, quand vous chantez un air, par un joueur

d'instrument qui est toujours d'un temps en avant ou en arrière de vous.

~

Avoir écrit un long mémoire avec une encre trop claire, le marchand vous ayant bien assuré qu'elle noircirait, et, quand le lendemain vous essayez de vous relire, n'avoir plus devant vous que de pâles et indéchiffrables caractères. On a écrit avec de l'eau.

~

Un appareil de daguerréotype ou de photographie — dont toutes les pièces sont excellentes — que vous maniez, après trois mois de leçons, selon toutes les règles de l'art, — avec cette seule circonstance inexplicable, que vous manquez toutes les épreuves.

~

Le *méchuron* qui vous tombe sur le nez, en passant devant ces fabriques dont les hauts fourneaux — véritables soupiraux de l'enfer industriel — envoient dans le ciel des torrents de fumée et de suie grasse.

~

Cette tache noire qui vous fait loucher et dont le cercle s'agrandit de moment en moment, vous essayez de l'enlever avec votre foulard; mais tout ce que vous gagnez à cet exercice, c'est de rougir démesurément la partie saillante de votre visage; — en sorte que votre nez ressemble bientôt à une tomate sur laquelle une mouche aurait été écrasée.

~

Quand vous veillez seul, durant une nuit humide, froide et mélancolique, sur un livre que vous êtes impatient de finir, — l'agacement nerveux et mêlé de reproche qui s'empare de vous vers trois ou quatre heures du matin.

~

Les heures suivantes que frappe l'horloge tombent de plus

en plus lourdes sur votre conscience; l'état mourant de votre bougie conspire avec l'agonie de votre feu; — tout vous dit que vous devriez être, depuis longtemps, dans votre lit. — Quand vous vous décidez enfin à vous étendre entre vos draps, avec des yeux enflés, un cerveau qui tourne, des dents qui claquent, des pieds de marbre, commence la sérénade des oiseaux, qui se lèvent juste au moment où vous vous couchez; — vous recevez, en outre, la visite du soleil, qui vous accuse d'incivilité; — et vous n'avez point terminé la lecture de votre ouvrage!



Quand vous êtes resté plusieurs heures plongé dans l'obscurité et dans une rêverie sombre, solitaire, ténébreuse, — l'effet d'une ou de plusieurs lumières subites qui entrent dans votre chambre.



Un lit si mal fait, que vous vous sentez toute la nuit passer d'une montagne à un précipice. — La roche Tarpéienne est voisine du Capitole!



Être couché, voir une étincelle de bois voler du foyer sur le tapis, se lever rapidement, et mettre le pied nu sur l'étincelle embrasée, dans la croyance qu'on a des pantoufles.



Le matin, en rendant visite à votre figure devant le miroir, — le sillon profond et rouge fraîchement creusé dans votre front par les cordons trop serrés de votre bonnet de nuit — et que vous savez devoir rester ineffaçables durant toute la journée.

N. B. C'est précisément le jour où vous auriez besoin de tous vos avantages et de toute votre beauté, mademoiselle, pour lui plaire.



Les morts subites qui arrivent dans la famille de vos doigts — un jour de grande gelée.

~

Une première et solennelle visite entrant dans votre chambre, au moment où vous êtes à déclamer.

~

Rêver qu'on est hirondelle : on prend son vol, on rase le sol — patatras ! — on se réveille sur le plancher.

~

Lorsque vous courez tout hors d'haleine, — l'intervalle entre le moment où vous perdez l'équilibre et celui de la chute.

~

*Pravo vivere naso :*

~

Un vilain rhume de cerveau — qui vous force à vous moucher vigoureusement et souvent — mais sans résultat, si ce n'est un chatouillement douloureux dans les narines, dont vous forcez le passage avec un sifflement aigu, perçant, lamentable ; — sans parler de la nécessité où vous êtes de dégoûter vos amis et vous-même en prononçant B pour M.

~

Être sur le point d'éternu... d'étern... d'éter... d'ét... — pendant trois quarts d'heure.

~

Les picotements et l'impuissance de locomotion qui se déclarent dans votre jambe engourdie, au moment où vous en auriez le plus besoin pour aller au-devant d'une jolie femme.

~

Dans un rêve où il vous semble avoir un cadenas sur la bouche, — les efforts convulsifs que vous faites pour parler.

~

Recevoir un gros paquet, que vous soupçonnez contenir des livres intéressants ou des friandises, envoyés par un ami qui vous sait convalescent, — l'ouvrir — et trouver seulement une collection de fioles, de poudres, de médecines, — le tout, quand vous croyiez en avoir fini avec le docteur.



Attendre l'effet d'un ou de plusieurs grains d'émétique :  
*Expectat dum defluat amnis; at ille labitur et labetur.*



L'état de votre bouche attaquée par un vent froid, — vos lèvres métamorphosées en quelque chose d'inutile, qui ne peut plus ni boire, ni manger, ni rire, ni parler, ni embrasser; — et cela, à votre premier rendez-vous d'amour!



Une drogue devant l'absorption de laquelle vous hésitez, votre tourment se prolonge d'autant plus que vous différez davantage à la prendre.



Quand vous avez la goutte, — recevoir la visite d'un vigoureux ami (un capitaine de vaisseau, par exemple) qui, saisissant votre main dans le premier transport de sa joie, remue et secoue affectueusement votre bras malade, avec une poigne de fer.



Travailler, quand vous tombez de sommeil, à un bel ouvrage de filet, — et reconnaître, le lendemain matin, que vous l'avez complètement gâté.



Votre ongle sensible et délicat recevant de la tête de l'aiguille la nouvelle qu'un des trous de votre dé est à jour.



Le seul dé que vous ayez jamais pu trouver qui doublât

exactement votre doigt — roulant de la table et mis à mort en un instant par le pied massif de votre servante.



Avoir passé trois ans sur un ouvrage de tapisserie, — le chef-d'œuvre du genre, — mettre cet ouvrage à la diligence pour une de vos meilleures amies, — jouir d'avance de sa surprise et de ses remerciements; — puis, comme elle ne donne aucun signe de vie, l'avertir ensuite et à plusieurs reprises de la joie que vous avez dû lui causer, — mais pas de réponse.



Quand vous rougissez de fatigue ou de chaleur, — lire dans le sourire complaisant d'un fat, qu'il vous croit émue et embarrassée de son attention.



L'obligation de boutonner vos culottes et votre habit, quand vous avez une coupure à l'index et au pouce de la main droite.



A la suite d'une enquête sévère sur l'état de sa chevelure, se trouver de dix années plus près de la perruque qu'on ne le soupçonnait.



Des bottes dans lesquelles vos pieds entrent aisément, mais d'où ils ne peuvent plus sortir.



On a payé cent francs sa photographie à Nadar ou à Radoux. — Dieu! qu'on est laid, vieux et mal tourné!... Chacun s'extasie sur la ressemblance. C'est parfait! c'est admirable!



Ces moments de l'existence, où, sans cause assignable, l'araignée de l'ennui domine tellement votre système moral et physique, — que vous vous soumettriez joyeusement à recevoir le

fouet, comme faisait Jérôme Cardon, — pour trouver un *dérivé* à votre double état d'excitation et d'apathie.



Une obligeante amie qui vous prouve par des calculs infail-  
libles que vous êtes plus vieille de deux années que vous ne  
croyiez l'être.



Frotter vos yeux et votre front pendant toute une soirée  
pour retrouver un nom propre ou un nom de ville ; — le susdit  
nom flotte tout autour de votre mémoire, mais avec des ailes  
si légères et des mouvements si capricieux, que vous ne pouvez  
jamais le saisir.



Découvrir que votre montre retarde de deux à trois heures,  
— et cela quand, dans votre parfaite confiance en elle, vous  
vous abandonniez délicieusement au *far niente*. Un rendez-vous  
de la plus haute importance vous réclame depuis soixante  
minutes.



Montrer des musées, des cabinets d'histoire naturelle, des  
établissements publics à une société d'étrangers ou de provin-  
ciaux qui ne donnent aucun signe d'approbation ni de désappro-  
bation, de surprise joyeuse ni de mécontentement durant toute  
la promenade.



Acheter un mouchoir de poche dans une circonstance si  
pressante, que vous n'avez pas le temps de le faire ourler ; —  
avant la fin du jour, il est retourné en fils, et il aurait besoin  
d'être tissé de nouveau.



Briser vivement le cachet d'une lettre, que, à la tournure  
de la suscription, vous avez prise pour la lettre d'un bon et  
cher ami, trop longtemps absent, — puis découvrir que le  
contenu est une traite que vous croyiez depuis longtemps acquit-

tée, mais dont le payement immédiat est réclamé dans une lettre menaçante. — Vos fonds extrêmement bas.



Quand vous avez acheté et payé fort cher un article de luxe, — pour en remplacer un autre tout semblable que vous croyiez être perdu, — voir, au moment où vous vous y attendez le moins, l'objet égaré reparaitre.



Une montre à répétition qui parle très-bien pendant le jour, — mais qui devient tout à coup sourde-muette, durant la nuit.



Quand on est malade et amaigri par la fièvre, — la pleine lune d'un bourgeois très-recommandable qui se lève, insolente de rougeur et de santé, entre les rideaux de votre lit.



Se brouiller avec un homme qui se croit célèbre, parce qu'on a mal mis l'orthographe de son illustre nom : un I simple à la place d'un Y grec.



Une ressemblance avec un homme très-connu — qui vous vaut d'être arrêté à chaque instant dans les rues de Paris, par cette question, accompagnée d'un salut que vous êtes obligé de rendre : « N'est-ce point au spirituel auteur de (ici un vaudeville, un feuilleton, ou une romance) que j'ai l'honneur de parler ? »



Un phrénologue découvrant sur son crâne tous les organes des facultés supérieures — excepté toutefois l'organe relatif à l'art dans lequel il a la prétention d'exceller.



Se promener en habits habillés le long d'une chaussée très-

propre ; — mais, une voiture venant à passer grand train, recevoir dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, dans les oreilles, toute la boue que contenait, sur un des côtés de la route, une ornière profonde ; — le mouchoir que, dans votre affreuse agonie, vous promenez sur votre face, agit à la manière d'une brosse, non à la manière d'une serviette ; il étend toute sorte de tons bistrés sur la pourpre de vos joues, enflammées par la colère ou par la honte.

N. B. Voir alors, pour surcroît d'affront, les domestiques assis sur le siège de la voiture, qui se moquent entre eux de votre infortune.



Le moment où vous vous souvenez d'avoir oublié de cacheter une lettre — qui contient vos secrets les plus profonds et les plus délicats. — Cette lettre portée par une personne qui ne manquera pas de se payer à elle-même les droits de poste, en prenant sa part de votre correspondance.



Ou encore :

S'apercevoir, en quittant un cercle où l'on a cru avoir un grand succès, qu'on n'a dit, au contraire, que des sottises.



S'être applaudi de la figure qu'on a faite quelque part, et se rendre compte en rentrant chez soi, qu'on a dû y paraître fort ridicule : on avait boutonné son gilet de travers ; on s'était pavané avec une tache d'œuf sur le devant de sa chemise.



Au moment où vous allez entrer dans un salon, pendant que vous remettez votre paletot au domestique, vous entendez un éclat de rire ; la réunion paraît bruyante et animée. On vous annonce, entrez... On entendrait une souris courir : un silence de glace vous accueille.



Céder au plaisir puéril de se donner raison devant des sots.



Une forte envie de bâiller, arrêtée au commencement de sa carrière par un contre-temps inattendu.



Mettre à la poste, sans avoir pensé à la cacheter, une lettre ultra confidentielle adressée à une personne qu'elle peut compromettre.



Un malade, dont le bonheur est de se croire toujours à l'article de la mort, à qui l'on croit faire plaisir en lui disant qu'il n'a jamais eu si bonne mine, et qui se fâche.



Dans le feu d'une conversation animée, prendre son cigare à l'envers et introduire dans sa bouche le côté sud au lieu du côté nord.



S'être assis sur un siège mouillé et taché, ou bien sur un de ces canapés qu'on dirait pleins de guitares et qui gémissent comme des harpes éoliennes à chaque mouvement du corps.

*N. B.* Une femme charmante assise sur un fauteuil, tout près de vous, est visiblement impressionnée par cette musique.



### Tribulations d'un amateur de spectacle.

---

Aller au théâtre pour un acteur qu'on n'a pas encore vu ou une actrice célèbre; — voir le rideau se lever lentement, — un monsieur en habit noir faire les trois saluts d'usage, et, au milieu du plus profond silence, avertir le public que, *il* ou *elle* étant subitement indisposé, monsieur ou mademoiselle... (une des utilités de la troupe) a bien voulu se charger de lire le rôle.

---

Pourquoi votre lorgnette (qui était parfaitement claire et nette quand il n'y avait rien à voir dans le théâtre) devient-elle louche et obscure au moment où vous la braquez sur une ravissante créature qui vient d'entrer en scène?

---

A l'orchestre de l'Opéra, tourner vivement la tête en entendant la porte d'une baignoire s'ouvrir à côté de vous, — et, au lieu et place de quelque jeune ange que vous attendez, —

voir entrer une hideuse et vieille sorcière de la fashion, dont la figure est aussi riche de rides que sa tête est chargée de diamants.



Le jour d'une première représentation, se passer de dîner pour arriver de bonne heure au spectacle, et, en mettant le pied sous le péristyle du théâtre, lire : *Relâche par indisposition.*



Par une nuit froide et pluvieuse, se tenir frissonnant dans une des galeries extérieures du théâtre ou bien même à la porte, — et cela dans l'espoir de découvrir votre voiture, — laquelle, trouvée enfin, ne peut, à cause de la foule et des autres voitures, s'approcher de vous à plus de cent mètres.

N. B. Vous êtes avec une société de dames.



Votre désenchantement, en voyant, à la lumière du jour, la figure d'une actrice que vous n'aviez vue jusque-là qu'au soleil de la rampe.



Au moment où, entièrement saisi par une situation théâtrale, vous êtes tout yeux, tout oreilles — être obligé de sortir de la salle... par un saignement de nez.



Quand vous êtes assis au parterre de l'Opéra, avoir immédiatement devant vous un spectateur aux épaules de tambour-major, pendant tout le temps que dure le ballet.



L'enthousiasme frénétique que montrent, pour madame Ristori, des femmes qui n'ont jamais rien compris à l'art dramatique, si ce n'est que les théâtres sont des occasions de toilette.



L'étonnement que vous éprouvez en voyant de braves gens qui bâillaient aux tragédies de Corneille et de Racine, qu'ils pouvaient à toute force comprendre, se pâmer devant les tragédies italiennes d'Alfieri, dont ils ne peuvent entendre un traitre mot.



Être timide et obligé de conduire une vieille Cauchoise, dans le costume de son village, au balcon de l'Opéra.



Assister à une séance de prestidigitation et servir, malgré soi, de compère à un Robert Houdin quelconque qui fait sortir une perruque de votre chapeau, des cartes de toutes vos poches, une orange de votre nez, et le mouchoir d'une vieille dame de votre bouche.



Aller au spectacle avec une nombreuse société, muni d'une loge que vous avez prise d'avance à la location, et trouver votre loge occupée par des gens qui y ont autant de droit que vous et qui ne semblent nullement disposés à vous céder la place. Le préposé à la location a, par erreur, loué la loge à deux personnes.

Il n'y a plus une place vacante dans la salle.

*N. B.* Vous avez — comme de raison — renvoyé votre voiture, qui reviendra vous prendre à onze heures et demie, s'il vous plaît d'attendre jusque-là.



Assister à la représentation d'un drame dans lequel un des personnages principaux — gredin fleffé — porte le même nom que vous. Chaque fois que ce nom est prononcé avec adjonction d'une épithète désagréable, voir vos amis et connaissances se tourner vers vous en souriant finement.



Au moment le plus intéressant de la pièce, ou pendant l'air

attendu du ténor, entrer dans sa loge avec une dame qui remue bruyamment les chaises. Attirer l'attention d'une salle entière et s'entendre interpeller : « Silence dans la loge!... Chut! Taisez-vous donc, sacrebleu! » La dame est enchantée... on remarquera sa toilette.



Prendre pour soi un salut adressé à votre voisin. Vous apercevant de votre erreur, tourner la tête, allonger le cou, etc., essayer enfin de faire croire que vous n'avez pas salué, mais que vous avez cédé à l'injonction d'une cravate trop empesée qui vous gênait.



Jouer d'une taille très-élancée et être placé aux fauteuils d'orchestre du théâtre du Palais-Royal. Causer le désespoir d'un monsieur qui est devant vous et de qui vous labourez les reins avec vos genoux, à travers le dossier de son fauteuil.



Le drame indigeste qu'il faut avaler pour la seconde fois, par obligeance pour une dame qui ne l'a pas vu et que vous ne pouvez refuser d'accompagner.



Assis commodément au balcon dans un fauteuil que vous vous êtes procuré à prix d'or, — car pour rien au monde vous ne voudriez manquer la première représentation d'une œuvre de M. Dumas fils, — il vous faut, par galanterie, céder votre place à une dame de vos connaissances; il faut, de plus, lui persuader que l'on sera *très-bien* dans l'entre-bâillement de la porte du balcon, d'où l'on ne verra que le tiers de la scène et d'où, si l'on n'entend pas tout ce qui se dit sur le théâtre, on entend comme compensation le dialogue des ouvreuses et les commentaires sur la vente des programmes et la location des petits bancs.



Aller au théâtre avec un billet de faveur, grâce auquel vous

ne trouvez à vous placer qu'aux troisièmes; de supplément en supplément, descendre aux premières, et reconnaître que votre billet vous eût coûté moins cher, pris tout simplement au bureau.



Retrouver occupée une place que l'on avait marquée. Avoir affaire à un homme mal élevé, et, par respect humain, défendre jusqu'à la provocation une place dont on ne se soucie nullement.



Avoir conduit au spectacle la femme qu'on désire, grâce à un billet donné; avoir même pu lui offrir des rafraichissements, car on a crédit au café; mais ne pouvoir payer à l'ouvreuse son petit banc, auquel on n'avait pas songé.



Être pris d'une quinte de toux pendant que l'Alboni chante un grand air, et se voir prié, par l'unanimité d'une salle comble, d'aller tousser à la porte.



Être au spectacle avec une fort jolie femme et son mari. La pièce qui se joue roule tout entière sur les ménages à trois.

Le mari trouve la pièce charmante et l'applaudit bruyamment.



Une stalle placée à l'entrée, vous êtes obligé de vous lever à chaque instant, pendant la pièce, pour laisser passer des dames.



Être au théâtre à côté d'un ami qui, — au moment où l'actrice principale dit son grand air, — sonne avec le nez toutes les trompettes du dernier jugement.



Être à côté d'un jeune sot qui croit faire preuve de fermeté

d'âme en riant tout haut aux passages les plus pathétiques d'une pièce très-émouvante.



A une première représentation, être obligé d'applaudir une pièce incongrue, parce qu'on est à côté de la femme et de la mère de l'auteur.



Pour la première fois faire le voyage de Paris; se rendre le soir au spectacle, prendre un simple billet de parterre et s'y placer vers le centre afin de mieux voir; ne pas trouver la pièce bonne, manifester trop hautement son opinion, et recevoir une pluie de coups de poing et de renforcements octroyés par MM. les chevaliers du lustre, au milieu desquels on a eu l'imprudence de se poster.



Être à côté d'une loge où des femmes du grand monde croient de bon ton de parler trop haut et de substituer le son discordant de leurs voix au chant de Mario ou de Tamberlick.



L'habitué qui fredonne en même temps que les chanteurs les principaux motifs de l'opéra, de sorte que les *broum broum...* et les notes mâchées de cet insupportable voisin vous bourdonnent dans les oreilles et vous empêchent de saisir une note des chanteurs.



Le dilettante passionné qui applaudit et se pâme à chaque instant... *Bravo!... bravi!... brava!*... et toujours avant la fin de la cavatine ou du duo dont vous voudriez ne pas perdre une phrase.



L'amateur économe qui vous emprunte à chaque instant votre programme et votre lorgnette, dont il change le point de vue toutes les fois qu'elle lui passe par les mains.



Le monsieur qui a l'oreille un peu dure, et à qui il faut répéter tous les mots qui font de l'effet; — à chaque explosion de rire, il se tourne vers vous et vous interroge : « Qu'est-ce qu'on a dit ? »



Le pessimiste qui trouve tout mauvais et qui, à chaque mot heureux ou spirituel, à chaque situation dramatique ou intéressante, s'écrie tout haut : *Pitoyable!... Détestable!... Mauvaise pièce!... Mauvais acteurs!...*



Être à côté d'une Anglaise passionnée pour le musc.



Un heureux hasard qui vous place au balcon à côté d'une lorette célèbre. Comme vous êtes arrivé en même temps qu'elle, vous semblez être venus ensemble. Les femmes honnêtes que vous connaissez dans la salle détournent la tête pour ne pas vous voir.



À une première représentation, recevoir de l'auteur un coupon qui vous donne droit à la moitié d'une loge. Vous arrivez et trouvez les autres places occupées par deux de vos ennemis intimes, avec lesquels vous venez d'échanger une correspondance très-aigre dans les journaux. Tous vos amis ont les yeux fixés sur vous et ne peuvent s'expliquer comment des gens qui se sont malmenés ont l'impudeur de se rapprocher ainsi en public.



Céder à un moment de satisfaction ou d'enthousiasme, et applaudir un acteur plus ou moins célèbre d'un théâtre du boulevard; être alors regardé de travers par vos voisins, qui vous prennent pour un chevalier du lustre en mission aux stalles, et crient : « A bas la claque ! »



Se trouver à côté d'un habitué des coulisses qui explique à haute voix à ses voisins ce qui va se passer à l'acte suivant, qui vous dit d'avance les mots comiques, les saillies heureuses, les situations imprévues, et qui parvient à vous faire trouver insipide et bête tout ce que, sans ses explications, vous eussiez trouvé amusant et spirituel.



L'ami des auteurs et des acteurs : il a déjeuné avec Laferrière, diné avec Dennery ; prêté de l'argent à F..., offert le soir même un bouquet à mademoiselle X...; il vous raconte avec quel esprit et quel entrain ces illustres personnages lui ont dit : « Il fait bien beau ! — Comment vous portez-vous ? etc. »



Avoir à sa droite un Anglais qui bat tout à la fois — et à contre-temps — la mesure avec sa tête, son pied et sa main, et à sa gauche un Hollandais qui dort obstinément sur votre épaule et ne s'éveille que pour chuter.



La bonne fortune d'avoir pour voisin de loge un monsieur bien doué qui tient à vous communiquer son opinion sur la pièce qu'on joue et sur le talent des acteurs, — scène par scène et mot par mot. Né pour être feuilletoniste, le sort a voulu que ce monsieur ne pût être que chapelier.



S'être fait trop beau pour aller au théâtre des Funambules ; ce pourquoi MM. les titis, se figurant que vous avez voulu les humilier, vous bombardent de cosSES de noix, d'épluchures de marrons, voire même de trognons de pommes.



### Tribulations de la vie conjugale.

---

Vous vous promenez, donnant le bras à votre femme ; passe une de vos anciennes maîtresses, qui vous dit, familièrement, en souriant : « Bonjour, Victor ! »



Avoir une femme charmante, qui se croit perdue dès qu'elle a un *bobo*, parle de faire son testament quand elle a la migraine, et vous regarde comme un être féroce, s'il vous arrive de ne pas perdre l'appétit, quand elle a un rhume de cerveau.



Être le mari d'une femme très-soupçonneuse, et rentrer un beau jour chez soi sans gilet ; on a laissé ce vêtement aux bains. Comment faire croire !



Partir à regret de chez soi, par un temps affreux, pour une

affaire importante et lire dans les yeux de sa femme, qu'elle est persuadée qu'une affaire de cœur, seule, peut vous faire affronter la rue.

~

Rentrer transi, fatigué et écœuré de l'insuccès de ladite affaire, et s'entendre dire que l'on trouve toujours sa maison triste, quand on a été chercher le bonheur ailleurs.

~

Être jaloux, et se marier à une femme qui a sept cousins.

~

Être brouillé pour la vie avec sa femme, et n'avoir qu'une chambre à coucher.

~

Apprendre, après un mois de mariage, qu'un de vos amis avait failli épouser votre femme, et ne pouvoir découvrir au juste pourquoi votre ami a renoncé à ses projets.

~

Reconnaître, dans la femme d'un de ses amis, une ancienne maîtresse à soi qui s'est rangée.

~

Une femme jalouse, qui vous accuse d'être au mieux avec une femme que vous détestez.

~

La même femme, convaincue que tout homme qui sort de son ménage — fût-ce pour fumer un cigare, ou s'acheter une paire de bottes, — est un monstre en quête de quelque plaisir coupable.

~

Ne pouvoir, devant ladite femme, faire l'éloge que des femmes impossibles et ne recevoir chez soi, pour lui plaire, que les

femmes laides, bossues ou borgnes, des femmes désagréables, en un mot.



Avoir, enfin, grâce à sa jalousie, tous les désagréments de la jeunesse, quand on est, par son âge et par sa nature même, hors d'état de jouer les rôles d'amoureux.



Avoir laissé sa femme sur la pelouse du jardin, seule et absorbée par la lecture d'un roman. La pose est jolie. On est photographe, on veut faire une surprise à sa femme. Caché derrière une charmille, on braque sur elle l'instrument, on tire l'épreuve et on obtient, non plus le simple portrait qu'on attendait, mais un tableau de genre, de l'intérêt le plus saisissant, représentant votre femme et son cousin, formant un groupe très-compiqué.



Le roman est à terre, ouvert au dernier chapitre. C'est un des ouvrages les plus vifs de M. Paul de Kock.



Être en bonne fortune, dans un cabinet particulier, chez Véry. Le cabinet attenant est occupé par des voisins fort gais. Une voix de femme domine toutes les autres... « C'est la voix de ma femme ! Elle n'est donc pas chez sa tante ! »



Savoir qu'un sien cousin s'enduit chaque jour les moustaches d'un cosmétique très-foncé ; l'avoir un soir laissé se promenant dans le jardin avec sa femme, et, tout à coup, voir celle-ci reparaitre au salon avec une grande raie noire partant du menton, côté gauche, et grimpant jusqu'à la joue droite, en coupant les lèvres en deux.



Monter derrière une voiture dans laquelle on croit qu'est sa

femme avec un odieux rival. Voir s'arrêter le véhicule devant Vachette ou Désiré ; s'élancer à la portière, l'ouvrir, et se trouver vis-à-vis d'un couple inconnu qui vous prend pour un commissionnaire et vous met deux sous dans la main.

~

Avoir aidé, le matin, sa femme à mettre son corset ; la délaçer le soir et retrouver une rosette où l'on est sûr de n'avoir fait qu'un nœud.

~

Magnétiser sa femme, l'endormir, la questionner. — Elle répond, elle est lucide. — Enchanté de ce résultat, aller querir tous ses voisins pour qu'elle parle devant eux, et, devant eux, avoir la disgrâce de l'entendre vous raconter que votre fils peut vous chanter l'air du *Carillon de Dunkerque*.

~

La situation inquiétante d'un vieux mari dont la jeune femme a un jeune médecin, un jeune confesseur, un jeune professeur de dessin, un jeune professeur de piano...

~

A un mari voltairien, une femme ultra-dévote qui fait faire des neuvaines pour sa conversion.

~

Avoir une place de six mille francs pour toute fortune, une femme coquette, des enfants au collège, etc. ; et s'apercevoir un beau matin que la dépense de la maison doit s'élever à plus de dix mille francs. Cependant l'on n'a pas de dettes !...

~

Être un roturier de génie, et s'engouer de noblesse au point d'épouser, par amour pour les titres, une fausse princesse russe qui vous apporte en dot sa prétendue noblesse de race, contre votre vraie noblesse personnelle.

~

Préférer l'argent à l'amour, — se marier à une vieille Anglaise qui s'est vantée d'être plusieurs fois millionnaire, — et s'entendre dire le lendemain du mariage : *Aoh ! mon ami, je avé trompé vo par sentiment, je ne avé que mon amour !*



Avoir une femme qui ne se croira aimée que quand vous déposerez à ses pieds les têtes de ses rivales, c'est-à-dire de toutes les femmes que vous trouvez jolies et agréables.



Avoir une femme qui vivra cent ans — et se dit poitrinaire.



Être, Dieu merci, fort laid et peu volage, et, grâce à la jalousie féroce d'une femme qui s'obstine à vous trouver superbe, ne pouvoir jouir en paix de ces deux avantages. Dans la rue : « Il y a des femmes qui vous regardent ; vous les connaissez donc ? » Au théâtre : « Il est certain que madame Doche se tourne toujours de votre côté dès qu'elle est en scène ! » Dans le monde : « Madame A... vous a prié de la débarrasser de sa tasse de thé après l'avoir bu... Ah ! les femmes qui aiment sont bien malheureuses !... »



N'aimer qu'une femme dans le monde, être son mari depuis huit jours et devoir aux convenances de faire des politesses à d'autres femmes.



Après une longue et laborieuse visite, qui a duré toute la soirée, — rencontrer, enfin, les yeux de votre femme, qui babille, babille, babille ; — exprimer par de mystérieux signaux vos intentions de départ, — et, voyant qu'elle ne se lève pas, chercher les raisons qu'elle a de se plaire dans une société où, naguère encore, elle s'ennuyait autant que vous.



Épouser une femme qui a des talents de société, — mais qui s'exagère à elle-même la valeur de ces talents au point de chanter à tort et à travers dans les salons, à côté des cantatrices célèbres.



Vous l'avertissez de son erreur, elle vous accuse d'être le seul homme dans le monde qui ne rende point justice à son mérite.



Être appelé comme arbitre dans une querelle matrimoniale, qui vous laisse le choix entre ces six conjonctures :

1° Garder le silence (ce qui vous attirera la haine des deux parties, chacune d'elles supposant que vous favorisez l'autre en secret).

2° Prononcer que tous les deux sont dans leur tort (moyen sûr de les tourner l'un et l'autre contre vous).

3° Insinuer que tous les deux pourraient bien être dans leur droit (chaque partie sera plus enragée de ce que vous aurez dit *contre* elle, que reconnaissante de ce que vous aurez dit *pour*).

4° Défendre la femme aux dépens du mari (la femme ne vous le pardonnera point, car elle ne peut souffrir que nul méprise son mari, si ce n'est elle-même, — et lui, vous en voudra de faire cause commune avec l'ennemi).

5° Défendre le mari aux dépens de la femme (même résultat, en intervertissant les rôles).

6° Chercher à négocier un traité de paix, en prenant la chose sur le ton du badinage (ce qui les excite encore davantage, et vous expose à toute leur fureur).

Le meilleur parti serait peut-être, d'être pris d'un soudain et violent mal de dents, qui vous autorise à vous retirer.



La tâche de commander tous les matins à votre cuisinière un nouveau dîner pour le soir ; — tâche qui vous incombe tout

à coup par suite de l'absence de votre femme; — absence qui doit durer pendant deux ou trois mois, au moins.



Une femme qui, par raison d'obésité ou par caprice, ne peut dormir que la fenêtre ouverte, tandis que ce divertissement nocturne est pour vous une source de fluxions, de catarrhes et de rhumatismes.



La lune rousse de l'amour, alors que la parole hésitante de la femme adorée devient un simple bégayement; — son regard douteux, un regard qui louche; — la légèreté de sa taille, une disgracieuse maigreur; — sa fraîcheur, la beauté du diable; — sa pudeur, de la pruderie; — toutes ses qualités, des défauts.



Demander à un mari des nouvelles de sa femme, qui, depuis six mois, s'est enfuie avec un dragon, — circonstance que vous ignoriez !



Faire le portrait d'une femme laide, raconter ses disgrâces, ses dents gâtées, sa bosse, son nez en pied de marmite, sa taille d'éléphant, etc., devant le mari d'une femme qui ressemble exactement à ce portrait.



Votre embarras lorsqu'un mari peu clairvoyant vante, dans une réunion dont vous faites partie, la vertu de sa femme; vertu dont vous avez particulièrement raison de douter.



Être modeste et pris au mot.



Une lettre écrite à votre femme par une de ses amies vous tombe entre les mains : « Merci de tes conseils, lui dit l'amie ;

grâce à eux, tout va bien dans ma maison. Comme toi, j'obéis — en apparence — et je commande — en réalité. — Mon benêt d'homme est, comme ton Charles, enchanté de son sort. Toute ma conversation avec lui se borne à ces trois mots que tu m'as appris : « Oui, mon ami ! oui, mon ami ! » Ces *oui* répétés suffisent à son bonheur — et au mien. Arthur va bien. Comment va M. Alfred ?... »



La ligue de votre femme et de votre enfant, à qui vous ne pouvez rien refuser. « Le petit Jules ne veut pas qu'on fasse de la peine à sa maman, na ! »



Le sourire d'une femme quand vous lui accordez ce que vous avez juré solennellement de lui refuser toujours.



Être visité subitement par une excellente idée, s'asseoir vite à son bureau pour l'écrire, préparer en toute hâte quelques belles feuilles de papier, tremper sa plume dans l'encre avec la certitude qu'on va faire un chef-d'œuvre, et être interrompu par sa femme, qui — n'ayant pas d'idée, elle — vient vous demander une inspiration pour la toilette qu'elle devra mettre le soir au bal du ministre ; envoyer sa femme au diable, avec le bal du ministre, et s'apercevoir alors que l'idée qu'on caressait a seule pris le chemin de l'enfer pendant cet épisode de la vie de ménage : total, une femme en larmes qu'il faut consoler et une idée perdue à jamais.



Être en visite, trouver la maîtresse de la maison toute seule. Elle vous raconte que son mari est au mieux avec le ministre, qu'il va être enfin nommé préfet, qu'il fait des démarches pour cela en ce moment même. Le mari rentre et raconte qu'il ne servira jamais un gouvernement pareil... Il a déjà refusé trois préfectures !



Faire innocemment à une femme mariée l'éloge de la maîtresse de son mari, ou à la maîtresse l'éloge de la femme.



Raconter étourdissement à un mari qui vient de vous dire que sa femme n'est pas sortie la veille de la journée, qu'on l'a rencontrée au jardin des Plantes avec un monsieur qui avait de jolies petites moustaches.



Monter un chemin dur et tortueux, quand la terre est ce qu'on est convenu d'appeler *grasse*, avec une femme au bras qui n'est pas maigre.



Avoir une femme qui abuse d'une situation intéressante pour se faire donner tout ce qu'on lui a refusé jusqu'alors; savoir ainsi, et avant le temps, ce que coûtent les enfants.



Épouser, en même temps que sa femme, une belle-mère aussi acariâtre et aussi sèche que sa fille est douce et bonne, — et un beau-père idiot, qui vous adore et ne peut plus quitter son gendre.



Être interrogé avec intérêt par sa femme sur la suite d'une longue histoire qu'on avait inventée pour motiver un petit voyage, ne plus se rappeler un mot de ce roman de circonstance, auquel on ne sait comment rattacher le dénouement qu'il faut improviser.



Lire dans une revue un article fort intéressant, la description d'une invention nouvelle, lecture qui exige toute votre attention, et être à chaque instant interrogé par votre ménagère, qui vous brode des pantoufles, sur la nuance à donner à tel ou

tel détail de cet important ouvrage. Relire ainsi, dix fois de suite, le même passage sans parvenir à le comprendre.



Le moment où l'on découvre à n'en pouvoir douter que le seul droit qu'on ait gardé dans son ménage est celui de pester, de gronder et de tempêter, tandis qu'au fond on est mené par le bout du nez.



Le moment où une femme vous montre qu'elle connaît tous vos secrets, ce qui revient à dire qu'elle a le double de toutes vos clefs, qu'elle vous a toujours épié ou fait épier ; et le parti qu'elle s'apprête à tirer de ces précieuses découvertes.



Le ton dont votre femme parle d'une jeune fille que vous avez failli épouser, ou de votre première femme, ou d'une de vos prétendues maîtresses.



L'affectation avec laquelle votre femme vous dit le prix du pain, du beurre, du bœuf, etc., et vous montre qu'elle a une robe « dont sa femme de chambre ne voudrait pas. »



Une femme que l'odeur du tabac fait évanouir ; vous descendez fumer au jardin, ou dans la rue, ou sur la terrasse. Cependant le cousin de votre femme, qui ne fume pas, lui tient compagnie.



Une femme qui vous dit tous les matins à quelle heure précise vous êtes rentré la veille, — trop heureux quand elle ne prend pas le parti de ne se coucher que quand vous rentrez.



Une femme qui accorde à vos enfants ce que vous leur refusez, et qui leur refuse ce que vous leur accordez.



Votre femme vous rendra bientôt père ; en attendant, elle a envie d'embrasser un petit ramoneur et de manger des pommes vertes ; — vous faites chercher l'un et l'autre.



L'enthousiasme subit qu'une femme très-froide montre tout à coup pour tel écrivain, auteur d'un livre sur *l'Amour et la Jalousie* : « Mon ami, présente-le-moi... »



Vous vous mariez, vous êtes devant M. le maire, et fort émue : « Jurez-vous fidélité et obéissance à votre mari ? » demande le magistrat. « Oui, oui, » répond d'une voix décurée, en retenant à grand peine un sourire moqueur, la vierge timide que vous avez choisie entre toutes ; ce « oui, oui, » prononcé comme si elle disait : « C'est bon, allez toujours, nous verrons ça, plus tard. »



Discours en trois points que vous tient votre ménagère pour vous prouver que ce qu'il y a de plus cher en fait de toilette est toujours le meilleur marché, et que vingt mètres d'une étoffe, petite largeur, à dix francs, sont plus chers que dix mètres, grande largeur, à quarante francs.



Le moment où vous découvrez que l'ange de candeur que vous avez épousé est le diable incarné. Manœuvre dudit ange, qui a soin de toujours déployer ses ailes de séraphin en public, et de ne vous montrer ses griffes qu'en particulier ; — si bien, qu'à la tribulation d'être malheureux dans le tête-à-tête, se joint pour vous celle de paraître le plus heureux des hommes

aux yeux de tous. Les compliments que vous recevez sur votre bonheur.



Vous étant avisé de faire à votre femme la surprise d'un cachemire superbe — que vous avez payé trois mille francs : « Dieu ! le vilain châle ! s'écrie-t-elle ; cette horreur de madame de M... a le pareil !... » Vous voudriez bien ravoir vos trois mille francs.



Vous avez refusé péremptoirement à votre femme une parure qu'elle désirait, — elle s'est résignée. C'est une affaire entendue et vous n'y pensez plus. Arrive du monde, des amies de votre femme, votre belle-mère, vos belles-sœurs. Votre femme renouvelle traitreusement sa demande devant tous ces avocats et vous arrache une promesse et un soupir ; total : mille francs.



Votre femme a fait un beau rêve : vous lui donniez une loge à l'Opéra, un coupé, une maison de campagne, et en même temps — ô puissance des rêves ! — vous l'emmeniez en Italie. « Que c'est beau — les rêves ! » Vous lui offrez une glace, chez Tortoni. Faible compensation !



La résignation douloureuse de votre femme quand vous lui avez refusé une chose impossible : elle ne se plaint pas, elle souffre en silence.



Une femme qui essuie ses yeux quand vous arrivez : elle a pleuré en votre absence. Vous ne saurez pourquoi que si vous ne le demandez pas. Tâchez de ne pas le savoir.



Une femme qui reçoit mal vos amis et trop bien les siens.



Vous avez rencontré un ami de collège, vous l'amenez à votre femme : la révérence hautaine avec laquelle votre présenté est accueilli. Ce n'est pas un dandy ; de plus, il est crotté comme quelqu'un qu'on a trouvé dans la rue.



Irrité de la froideur de cet accueil, vous profitez du moment où votre ami se débarrasse de son paletot pour dire vivement à votre femme que vous entendez qu'elle soit aimable ou du moins qu'elle le paraisse ; que votre ami est un homme très-distingué, malgré les apparences. Votre femme fond en larmes et monte dans ses appartements ; elle fait dire par sa femme de chambre qu'elle est indisposée et hors d'état de se montrer ; elle ne se mettra pas à table.



Entendre sa femme, endormie, balbutier le nom vulgaire d'Arthur quand on s'appelle Polycarpe.



Passer en voiture, à une certaine heure, dans une certaine rue, devant une certaine maison où loge un *jeune homme charmant*, auquel vous avez donné indirectement avis de l'itinéraire que vous deviez suivre, — et, au moment où les chevaux, devinant votre pensée, semblent se donner le mot pour marcher lentement sous les fenêtres, apercevoir au balcon — la figure de votre mari.



Une jolie femme qui écrit à son amant et à son mari, et qui, dans son trouble, adresse au mari la lettre de l'amant et à l'amant la lettre du mari.



Être au théâtre sans son mari, avoir, dans la loge à côté, pour voisines, deux dames aux camélias qui, sans vous connaître, racontent, de façon à être entendues, que votre mari est

d'une générosité sans égale, et les voir se montrer les diamants qu'elles ont reçus de lui.



Être la femme d'un homme célèbre : toutes les femmes lui écrivent, raffolent de lui, vous l'envient... et vous le prennent.



Demander à un monsieur le nom d'une femme qu'on lui désigne, en lui disant qu'elle est « la plus ridicule de tout le bal, » et apprendre, de ce monsieur, que la personne désignée est sa femme !



Pour se rattraper, dire au monsieur que ce n'est pas de la femme qu'il a cru qu'on lui montrait, qu'il s'agit, mais de l'affreux paquet qui est à côté d'elle, et recevoir, dudit monsieur, la réponse que cette autre personne est sa sœur.



Dernier effort : « On ne parle pas de la personne qui est à droite, mais de celle qui est à gauche, là — ce homard ! » — Le homard est la mère de votre interlocuteur ! Les bras vous tombent. On sue sang et eau. — Mais aussi quelle famille !



### **Tribulations de la vie champêtre.**

---

Quand vous vous êtes confortablement établi à la campagne, dans une maison qui vous plaît et où vous vous proposez de goûter, durant la belle saison, les plaisirs de la villégiature, — recevoir de votre nez, à un changement soudain du vent, la nouvelle que vous avez dans le voisinage une tannerie ou une fabrication de poudrette.

Une habitation charmante, mais dans laquelle vous vous installez avant que les réparations soient terminées, — avec la perspective agréable de frayer votre route d'une chambre délabrée à une autre chambre en ruine, à travers des fragments de mortier pilé, de briques brisées, de poutres entassées, de décombres jetés çà et là; — le cabinet dans lequel vous comptiez, du moins, vous retrancher, comme dans une citadelle d'étude, est forcé; vous êtes poursuivi dans vos méditations par le bruit des marteaux, des limes, des scies, des truelles;

— je ne parle pas de la manière dont vous pourvoyez à votre existence domestique, en l'absence de vos meubles et de vos instruments de cuisine ; — et quand l'ennui, avec ses ailes lourdes, pèse sur votre tête, pas une horloge pour frapper l'heure ! pas un livre pour tuer le temps !



L'intervalle qui s'écoule, à la campagne, entre un carreau cassé et l'arrivée du vitrier.

*N. B.* Le vent du nord-est souffle dans votre chambre, et le vitrier demeure à une lieue et demie de là.



Jouer d'une vue délicieuse, — d'une campagne découverte, qui fait vos délices et l'admiration des visiteurs, — quand tout à coup le malencontreux propriétaire d'un champ voisin, usant après tout de son droit, élève juste en face de vos fenêtres une maison de trois ou quatre étages qui vous masque l'horizon et vous gâte complètement le paysage.



Demeurer porte à porte d'une tranquille et honnête chaumière qui se convertit, un beau jour, en un cabaret de la nature la plus bruyante et la plus suspecte.



Un voisin qui s'est pris pour vous d'une violente sympathie, en retour de la non moins violente antipathie qu'il vous inspire.



Avoir votre cabinet de travail dans le voisinage d'un batteur en grange, qui broie vos idées à coups de fléau ; — en sorte qu'il ne tarde point à en devenir un lui-même pour vos études.



Une chambre au midi, dont le papier mal collé craque par un jour de soleil, se détache du plâtre et pend à moitié chemin du

plafond, — satisfaisant ainsi la curiosité que vous pourriez avoir sur la nature de la muraille.



Quand vous êtes assis devant votre bureau de travail, le soir, entre onze heures et minuit, tout enterré dans vos réflexions, et (vous le supposez du moins) seul, — découvrir tout à coup, par le bourdonnement d'une abeille ou d'une guêpe, ou par le vol d'un lourd papillon de nuit que vous avez de la société dans votre chambre. — D'abord, vous cherchez dans votre philosophie les moyens de vous conformer à la malheureuse circonstance ; mais, fatigué à la fin par les incessantes pirouettes et les cercles de bruit que décrit votre camarade de chambre, vous vous résignez à une opération laborieuse, celle de relever les rideaux, de déboucler les volets, de toucher les ressorts de la fenêtre, etc., etc., le tout pour favoriser la fuite de votre incommode prisonnier ; — mais celui-ci proteste et refuse de sortir de son plein gré ; vous employez la force, il se cache et reste perdu, tout le temps que durent vos recherches. A la fin, vous renoncez à découvrir sa retraite, espérant, ou qu'il est parti, ou qu'il se prépare à dormir dans quelque coin de la chambre : vous rajustez la toilette des fenêtres, toilette longue et compliquée ; — puis vous retournez à vos élucubrations plus ou moins littéraires. Aussitôt, le tourbillon ailé recommence, fredonne ou ronfle autour de vous sa chanson. Vous courez de nouveau à la fenêtre pour prêter les mains à l'évasion de votre cruel captif, qui refuse de nouveau la liberté et redevient invisible. — Après une douzaine de répétitions des mêmes manœuvres exécutées des deux côtés avec le même succès, vous êtes obligé d'opérer votre fuite, laissant votre petit ennemi maître du champ de bataille.



Vous réjouir de l'ennui que vous procurent plusieurs longs jours d'une pluie continuelle et battante, par la considération que vous aurez la satisfaction d'avoir vos conduits d'eau en-

tièrement remplis, vos légumes florissants, vos arbres verts, et découvrir, quand la pluie cesse, que le résultat ne répond point à vos espérances, mais que, à la faveur d'une *fuite* dans le toit ou dans les gouttières de votre maison, l'eau est descendue tout entière dans votre cave ; que les vers blancs, les loches, les limaces ont mangé vos choux et vos salades ; enfin, que les fruits des arbres ont coulé sous l'averse.



Le plaisir de dîner sur l'herbe, — plaisir partagé par les chenilles, les cousins ou les papillons, qui viennent familièrement boire ou se noyer dans votre verre ; par les fourmis, qui mangent avidement votre viande ou vos fruits ; par les abeilles et les guêpes, qui butinent sur votre sucre.



Le matin d'un jour où l'on attend du monde à dîner, — trouver, en visitant le poulailler, que le renard vous a prévenu dans l'exécution des ordres sévères que vous aviez donnés, touchant l'extermination de la volaille.



Habiter un village perdu, — fort romantique d'ailleurs, et tout à fait pittoresque, — où l'on ne peut s'approvisionner que chez un seul boucher, qui ne tue jamais qu'une seule sorte de viande, et cela, pendant trois ou quatre semaines de suite ; — en sorte qu'à l'expiration du *mois de mouton*, comme il appelle cela, vous avez si complètement usé votre palais, que vous n'êtes plus même capable d'apprécier les douceurs du *mois de veau*.



Avoir invité du monde à dîner — un mois d'avance, — et, le jour de festiner étant venu, voir le temps si variable, que vous allez, toute la matinée, de la fenêtre au baromètre et du baromètre à la fenêtre. — Enfin, l'heure du dîner sonne,

et vous voilà assis seul, ou tête à tête avec votre femme, devant une table chargée de plats, à côté de sièges vides, et avec la perspective de manger à deux un dîner servi pour douze personnes — sinon pour vingt.



À table, se vanter devant un ami — que, grâce à la science d'un bon jardinier, à l'excellente exposition de ses plates-formes, à des recettes qu'on possède seul, on espère manger des petits pois dans une quinzaine de jours au plus tard... — être interrompu dans l'épanchement de sa confiance, par l'entrée d'un plat de petits pois, actuellement prêts et accommodés, — envoyés à la cuisine, le matin même, par M. \*\*\* , un voisin et un rival en jardinage.



Le plaisir de la promenade en plein champ, lorsque vous êtes surpris par un torrent de pluie ; — du moins, vous avez la consolation d'applaudir à votre prévoyance : vous vous êtes muni d'un parapluie. — Pst ! le susdit parapluie, sous un furieux coup de vent, se retourne, la canne se casse, et le reste s'évanouit.



Apporter un homard énorme à des amis qui demeurent l'été à la campagne, et apprendre d'un domestique que monsieur et madame ont quitté la campagne et sous-loué leur maison à un Anglais. Reprendre le chemin de fer avec son homard sur les bras, et rien dans l'estomac.



Descendre de cheval dans la campagne pour ramasser sa cravache : pas de domestique, pas un passant. Vous remettez le pied à l'étrier et votre cheval, qui est un peu vif, se met à tourner sur place pendant que vous dansez sur une jambe. Ne

vous plaignez pas — un autre cheval aurait profité de l'occasion pour disparaître au galop et regagner son écurie.



Se livrer au plaisir de la natation en pleine rivière, *piquer une tête*, et se sentir tout à coup frappé par un énorme Terre-Neuve qui a saisi avec empressement l'occasion de se livrer à sa spécialité et qui vous ramène au rivage par un orteil... ou par le nez. La foule émerveillée applaudit l'intelligent quadrupède qu'elle considère comme votre sauveur.



Est-il félicité plus douce  
Que dîner sur l'herbe ? Excepté :  
Quand ce n'est pas sur de la mousse  
Qu'on s'assied par fatalité. —  
— Lorsque dans le lait qu'on va boire  
On remarque, hélas ! s'y baignant  
Une mouche de couleur noire  
Et que gonfle un miel répugnant. —  
— Lorsque l'on fait la découverte  
Dans sa salade, tout à coup,  
D'une belle chenille verte  
Avec de gros poils sur le cou.



Sauter un fossé devant des dames, pour ne pas paraître moins lesté et moins adroit que d'autres ; le sauter en se disant : « Jamais je n'atteindrai l'autre bord, » et, en effet, descendre en plein dans la vase jusqu'à mi-jambes.

N. B. Ce qu'on a de mieux à faire dans ce cas, c'est de disparaître tout à fait.



Être obligé d'aller à Saint-Cloud, un dimanche, — jour de grandes eaux ! — avec plusieurs dames qui veulent tout voir et bien dîner.



Être à Asnières un jour de fête, avec sa femme et ses enfants,

des cousins et des cousines, et arriver à l'embarcadère du chemin de fer, juste à temps... pour voir partir le dernier convoi.

Comment faire?



Passer près d'un bassin quelconque, au moment où en sortent des caniches qui s'y baignaient et qui viennent en folâtrant secouer leurs poils dans vos jambes. Vous avez un pantalon blanc.



Adorer la pêche à la ligne; être resté cinq ou six heures sans rien prendre; et au moment même où l'on croit que ça va mordre, voir surgir en face de vous, sur l'autre rive, un gamin narquois qui s'amuse à faire des ricochets dans votre direction.



Aimer les bains froids, mais gratuits. S'en offrir un à la Villette, et choisir l'endroit du canal le plus désert et où l'on pense qu'il ne passera ni gendarme, ni sergent de ville, ni garde champêtre capables de dresser procès-verbal en votre honneur. Se dépouiller de ses habits, en faire un paquet, le laisser avec confiance sur la berge solitaire et se mettre à l'eau. A peine y est-on, voir surgir non un gendarme, non un garde champêtre, non un sergent de ville, mais un filou qui prend vos hardes et se sauve avec. Sortir de l'eau et le poursuivre. Ne pas l'atteindre, mais être arrêté soi-même pour attentat à la pudeur.



Se retirer à la campagne dans l'espoir : 1° d'y dormir plus paisiblement qu'à Paris; — mais les aboiements des chiens de garde et le chant des coqs d'alentour vous empêchent de fermer l'œil. — 2° D'y consommer, à meilleur compte, du lait sans eau, des fruits bien mûrs, des légumes frais, etc., et n'obtenir, à un prix bien plus élevé, que ce qui a été jugé de qualité trop inférieure pour qu'on l'exportât à la ville. — 3° D'y éviter les importuns et voir subitement sa propriété envahie par une famille tout entière, mari, femme, enfants, chiens et chats...

vous annonçant qu'elle vient, sans façon, passer quinze jours avec vous.



Avoir fait l'acquisition d'un très-beau chien qu'on croit de classe, se rendre avec lui dans la plaine Saint-Denis, le jour de l'ouverture, et le voir, — ô désillusion amère ! — faire le beau, le mort, se coucher sur le dos, exécuter le saut de carpe, selon que vous lui ordonnez de quêter, d'arrêter, de rabattre ou de rapporter. — Son ancien maître était M. Corvi, directeur de la troupe dite des *Artistes à quatre pattes*.



Se trouver vis-à-vis d'un loup, quand on n'avait l'intention que de chasser les alouettes.



Croire que l'on pourra se faire trois mille livres de rente en élevant des lapins, et ne réaliser que quinze cents francs de perte et de nombreuses indigestions de gibelotte.



Avoir la semelle de votre soulier qui tire la langue, — ce qui vous oblige à lever votre pied et à marcher clopin-clopant, comme un cochon dont la patte est tenue par une ficelle ; — et pas de couteau dans votre poche, ni de maison pour vous réfugier.



S'éveiller tout à coup des ennuis d'une promenade solitaire en frappant votre orteil contre l'angle d'un caillou tranchant et immobile : escarpins légers et cor au bout du doigt.



Poser avec confiance le pied sur une ornière gelée ; — quand soudain la glace vous trahit et vous laisse dans la boue liquide — plongé jusqu'à la hanche.



Faire une promenade sentimentale à travers un vaste champ de terre argileuse et fraîchement labourée, — rapporter à chacun de ses pieds un échantillon de la qualité du sol, — échantillon qui pèse entre dix et douze livres.

~

Déchiré, saignant, meurtri, ramper à travers un taillis marécageux et hérissé de ronces; à droite et à gauche serpente un courant d'eau recouvert par des joncs, — lequel prend son monde par surprise; de plus en plus empêché et embourbé à mesure que l'on avance, être forcé de revenir sur ses pas et de recommencer ses souffrances; — sortir de là, enfin, avec l'air d'un malfaiteur.

~

Sentir son pied glisser sur le dos d'un crapaud, que, dans l'ombre du soir, on avait pris pour un caillou rond.

~

*Inconvénients de faire une promenade avec des personnes de connaissance, à la suite d'une grosse pluie.* — Pendant que vous marchez, une de vos bottes est tout à coup aspirée en chemin par la boue argileuse et vorace; vous faites alors un effort long et désespéré (effort malheureux !) pour retirer une moitié de votre chaussure; mais ce que vous gagnez à ce mouvement héroïque, c'est de laisser votre autre botte dans la même situation !

~

Passer à deux dans l'étroit sentier d'un vaste champ de blé, dont les épis s'élèvent sur votre tête, — immédiatement après une pluie d'orage : — pantalon de nankin et robe blanche.

~

Se rendre, par une belle matinée, à une fête de village; mais, à votre arrivée sur le terrain, recevoir sur le dos une généreuse pluie qui commence et qui continue durant toute la cérémonie sans une minute d'interruption; — et, juste au moment où

le spectacle finit, voir le soleil poindre entre deux nuages, et vous rire à la face.

~

Marcher les uns à la suite des autres, le long d'un étroit sentier qui ne permet point les tête-à-tête, précédé d'une jolie femme qui vous adresse perpétuellement la parole et qui marche devant vous sans tourner la tête, tandis qu'une bise mugissante souffle de derrière et emporte toutes les syllabes; — être obligé alors de lui faire répéter vingt fois le même mot, ce qui fâche la dame, et vous fait passer à ses yeux pour un être injurieusement stupide.

~

Rendre visite, de bonne heure, à son jardin, dans l'intention d'y régaler ses yeux et son nez avec un choix de fruits et de fleurs dont il abondait la veille : — trouver que la parure des arbres et des arbustes a été soigneusement eueillie — dans la nuit.

~

*Délices de la fenaison.* — Après avoir coupé jusqu'au dernier brin d'herbe, sur l'assurance de votre baromètre, lequel vous affirme qu'il n'y a rien à craindre; — après avoir rassemblé tout le voisinage, hommes, femmes, enfants, tout ce que peut procurer l'appât du gain, et mis un rouleau ou une fourche dans la main de tous les domestiques de votre maison, depuis la femme de charge jusqu'au dernier souillon; — après avoir longtemps surveillé vous-même et animé leurs travaux, tout en regardant du coin de l'œil l'exubérante récolte tournée et retournée sous un riant soleil, jusqu'à ce que chaque tige soit sèche comme du bois et fraîche comme une rose; — après avoir, dans la joie de votre cœur, compté les uns après les autres tous vos tas qui font le gros dos, et amené sur les lieux tout ce que vous avez pu trouver de voitures et de chevaux, — prêts maintenant à charier sous votre toit cette fortune végétale, aussitôt qu'elle sera empilée; — et à ce moment (un des moments les plus dorés de votre vie), apercevoir les nuages

s'élever tout à coup, rouler les uns sur les autres comme des volumes reliés en chagrin noir, — s'avancer du sud-ouest en colonnes menaçantes, comme si le soleil eût franchi d'un bond la moitié du zodiaque, depuis le Lion jusqu'au Verseau ; — ils font halte, — ils se rassemblent sur votre tête ; — au signal d'un coup de tonnerre, ils versent le contenu de leurs urnes flottantes avec la roideur perpendiculaire d'une décharge électrique ; puis l'assaut continue sans un moment de répit, jusqu'à ce que toute la prairie soit complètement inondée, et que la scène de l'action soit devenue un vaste marais. — Lorsque l'ennemi a exécuté les ordres d'en haut et mis en déroute toutes vos espérances, lorsqu'il a balayé çà et là tous vos ouvriers dans une fuite panique, il replie soudainement ses forces et quitte le terrain, — vous laissant pour consolation de toutes vos pertes ses belles couleurs, visibles sous la forme d'un arc-en-ciel qui se déploie à l'arrière-garde.



Dans une promenade du soir, — être suivi de près, durant une grande heure, par un gros boule dogue (sans son maître) qui pousse un grognement sourd et étouffé, avec son museau élevé contre votre mollet, comme s'il voulait choisir sur votre personne l'endroit le plus charnu ; — et pas de gourdin !



Perdre votre route, à pied, la nuit, par un orage de vent et de pluie, — et cela, au moment où vous venez de quitter un bon feu.



L'état d'un homme obligé de choisir entre deux chemins qui tendent évidemment vers deux directions opposées, quand il ne sait pas du tout quel est le bon ni quel est le mauvais. — La nuit tombe, et il y a un marais dans le voisinage.



Rire et se parler à soi-même en se promenant seul, — être

surpris alors, tout à coup, par une personne qui se trouve là, sur la grande route, et qui, on en a l'assurance, doit avoir tout entendu; — alors, dans l'agonie de la honte, faire un malheureux effort pour chanter, d'une voix qui se rapproche du ton des paroles — afin de faire croire à ce malencontreux auditeur que l'on chantait seulement pour perdre le temps.



Sauter négligemment, avec l'aide d'une seule main, par-dessus une balustrade; le tout dans l'intention de montrer votre agilité à un groupe de femmes qui se trouve derrière vous (mais que vous affectez de ne point avoir vu), et tomber de l'autre côté sur votre nez.



Se rendre à un dîner dans un château voisin, en habits de cérémonie, propres et luisants, — hâter le pas, dans la crainte d'être en retard, et devenir rouge par cet exercice, — en avoir la conscience, ce qui augmente encore la rougeur; — arriver trop tard pour avoir le temps de se remettre; — être obligé de s'asseoir à table en grande société de convives (chacun desquels est net et frais) avec des cheveux collés par la sueur, — avec une figure rouge et enluminée, — avec un habit noir, argenté de poussière.



Prendre, en plein air, une pincée de tabac d'Espagne fin et sec, — au moment où un coup de vent vide la boîte dans vos yeux.



De retour d'une longue promenade à cheval, être surpris, tout en sueur, dans une plaine vague et découverte, à plusieurs lieues loin de chez vous, par un torrent de pluie, lequel lave si bien votre corps brûlant, que vous êtes obligé, pour la conservation de votre vie, de vous arrêter dans quelque auberge chétive et isolée, — de vous déshabiller — et de vous mettre entre les ouvertures, pendant que vos habits sèchent; — alors, après

avoir été couché, tout éveillé, comme un fou, pendant une couple d'heures, à ne rien faire dans la partie du jour qui appartient au travail, vous vous habillez; mais vous trouvez que la pluie redouble, que la nuit vient, et vous n'avez pas même de messenger par lequel vous puissiez envoyer un mot à votre famille inquiète, afin de la prévenir que vous devez rester toute la nuit où vous êtes!



Conduire un cheval intraitable à travers un chemin étroit et raboteux, dans lequel les ornières refusent de recevoir vos roues, quand il n'y a point d'autre place, à droite ni à gauche, pour circuler.



Faire quatre lieues, avec la seule intention d'enchérir sur un article (meuble, tableau, objet d'art) que, à votre arrivée, vous apprenez justement avoir été adjugé presque pour rien.



Après une nuit fiévreuse et agitée, — goûter, vers cinq heures du matin, un sommeil frais, profond et tranquille — troublé seulement par le craquement de vos meubles neufs qui choisissent le moment du repos pour *travailler*.



Après avoir écrit d'une extrémité de la France à l'autre, pour demander à un cabinet de lecture une quantité de romans nouveaux bien choisis que vous désignez tous par leur nom : — *les Beaux messieurs de Bois Doré*, de George Sand, *les Louves* d'Alexandre Dumas, *le Docteur Antonio*, *les Secrets de l'oreiller*, d'Eugène Sue, etc., — recevoir en retour, six mois après, une cargaison de romans avec les titres suivants : *Une existence perdue*, *Désenchantements du cœur*, — *Erreurs d'une âme trop sensible*, etc., etc., — que si vous vous hasardez, en désespoir de cause, à lire quelques pages de ces ouvrages, trouver en marge les commentaires suivants, au crayon : « Je suis tout à fait du sentiment de l'auteur. — Que de fois cela

arrive-t-il dans la vie! — Pourquoi aussi lui a-t-elle laissé prendre la lettre? etc., etc. » — Le tout terminé par le jugement du lecteur sur le mérite du livre, jugement formulé en quelque sentence courte et magistrale; par exemple : « Ceci est un très-bon roman, » ou bien (et ceci à la confusion de l'auteur, si jamais cette voix de la critique arrivait à ses oreilles) : « Quelle exécrable baliverne ! »



Suivre à cheval une lourde et lente charrette, sur un chemin étroit qui ne finit pas et que la susdite charrette emplit tout entier, — au coucher du soleil, lorsque vous êtes déjà en retard, et lorsque vous avez besoin de tout le secours de vos yeux, aussi bien que de toute la vitesse des pieds de votre cheval, pour vous conduire sain et sauf au terme de votre route peu connue.



Après être rentré chez vous, épuisé par une longue route, et vous être étendu délicieusement sur un sofa pour le reste de la soirée (du moins comme vous le supposiez), — être arraché de votre domicile, un quart d'heure après, pour faire une longue promenade avec quelques amis qui sont obligés de partir, « mais qui ne peuvent souffrir de prendre si brusquement congé de vous. » — Cette société est composée surtout de dames, devant lesquelles vous auriez honte d'alléguer votre fatigue comme une excuse, pour rester à la maison.



Dans un château du Berry, éloigné de toutes communications, — et lorsque vous avez envoyé à plusieurs lieues pour requérir l'assistance d'un menuisier très-habile, que vous avez surtout engagé à venir lui-même, afin d'accomplir une variété de petits ouvrages qui demandent à la fois une main adroite et une tête intelligente, — voir entrer, en son lieu et place, une espèce de lourdaud qui a tout juste l'esprit de distinguer une hache d'avec un elou.



Passer la pire moitié d'un hiver pluvieux dans une campagne si opiniâtrement marécageuse, qu'elle vous empoisonne dans vos propres domaines ; en être alors réduit, par manière d'exercice, et afin de vous conserver vivant, à ratisser les allées sablées ( quoique déjà parfaitement unies), à couper du bois (quoique vous ayez dans votre cave plus de bûches qu'il ne vous en faut), à creuser des trous, ou à déplacer des monticules, etc., etc.



Vivre dans le rayon assourdissant d'exécrables cloches, qui sonnent exécrablement chaque soir pendant des heures entières.



Passer devant la porte d'une église, dans une pauvre petite ville, un jour de la semaine, — et avoir devant les yeux le dégradant spectacle d'une poignée de vieilles dévotes, avec des figures jaunes et coupées en lame de couteau, dans des bonnets ou des chapeaux chiffonnés, fanés, qui étaient de mode il y a dix ans. — sortant deux à deux, se faisant les unes aux autres, avec roideur, force révérences, et se remuant avec la grâce que mettraient à se saluer deux paires de pincettes, si elles étaient vivantes ; — leur langue envenimée distille charitablement toutes sortes de calomnies, de médisances, de méchancetés doucereuses, etc. O mon Dieu !



Résider dans un endroit perdu, où le retour du boucher est si irrégulier et si incertain, que vous êtes obligée de pourvoir par stratagème aux premières nécessités de la vie.



Être à deux cents lieues de Paris, dans un moment de révolution ; — les journaux, retardés par divers accidents sur la route, n'arrivent pas, ou, quand ils arrivent, tout l'intérêt de leurs nouvelles a, pour ainsi dire, moisi en chemin.



Un jour que vous avez fait fermer votre porte à tout visiteur quel qu'il soit, et cela en donnant les ordres les plus formels, — être tout à coup surpris (soit trahison de la part de votre domestique, soit bêtise) par une invasion de gens empesés, stupides, froids, oiseux, *nés natifs* de quelque ville voisine, qui déclarent à vos occupations un siège en règle, et qui le soutiennent pendant deux heures au moins dans un silence absolu; — durant la dernière heure, ils vous mettent au supplice de Tantale en faisant mine (mais en faisant mine seulement) de vouloir s'en aller; — enfin, ils partent, mais c'est à l'approche d'un nouveau détachement d'ennemis qu'ils ont aperçu à votre grille, et à la garde duquel ils vous confient — tandis que eux poursuivent le cours de leurs incursions sur les paisibles habitants de l'endroit.



Avoir pris rendez-vous avec plusieurs personnes pour une partie de plaisir, — ne point dormir de la nuit, dans l'idée qu'on doit se lever à cinq heures du matin, — et, à raison même de cette insomnie, succomber vers quatre heures à un sommeil profond qui se prolonge jusqu'au milieu du jour.



Rendre visite, dans une maison de campagne, à un grand amateur d'horticulture qui vous invite à passer en revue ses couches, ses serres, ses châssis, sans vous faire grâce du moindre melon ou du moindre concombre; — et cela, sous les flèches d'un soleil d'août qui menace de vous mûrir comme un arbre en espalier.



Habiter, dans un vieux château, une chambre à coucher dans laquelle les rats et les souris ont, depuis des siècles, élu domicile; — se procurer un terrible matou pour mettre en fuite toute cette canaille, — dormir pour la première fois depuis huit jours d'un sommeil profond et tranquille; mais, au milieu de la nuit,

vous sentir reveillé par le frottement d'une moustache contre la vôtre, — ouvrir alors les yeux et voir distinctement, à la clarté de la lune, deux yeux ronds au-dessus de votre tête ; — ce qui vous effraye d'autant plus que vous aviez complètement oublié avoir un chat.

~

Faire une partie de campagne avec des dames vis-à-vis desquelles on a des raisons particulières pour se montrer aimable et spirituel ; — s'asseoir sentimentalement sur l'herbe, en parlant des beautés du paysage et des douceurs de la vie champêtre, — se relever avec une tache verte à son pantalon blanc, — laquelle tache est d'une couleur si suspecte et placée à un endroit si incongru, qu'on en devient rouge, embarrassé, stupide.

~

*Divertissements d'été.* — Pêcher à la ligne, seul, pendant douze ou quatorze heures, sans tirer de moindre goujon, quoique perpétuellement affriandé par les mouvements de la plume, qui vous indique que ça mord, — ou même distinguer, dans une eau claire et limpide, de gros poissons qui jouent autour de votre amorce, avec des airs d'indifférence, sinon d'ironie ; — enfin, quand vous avez enferré un beau barbillon, le voir vous brûler la politesse au moment juste où vous l'attiriez doucement vers le bord.

~

*Divertissement d'hiver.* — En patinant, glisser de telle façon que vos jambes s'écartent et que vous restez dans la posture d'un compas tout grand ouvert.

~

Différer de rendre, dans les environs de votre villégiature, une visite ennuyeuse, on pourrait même dire assommante. — Cette visite, si longtemps retardée, devient doublement formi-

dable par le froid accueil que vous attendez et que vous recevez.

*N. B.* Ne perdons pas de vue que l'idée continuelle et désagréable de passer une heure dans cette maison a, pour ainsi dire, fait durer votre visite tout un mois.

~

Aller voir, à une lieue ou deux de son château, une troupe d'acteurs ambulants qui ont la réputation d'être exécrables; mais trouver, à son grand désappointement, qu'ils ne sont pas même mauvais.

~

Un colombier où les pigeons ne restent pas, quoique vous les combliez de nourriture, quoique vous ayez dépensé une somme respectable pour construire et pour orner leur séjour, quoique vous n'ayez rien négligé pour placer ces oiseaux dans toutes les conditions recommandées par les hommes de l'art; — ne pouvoir, en conséquence, se donner aucun motif de leur désertion, si ce n'est que le colombier ne leur plaît pas.

~

Recevoir la visite inattendue de gens à cheval qui viennent passer chez vous la journée : — tous les domestiques absents, et la clef de l'écurie dans la poche de votre groom, — lequel, envoyé en commission, reviendra cette nuit ou demain matin.

~

Avoir dans son jardin de magnifiques espaliers et toute sorte de fruits du plus beau choix, qui promettent la plus magnifique récolte; — avec cette seule circonstance contre vous, que, comme la saison avance, il n'y a point assez de soleil pour les mûrir.

~

A la suite d'une course aux environs de votre villa, — course durant laquelle vous vous êtes égaré, perdu, et d'où vous

---

revenez éreinté, furieux, désespéré, ayant manqué l'objet et le but de votre voyage, — trouver, en rentrant, sur votre table un itinéraire fort en règle, qu'un de vos amis y a déposé une heure après votre départ.

---



### Tribulations de l'embonpoint.

---

Être né de parents pauvres, mais saltimbanques, qui ne voient, dans leur tendresse exempte de préjugés, d'autre moyen de vous amasser un héritage que de mettre votre phénoménal embonpoint en actions de deux sous et de vous offrir à la curiosité d'un public forain, sous la rubrique d'*enfant prodige*, chez lequel

Le kilo n'attend pas le nombre des années.

Faire ainsi, dès l'enfance, une concurrence flatteuse à l'hercule des Cévennes, et jouir, à la fleur de son âge, auprès de ses jeunes contemporains, d'une considération de veau à deux têtes.

A QUINZE ANS. — Recevoir des calottes de tous ses camarades de classe, sous prétexte que l'exercice ne peut vous faire que du bien.

N'être admis comme partenaire dans aucun des jeux qui demandent de l'agilité, parce que vous n'êtes qu'un gros clampin.

Être dénoncé à la police du réfectoire, toutes les fois qu'on signale dans le collège la disparition d'un pot de raisiné ou d'un cervelas, parce qu'il est évident que vous ne seriez pas si gros, si vous ne vous engraissez pas par des moyens criminels.

~

A VINGT ANS. — Amener un mauvais numéro à la conscription et être exempté pour cause d'obésité incompatible avec la célérité du service militaire et la régularité de l'alignement d'un peloton. Le fait est consigné dans le journal du département par un journaliste maigre et envieux. Désespoir de votre famille, que vous déshonorez, et qui supplie tout bas le ciel de vous envoyer la première fluxion de poitrine qui ne serait pas retenue d'avance en vertu d'un droit d'antériorité bien constatée.

~

Après avoir passé les dix plus belles années de sa vie dans une prison politique, être, à la suite d'une révolution, appelé à l'honneur de représenter votre pays, et protester généreusement, du haut d'une tribune publique, contre cette peine de la reclusion dont vous avez, dites-vous, *tant souffert*. Être arrêté à ce mot par l'hilarité prolongée de l'assemblée devant laquelle vous parlez, et trouver le lendemain, dans *le Charivari*, votre portrait avec les mots, désormais célèbres, sur lesquels votre discours a été interrompu, pour toute légende.

~

Avoir de beaux souliers vernis, à cordons de soie. S'apercevoir, dans une rue populeuse, que les cordons de l'un de ces souliers se sont dénoués et traînent dans la boue. Éprouver un légitime désir de les renouer ; ne pas oser l'entreprendre. Faire, en conséquence, contre fortune bon cœur, et marcher droit et

indifférent, comme si l'on ne s'était aperçu de rien, tandis qu'au fond on a la mort dans l'âme.



Entendre rire Grassot derrière vous, un soir que vous vous permettez de pleurer, en voyant jouer *la Dame aux camélias*.

Être obligé de comprendre qu'on est trop gros pour être sensible en public. « Tiens, un éléphant qui pleure ! » dit un titi.



Faire rire aux larmes une femme très-mélancolique et dont la tristesse paraissait incurable, en lui racontant votre martyre.



Autoriser un patron bienveillant, mais enclin au couplet de vaudeville, à vous offrir pour étrennes, au jour de l'an, une autithèse empruntée au répertoire de feu Lepeintre jeune : — « Diminue et je l'augmente. »



Un jour que, nonobstant vos opinions avancées, vous venez d'être nommé percepteur des contributions, le journal de l'opposition fait remarquer judicieusement qu'il ne pourra plus désormais reprocher au gouvernement de ne rien faire pour *les masses*.



Solliciter son admission dans une table d'hôte bien composée, quoique à 1 fr. 25 c., et où il n'y a qu'un seul *commandant* en retraite. Être éconduit par l'ex-lorette directrice de l'établissement, pour cause d'estomac mal famé.



Quand vous montez en omnibus, devenir l'effroi des autres *voyageurs*.



Tomber aux genoux d'une femme adorée, lui dépendre en

traits de feu l'amour qui vous consume, et ne plus pouvoir se relever.

Prendre son billet de chemin de fer à la dernière minute, traverser la gare en courant, entendre le rire sec et railleur des gens maigres, atteindre une voiture, se hisser à la portière, et être obligé de profiter d'une place, la seule qui reste, située entre deux personnes muettes d'effroi ; essayer de s'asseoir, y parvenir... mais sans toucher la banquette !

Se voir forcé d'avoir un duel tous les six mois et de se donner des airs de coupe-jarret, pour réprimer les manifestations inconvenantes que fait naître partout votre vue.

Aspirer modestement à devenir le mari d'une femme déjà sur le retour et insuffisamment conservée, et s'apercevoir que vos prétentions passent à ses yeux pour de la fatuité.

Avoir, à la suite d'un naufrage, passé trois jours entre le ciel et l'Océan sur un radeau style *Méduse*. Voir chuchoter à l'écart ses compagnons de détresse, et en tirer cette conséquence, indice certain d'un esprit mal fait, qu'ils disent du mal de vous. Prêter l'oreille sans en avoir l'air et épier sournoisement leur entretien. Reconnaître que vous vous étiez trompé du tout au tout sur leur opinion à votre égard ; que, loin de médire de vous, ils apprécient tout particulièrement le mérite de votre personne et qu'ils viennent de décider que vous fourniriez, le soir même, le menu d'un petit souper de circonstance.

Au bal masqué, un domino, que vous espériez avoir attendri, vous offre un rendez-vous sur les tours de Notre-Dame.

Vous prenez galamment la taille d'une débardeuse — qui vous rembarre en vous disant qu'elle n'a aucun goût pour les hippopotames.



Se priver de café, à l'issue d'un diner d'apparat, parce que le café, après un repas copieux, vous rend les joues cramoisies, le nez ponceau et les oreilles écarlates, — ce qui peut vous faire passer pour un ivrogne et vous déconsidérer dans l'esprit du maître de la maison, à qui vous vous proposez d'emprunter, le lendemain, quatre cent cinquante francs.



Ne pouvoir se dispenser de se rendre, le 13 août, — jour de chaleur tropicale, — à l'enterrement d'un homme mort d'obésité : ne pas perdre un détail des embarras que cause à son prochain un trop gros homme, même après sa mort.



Murmurer devant sa glace, avec des larmes dans la voix : « Se pourrait-il, ô mon Dieu ! qu'on ne pût m'aimer pour moi-même?... »



Se sentir l'âme d'un don Quichotte devant Dulcinée, et avoir l'enveloppe d'un Sancho Pança.



Être poursuivi partout et sans cesse par la sous-épithète de gros, qui finit, si vous êtes nerveux — et vous l'êtes ! — par vous causer de ces agacements, généralement précurseurs des grands crimes.

Quiconque, dans l'un ou l'autre sexe, vous porte familièrement le moindre intérêt, la plus inoffensive affection, ou la plus bienveillante rancune, ne croit pas pouvoir se dispenser de vous appeler : gros ami, gros vieux, gros chéri, gros chou, gros minet, gros loup, gros farceur, gros espiègle, gros joufflu,

gros séducteur, gros enjôleur, gros paresseux, gros libertin, gros gourmand, gros sapajou, gros melon, gros intrigant, gros tapageur, gros carottier, gros banquiste, gros serpent, gros bœuf, grosse bête, grosse cruche, grosse bourrique, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

(Ces *et cætera* représentent des qualificatifs qui, sans la circonstance atténuante du *gros*, vous donneraient le droit de poursuivre leurs éditeurs en police correctionnelle pour diffamation ou injures graves.)



Être capitaine de la garde nationale et passionné pour l'avancement. Après une prise d'armes de six heures en pleine canicule, marcher, à la tête de sa compagnie en colonne, avec la majesté vacillante et lourde d'une oie grasse. Songer avec angoisse que cent cinquante hommes vous contemplent, et sentir que chacun de vos pas, s'il est un pas de plus vers la consolation du déshabillé, est un pas de moins vers l'épaulette d'officier supérieur.



Être devenu, à force de pratique, un nageur de première force, et, un jour que le gouvernement de votre pays vous décerne une médaille de sauvetage, entendre un bonnetier qui n'est jamais sorti de son comptoir, même pour pêcher à la ligne, dire, pendant que la musique du corps des pompiers célèbre votre gloire : « C'est bien malin ! si j'étais comme ça, j'en ferais bien autant. Un tonneau... Ça nage tout seul. »



Avoir publié un beau livre, composé un brillant opéra, ou exposé un tableau de maître. Être le lion de la saison d'hiver. Une beauté célèbre, la jeune et riche princesse de K..., à la lecture, à l'audition ou à la vue de votre œuvre, s'est éprise de vous. Elle demande et obtient un jour la faveur de vous être présentée. « Quoi ! s'écrie-t-elle, après vous avoir fait une

révérence dont la majesté aristocratique vous rejette à cent lieues de vos rêves, c'est ce *gros* qui a fait ça?... Impossible!



Se promener, un jour de carnaval, sur le boulevard Saint-Martin, à Paris, et être accompagné par une troupe de gamins qui vous suivent en criant en chœur : « Voilà le bœuf gras! »



Avoir à subir d'odieuses familiarités. Vous entrez, pour la première fois, dans un estaminet et vous vous faites servir un verre d'absinthe. Le chef de l'établissement, — un colosse, un monstre, — s'approche de votre table en s'essuyant le front, et, dans le but de vous être agréable, il s'écrie d'une voix de sergent instructeur : « Sacrebleu! que l'on souffre par la chaleur quand on est gros comme nous! Pas vrai, monsieur? »



Vous êtes célèbre et vous avez un ami en Allemagne. Pour vous prouver qu'il pense à vous, il vous écrit la lettre suivante : « Je viens d'avoir le bonheur de rencontrer le seul portrait vraiment frappant qu'on ait encore fait de ton individu. J'en ai acheté deux exemplaires : je garde l'un, je t'envoie l'autre ; fais-en hommage de ma part à ta femme. » Vous déployez le portrait inclus dans la missive, et vous trouvez une photographie du célèbre tonneau d'Heidelberg.



Aller au bain ; voir la baignoire bien remplie, toute prête à vous recevoir. Entrer, faire jaillir l'eau au dehors, se trouver à sec...



Meudier avec du ventre, quelle audace! « Travaille, gros propre à rien! » vous dit superbement un bourgeois très-maigre à qui vous avez tendu la main.



Pratiquer, comme on dit en sacristie, et aller à confesse. Votre confesseur, casuiste éclairé, ne se lasse jamais de vous imposer le jeûne et la macération. Ce n'est qu'à prix d'aumônes opimes et d'œuvres pieuses sans fin qu'il consent à vous accorder la permission de faire gras en carême.



Vous vous promenez à cheval. « Pauvre animal ! » disent les passants, en parlant de votre cheval.



Être énorme et avoir une voix de ténor léger ou de soprano suraigu. Un gamin qui vous entend parler vous demande s'il y a longtemps que votre tuyau a crevé.



Serrer vigoureusement son gilet au-dessus des hanches pour donner de l'élégance à sa taille. Être enrhumé du cerveau et, en éternuant, briser la *patte* qui fait office de corset. Flottement du gilet qui, loin de dessiner vos formes, semble à présent avoir été fait pour deux hommes comme vous. Au moyen d'une ficelle et d'un savant rafistolage, vous réussissez à vous sangler de nouveau. Nouvel éternument au bout de cinq minutes, nouvelle secousse nerveuse. Cette fois, la ficelle tient bon, mais la boucle de cuivre se fausse, se fracture, et ses deux ardillons vous pénètrent dans les reins.



Avoir recours pour maigrir à tous les poisons du charlatanisme. Absorber avec délices des drogues à étioiler un rhinocéros, et engraisser de plus belle. Songer de temps en temps au suicide. Mourir du régime qu'on a suivi et emporter dans la tombe la malédiction de ses *porteurs*.



Au moment où celui de vos amis qui a bien voulu se charger de votre oraison funèbre, tâche ingrate vu le manque d'hé-

roïsme de votre physique, jette à votre cercueil ces dernières paroles : « Adieu *cendre* de notre ami ! » un sourire fleurit sur les lèvres de l'assistance.



Être laid dans la douleur et commun dans la joie : quand vous pleurez, on vous reproche d'avoir oublié de mettre le besoin des larmes au nombre des besoins qu'un homme bien élevé ne satisfait pas devant le monde. Quand vous riez, on vous appelle « gros patapouf. »



Débarquer dans un hôtel ; se réjouir, brisé par la fatigue et grelottant, d'entrer dans un bon lit. Trouver, en effet, un lit excellent... mais excellent pour une personne moins développée en largeur. Se coucher, et dormir contre le mur, de crainte de rouler sur le tapis que l'on surplombe. Dormir ? Oui, quand on peut se passer de couvertures et de draps, car ceux-ci, pour un homme chez qui la nature a déployé plus de confort que d'élégance, sont tout au plus des serviettes.



#### MANIFESTATIONS JUDICIEUSES DE L'OPINION PUBLIQUE A L'ÉGARD DE L'HOMME GRAS.

Vous vous levez de bonne heure : Affectation d'activité.

Vous vous levez tard : Épaisseur de sang.

Vous déjeunez de bon appétit : Quel goinfre !

Vous ne prenez qu'une tasse de lait : Pose de poitrinaire. Vous mangez en cachette.

Vous prenez de l'exercice : Tentative, hélas ! bien superflue d'amaigrissement.

Vous restez chez vous : Vous n'irez pas longtemps, vous êtes un homme mort.

Vous vous couchez de bonne heure : A quand la paralysie ?

Vous vous couchez tard : A quand l'apoplexie ?

Vous jouissez d'une santé robuste, et vous dînez bien :

Prenez y garde, un homme ne fait jamais impunément un dieu de son ventre.

Vous êtes maladif : Conséquence rigoureuse d'un tempérament replet et d'habitudes alimentaires exagérées.

Vous portez une mise élégante : C'est ridicule !

Vous vous habillez sans prétention : Gros pataud !

Vous avez beaucoup d'enfants, oh vous n'en avez pas : Pauvre femme !

Vous mourez jeune : C'était facile à prévoir.

Vous mourez octogénaire : Ces gros-là, c'est comme les éléphants pour la longévité. On plaint vos héritiers.



AU RESTAURANT. — Trois Anglais ricanent en vous regardant, à une table voisine de la vôtre. Quoique gros, vous êtes vigoureusement constitué et de caractère assez peu endurant. L'impatience vous prend, et vous demandez, du ton le moins conciliant, si c'est, comme vous avez lieu de le supposer, à vous que s'adresse cette impertinence gratuite. Réponse affirmative. Riposte cassante de votre part.

Passant ensuite du parlementarisme à l'action, vous cognez, et vous cognez dur. Vos trois adversaires mordent le parquet. Intervention d'une patrouille, emprisonnement préventif, comparution en police correctionnelle, réquisitoire d'un substitut qui vous accuse d'avoir lâchement abusé des avantages de votre taille et de votre corpulence pour assommer trois jeunes étrangers inoffensifs. Conclusion : six mois de prison, 500 francs d'amende, 4,000 francs de dommages-intérêts.



Quand vous narrez avec la modestie que comporte la circonstance, dans un groupe d'hommes à bonnes fortunes, une aventure amoureuse très-pittoresque, dont vous avez été le héros, il y a dix ou quinze ans, — remarquez le sourire sardonique qui court sur les lèvres de votre auditoire.



Traverser une prairie, en compagnie de plusieurs amis. Voir un taureau furieux fondre, cornes baissées, sur votre groupe. Chacun prend la fuite et se soustrait à cette agression malsaine, celui-ci en franchissant un fossé, celui-là en sautant une haie, cet autre en escaladant lestement un mur ou en grimpant sur un arbre. C'en est fait de vous ! — Heureusement que le taureau furieux n'est qu'un veau adolescent dont une idée joyeuse avait traversé momentanément la cervelle et qu'emportait seule l'innocente gaieté de son âge.



Vous voulez savoir votre poids ; vous croyez que vous avez maigri. Votre épicier refuse de vous peser dans sa balance. « Monsieur, vous voulez donc la casser ? »



Être écrivain, gros comme Lablache ou peu s'en faut, et recevoir la visite de son éditeur. — Que va-t-il vous demander ? Un livre sur l'amour ? — Non. — Un chapitre de ce livre, intitulé : *les Tribulations de l'embronpoint*.



Peser cent cinquante kilos. Lire ce chapitre des tribulations de la vie humaine, et s'avouer tout bas que l'auteur en passe et des meilleures.



### Quelques-unes des tribulations du célibat.

---

Avoir été célibataire avec délices pendant quarante-neuf ans et se réveiller un beau matin avec la cinquantaine et la goutte. On a peut-être eu tort de ne pas se marier. Qui est-ce qui va vous soigner?

~

Prendre une gouvernante, laquelle se fait aussitôt assister d'une garde-malade choisie par elle de main de maître; après six mois passés entre ces deux estimables demoiselles, s'apercevoir que le mot *testament* revient bien souvent dans leur conversation.

~

Les cajoleries intéressées de ces créatures vous font envier le sort de votre ami Coquardeau.

~

Découvrir avec effroi que, pour tromper le mal de la solitude

qui vous ronge, on en est arrivé à déverser peu à peu le trop plein de son cœur dans le sein de son portier.



Soudoyer ledit portier pour éclairer les démarches de mademoiselle Gertrude, la gouvernante qu'il vous a fallu prendre le jour où la goutte vous a cloué sur votre chaise longue, et apprendre que la perfide partage les feux d'un pompier. « Qu'elle fasse ses paquets ! »



Vous voilà délivré des gouvernantes et la goutte vous laisse un répit. Tous vos maux sont oubliés. De plus, un de vos amis vous fait faire la connaissance de mademoiselle Athénaïs, une jeune personne accomplie. Au moment où vous goûtez le bonheur de vous sentir aimé pour vous-même, surprendre un jour, derrière une charmille, le secret d'Athénaïs. « Si cet imbécile eroit que je vais user ma belle jeunesse à ses côtés pour le roi de Prusse, il se met le doigt dans l'œil, savez-vous ? » Athénaïs est Belge.



Désillusionné du côté de mademoiselle Athénaïs, vous vous tournez du côté d'Amanda, — une blonde très-mélancolique, une Allemande ! Un matin Amanda est trouvée sans vie dans sa chambre. — C'est vous qui avez payé le charbon avec lequel l'infortunée s'est asphyxiée, pour Arthur.



Récapitulant, dans la maladie qui va vous emporter, les profits du célibat, — vous en arrivez à ce total : — vous allez laisser votre fortune à des héritiers qui se moqueront de vous, au lieu de la laisser à vos enfants, qui vous pleureraient peut-être. Et, au lieu de mourir dans les bras de votre femme, vous mourrez dans ceux de votre cuisinière.



### Quelques tribulations de la vie théâtrale.

---

Dans une de ces scènes de passion furieuse où, pendant dix minutes, le jeune premier tient la jeune première entre ses bras et lui débite une multitude de phrases délirantes entremêlées de hoquets dramatiques, être la jeune première de ce jeune premier, lequel fait abus des cigares et des alcools.

Se figurer que l'on a fait un si brillant début, que tous vos camarades, horriblement vexés, vont, quand vous sortirez de scène, faire une mine d'une aune et vous tourner le dos, ce qui est le plus bel éloge que puisse recevoir un acteur d'un comédien. Et, pas du tout, les voir, au contraire, venir à vous, vous serrer la main et vous dire : « Sais-tu bien, mon gaillard, que ça n'a pas trop mal marché ? » Ce qui signifie clairement que vous avez fait *fiasco*.

Ne gagner encore au théâtre que 60 francs par mois ; n'avoir que ça pour vivre ; par conséquent, mourir de faim, ou à peu près, et jouer chaque soir un rôle d'invité à quelque splendide festin, où les poulets, les pâtés et les fruits sont en carton-pierre, les bouteilles en bois *plein*, et les gobelets en étain *vide* ; — pendant dix ou quinze minutes, devoir, de par l'auteur, faire semblant de les découper, de les déboucher, de les sabler, puis, se levant de table, se déclarer rassasié, gavé, repu, quand, au contraire, ce mirage gastronomique n'a fait que raviver les fureurs de vos appétits... — Ça ne doit pas être gai.



Pendant l'entr'acte en être venu aux coups avec un camarade qui n'a rien reçu, mais vous a cassé une dent ; altéré de vengeance, vouloir s'élancer de nouveau sur lui... mais : pan ! pan ! pan ! le rideau se lève, il faut entrer en scène, tendre à son adversaire une main franchement ouverte, lui sourire presque avec amour et lui adresser ces deux vers :

Ah ! puisque je retrouve un ami si fidèle,  
Ma fortune va prendre une face nouvelle.



Pendant toute la durée d'un rôle dramatique, avoir produit un grand effet, en être à la dernière partie de sa dernière tirade, tenir le public suspendu à vos lèvres, buvant vos paroles, haletant ; voir d'avance les mains se préparer à applaudir et les voix à crier bravo ; — n'avoir plus qu'à lancer ces quatre syllabes : « Je te maudis... » et être pris subitement d'un picotement nasal qui vous force à éternuer.



Étant laide, jouer un rôle où, pendant toute la pièce, on vous dit que vous êtes belle ; ce qui, à chaque fois que l'éloge se reproduit, fait chuchoter les spectateurs.

## Tribulations de l'écolier.

---

### NOTES TROUVÉES DANS LE PUPITRE D'UN COLLÉGIEN.

Le premier jour de collège.



Le premier plat de haricots et la première soupe.



La première niche et la première *pile*.



Le premier pensum et la première retenue.



Avoir vu interdire l'entrée du pot de confiture ou du sac de bonbons que bonne maman avait apporté avec elle.



N'avoir pas un sou un jour de promenade et voir ses camarades se gorger de marrons, de gaufres, de galettes, de macarons, de cerises, de fraises, suivant la saison, etc., etc.



Avoir fait entrer clandestinement dans son pupitre un superbe pain d'épice, le couvrir des yeux pendant trois jours sans oser y toucher, et ne pas l'y retrouver le quatrième.



Contre son habitude, avoir appris une leçon avec beaucoup de soin et n'en plus savoir un mot au moment de la répéter, parce que Moutonnet profite du moment pour fouiller dans vos affaires et que cela vous agace.



Voir son chef d'institution passer discrètement, par économie, sur le jour de sa fête.



Et cela quand, ayant compté sur cette fête pour la rémission des peusums et retenues, on s'en était fait donner à cœur-joie.



Avoir simulé une entorse pour aller se faire dorloter pendant une huitaine de jours à l'infirmerie et être surpris en flagrant délit de *cachucha* avec deux autres malades.



De plus, on trouve que vous sentez très-fort le saucisson à l'ail.



Un jour d'été qu'on a pris la clef des champs, se trouver face à face avec son pion au moment où l'on s'y attend le moins.



Être obligé de lui payer une demi-tasse quand on aurait envie de l'étrangler et quand surtout on n'avait que cinquante centimes pour soi.



S'être étendu béatement sur l'herbe et revenir avec son pantalon blanc tacheté de vert et de jaune. Preuve concluante de votre promenade buissonnière.



Ou bien encore, en tirant de sa poche son mouchoir, faire tomber aux pieds du pion la craie du billard, emportée par mégarde; les queues ont laissé la trace ronde de leur passage sur vos habits. Autre preuve concluante.



Pour passer dignement son dimanche, avoir vendu trois francs un livre de vingt francs qu'il faut absolument vous procurer de nouveau.



N'avoir pas eu de prix quand l'infâme Moutonnet a été obligé d'envoyer chercher un fiacre pour emporter les siens.



La semonce paternelle qui précède, suit et quelquefois, hélas! accompagne les vacances.



Le jour où votre père, qui cherche en vain sur le programme la nomination que vous lui avez assuré s'y trouver, s'aperçoit que le premier prix de mathématiques, que vous lui avez fait payer si cher, aurait bien pu ne vous coûter que deux francs cinquante centimes. — Regret de la pile du collège.



Le peu d'écho que trouvent vos paroles quand vous voulez soutenir à votre père que l'on travaille bien mieux chez soi qu'au collège. — Regret des barres et du saute-mouton.



La menace de vous renvoyer immédiatement au collège si vous ne brossez pas vos habits, si vous ne nettoyez pas vos

ongles, si votre tenue, tout entière, ne fait pas honneur à votre famille. Regret de la soupe et des haricots.



L'émotion de la rentrée, adoucie bientôt par la satisfaction d'avoir monté d'une classe.



Le sermon annuel sur la nécessité de se choisir un état.



Ordre de votre père de consacrer la moitié des 3 fr. 50 c. que vous donne mensuellement votre tante à faire une tirelire qu'on cassera en famille le jour où il s'agira de vous acheter un homme.



Se raser deux fois par jour sans voir pousser le moindre poil.



Voir mourir le lézard qu'on élevait dans son pupitre et ne pouvoir, sous l'œil du pion, donner un libre cours à sa douleur.



Le lundi de Pâques, avoir manqué un rendez-vous avec Déjazet.



L'admiration qu'on a pour un grand, que ses bonnes fortunes prématurées ont rendu célèbre.



Être appelé cancre par un grand et être trop petit et ne pouvoir en demander raison.



Un jour de composition où l'on a oublié encre et porte-plume, être contraint à se faire un porte-plume en papier qui se déroule

à tout moment, et à cracher sur le cirage de ses souliers pour se procurer de l'encre.

~

Pendant l'hiver, s'être profondément endormi à la bienfaisante chaleur du poêle, et se sentir éveillé brusquement par le pion, qui, vous ayant saisi fortement le nez entre les phalanges de l'index et du médium, vous soulève de votre banc à la grande jubilation de tous vos camarades.

~

Un jour qu'on est bien fatigué, s'être promis de savourer tous les délices du repos, et ne pouvoir fermer l'œil de la nuit, obligé qu'on est de se trémousser comme une anguille, sur des orties ou des crins durcis sur une pelle rouge et transformés ainsi en aiguilles, qu'on a eu l'indélicatesse de mettre entre votre matelas et votre drap.

~

Au moment où, par un froid glacial, vous commencez à vous endormir dans votre lit un peu réchauffé, recevoir agréablement sur la tête un pot d'eau fraîche qui ruisselle à travers vos draps.

~

Avoir glissé dans le four du poêle des pommes de terre ou des marrons sur lesquels on fondait les plus belles espérances, et voir le pion, attiré par la bonne odeur, manger d'un esprit calme ces pommes de terre ou ces marrons cuits à la sueur de votre front.

~

Les mots plus souvent bêtes que spirituels, mais surtout trop souvent répétés auxquels peuvent donner lieu soit votre conformation physique, soit un défaut de prononciation, soit votre nom ou la couleur de vos cheveux.

~

Les suites fâcheuses du premier cigare fumé, Dieu sait où.



Celles d'une trop longue visite aux raisins de M. l'inspecteur.



Où bien revenir de cette expédition sain et sauf, et se voir trahi par la rose qu'on a mise inconsidérément à sa boutonnière et dont on ne peut expliquer l'origine.



Avoir rêvé que vous étiez dans votre grand lit si douillet, où tante Ursule vous apportait une bonne tasse de chocolat bien chaud dont vous aspiriez les émanations avec délices, et vous réveiller dans votre dortoir tout froid, au moment où vous alliez porter à votre bouche la première cuillerée de ce fantôme de chocolat.



#### PASSÉ DIX ANS :

Être mis au piquet ou au pain sec.

Être forcé de monter debout sur un banc pendant une heure, un dictionnaire dans chaque main.

Recevoir de la férule.

Avoir un prix de sagesse ou d'encouragement.



Le désespoir de ne pas grandir, être le plus petit de la classe !



Celui plus rare d'être trop grand.



Être obligé d'aller voir sa cousine Adèle avec une veste trop courte, un pantalon venant à la cheville, des bas bleus et des souliers à lacets, quand Adèle porte déjà robe longue.



Avoir été contraint de faire amende honorable à un *pion* !



Avoir été *rossé* par Moutonnet le jour où l'on s'était promis de lui donner une tripotée ; Moutonnet ayant dit que vos parents étaient des apothicaires et non des pharmaciens.



Un dimanche, à son réveil, ne plus trouver ses vêtements ni sur son lit, ni au-dessous ; être obligé de rester couché, à moins de mettre des effets d'hiver par une chaleur de quarante degrés, quand Moutonnet est resplendissant.



Voir, de son lit, une partie de barres superbe qui vient de s'engager et dont on ne peut être que le spectateur infortuné. Rester plus de trois heures dans cette position de Tantale. Découvrir enfin ses souliers et ses bas dans une vieille pailleasse, son pantalon et son gilet dans une table de nuit abandonnée, mais cela au moment où l'on vient de partir pour la promenade, et être obligé de convenir, le lendemain, avec ceux qui l'ont faite, que la farce était bonne.



Avoir donné à Clopinet, trois sous pour copier son thème, et voir la fraude indignement découverte par le professeur. — Trois sous perdus, une retenue gagnée.



Être toujours questionné, précisément sur ce qu'on ne sait pas, quand vient M. l'inspecteur.



Avoir été un dimanche au spectacle, en famille, et s'être trouvé obligé de quitter le spectacle avant dix heures, précisément quand la *prima donna* du lieu faisait sa seconde entrée au milieu d'applaudissements frénétiques.



Être parvenu à harponner avec un hameçon la perruque de son professeur, mais voir tout à coup se briser le fil et toutes les espérances qui y étaient attachées.



Voir raboter le banc sur lequel on a passé six semaines à graver son nom avec la pointe d'un canif.



Avaler la boulette de papier mâché qu'on destinait à son pion.



Voir le pion faire la visite de votre pupitre et y trouver derrière vos dictionnaires les trois derniers romans de Georges Sand.



Être réduit à ne pas voir clair de tout un dimanche, à cause du binocle qu'on s'est planté sur le nez.



Être arrêté, dans la rue, par un monsieur qui vous demande l'heure, ayant pris pour une chaîne de montre, la chaîne qui retient vos clefs. — *Piquer* ce qu'on appelle *un soleil*.



Avoir été mis au cachot et y avoir profondément réfléchi tout un jour sur l'iniquité des hommes et les turpitudes de la société.



Être baptisé d'un sobriquet bouffon qui vous restera quand vous serez un homme grave, revêtu de fonctions publiques.



Le désagrément d'avoir entonné trop tôt — et trop haut — ce fameux chant du départ :

Voici les vacances,  
*Denique tandem,*

Et les pénitences  
*Habebunt finem.*

Ces pions intraitables,  
*Vultu barbaro,*  
S'en iront au diable  
*Gaudio nostro.*

A bas la clochette,  
*Voce sinistra,*  
Qui toujours répète :  
*Piger, labora.*

Déchirons nos livres,  
*Et chartas nostras,*  
Car nous sommes libres,  
*Viv' la libertas!*

.

\_\_\_\_\_



### Le fond du panier.

---

Avoir pour voisin un capitaine de la garde nationale passionné pour cette institution, et somnambule, — lequel se lève toutes les nuits pour commander, d'une voix tonnante, l'exercice à ses hommes.

---

Avoir soixante-cinq ans, l'âge du repos et de la vertu, être dame de charité, occuper l'appartement voisin de celui de la célèbre mademoiselle X... et recevoir la visite de tous les Arthurs qui se trompent de porte.

---

S'apercevoir, à la façon dont votre journal vous arrive froissé et même maculé, que votre concierge ne partage pas vos opinions politiques.

---

Tomber sur un portier qui, ne parvenant pas à se souvenir

de votre nom, refuse vos lettres et répond aux personnes qui viennent pour vous que vous ne demeurez pas dans la maison.



Ou sur un portier trop propre qui, les jours de pluie, renvoie tout le monde, pour qu'on ne salisse pas ses escaliers.



Au-dessus de vous demeure un horticulteur passionné dont le balcon est encombré de plantes en pot qui demandent et reçoivent un arrosement fréquent : — dès que vous mettez le nez à la fenêtre, vous êtes arrosé comme elles.



Avoir pour voisine une jeune personne, l'espoir de sa famille, élève du Conservatoire, qui travaille sa voix dès six heures du matin.



Demeurer au troisième étage, dans une maison qu'on a choisie donnant sur des jardins pour n'avoir pas de vis-à-vis, et, au moment où, dans un rare accès de tendresse conjugale, vous embrassez votre femme, voir apparaître, collée sur vos vitres, la figure narquoise d'un badigeonneur.



Vous habitez une mansarde au cinquième. Le feu prend à votre cheminée. Pour sauver l'immeuble de votre propriétaire, vous vous donnez la peine de grimper sur le toit, et de jeter quelques seaux d'eau dans le tuyau de ladite cheminée. Vos seaux d'eau descendent en droite ligne chez votre propriétaire dont la cheminée est en communication avec la vôtre, et ledit propriétaire, au lieu de vous remercier, vous envoie la note suivante :

|                                                  |                  |
|--------------------------------------------------|------------------|
| Un tapis turc — complètement gâté. . . .         | 1,200 fr.        |
| Pelles, pincettes, garde-feu remis à neuf. . . . | 15 »             |
| Total. . . . .                                   | <u>1,215 fr.</u> |

De plus, votre congé.

~

Vous allez devant le juge de paix. — Il vous condamne à payer.

~

Vous allez en appel. — Vous êtes recondamné.

*N. B.* — Si vous aviez laissé brûler la maison, vous n'auriez pas eu un sou à déboursier et votre propriétaire vous eût porté dans son cœur. Son immeuble était assuré.

~

Avoir imprudemment embelli l'appartement d'un tanneur dont on était sous-locataire; — le bail fini, vous devez audit tanneur une indemnité pour lesdits embellissements, qui ne sauraient convenir à l'habitation d'un homme de sa condition.

~

Être monté par curiosité dans un ballon captif; — la corde casse : votre ballon manque de lest et s'élève rapidement vers les régions de l'air non respirable. Vos impressions pendant le voyage.

~

Par une suite de mésaventures invraisemblables mais vraies, être obligée d'entrer en robe de bal dans la boutique d'un charcutier pour y acheter des pieds de cochon truffés.

~

Être malade. Dans le délire de la fièvre, avaler sa vieilleuse et en guérir.

~

Rencontrer le directeur de l'Odéon, qui vous donne vos entrées, et être obligé de lui dire : « Merci. »

~

Apprendre par les journaux l'évasion d'un forçat que, comme chef du jury, on avait envoyé aux galères.



Être étudiant, tomber éperduement amoureux d'une duchesse et n'avoir que quarante sous pour finir son mois.



Avoir été si poli pour la femme de chambre d'une de vos amies, que la susdite femme de chambre s'imagine que vous la recherchez en mariage. Elle prend des informations partout pour savoir si vous êtes un parti sortable.



Avoir un homonyme en cour d'assises — noms et prénoms... qui va vous rendre célèbre.



Avoir mangé beaucoup de salade, trouver deux hannetons au fond du saladier, et n'être pas philosophe.



Être l'époux chétif d'une femme qui a toutes les qualités d'un tambour-major : la taille, la barbe et peut-être les dispositions à jouer de la canne.



Avoir, par économie, donné en étrennes à son portier le billet qui a gagné le lingot d'or.



Manquer toujours l'occasion de se distinguer.



Le dialogue qui s'engage entre vous et votre bottier, le jour où il vous apporte des bottes dans lesquelles votre pied ne peut pas entrer. « Elles sont trop étroites. — Elles sont trop larges ! Monsieur a les pieds gonflés, etc. »



Vous êtes chez votre coiffeur ; vous lisez, dans le *Figaro*, une chronique de Villemot ; ledit coiffeur profite de l'attention que vous apportez à cette lecture pour vous couper des moustaches qui faisaient la gloire d'Éléonore.



Ressembler comme deux gouttes d'eau à un monsieur qui a reçu des gifles.



Être l'ami d'un auteur sifflé. Assister à sa chute — et le reconduire chez lui après sa défaite. Être forcé d'être de son avis sur la cabale, sur le jeu des acteurs, sur la maladresse de la claque, sur la robe de la jeune première, sur la composition inouïe de la salle, sur la stupidité du public et, de plus, sur la beauté incomparable de son œuvre.



Ou encore : être l'ami d'un auteur dont la pièce a eu un succès d'estime, qui lui a paru un succès complet, et, le lundi qui suit, l'entendre parler des feuilletonistes et de l'envie qui s'attaque toujours au succès.



Avoir des rentes sous un prince enclin à la conversion, — ou encore, n'avoir pas de rentes.



Être l'héritier d'un vieux militaire qui vous fait, tous les jours, depuis votre naissance, le récit circonstancié de la bataille d'Austerlitz.



Avoir respecté la vertu d'une demoiselle, et apprendre qu'elle s'est fait enlever par un régiment de dragons.



Avoir une femme qui vous envoie chercher chez mademoi-

selle X., quand on lui avait dit qu'on sortait pour aller chez un notaire.

~

Le dimanche, à Montmorency, vouloir se livrer au plaisir de l'équitation et tomber sur un coursier de louage dont l'état est, dans la semaine, de faire tourner une roue; ce qui fait qu'il valse toujours. C'est presque aussi désagréable que de monter un âne qui se couche.

~

Commettre une multitude de petites lâchetés en faveur d'un monsieur plus riche que vous et de qui l'on espère une place ou un prêt d'argent. Sourire à toutes les platitudes de sa conversation et les proclamer des bons mots, faire ses commissions, bourrer sa pipe, allumer ses cigares, rédiger ses billets doux, les porter à l'adresse de celle qu'il convoite, s'évertuer même de vive voix à vaincre les scrupules de la cruelle... y parvenir... puis, croyant avoir suffisamment préparé son terrain, risquer sa demande d'argent ou d'emploi et se voir repoussé avec dédain. On aurait donc *servi* pour l'honneur !

~

N'aimer à causer que de soi-même, et se trouver tout justement avec quelqu'un possédant le même travers.

~

La figure que vous faites quand M. X., que vous avez eu l'imprudence d'admettre dans votre intimité, vous aborde en public le lendemain du jour où un procès célèbre a fait de lui un de ces hommes dont l'amitié est devenue un embarras.

~

Monter en waggon et se trouver avoir pour vis-à-vis votre ennemi mortel.

~

Passer une partie de la belle saison à la campagne d'un ami,

gros homme aussi rond au moral qu'au physique, — lequel a commis l'imprudence d'épouser une femme jeune, svelte et romanesque. Pour tuer le temps, avoir entrepris cette conquête. Trancher du Lovelace, du Werther et de l'Antony. Se coucher un beau soir avec la promesse formelle d'un rendez-vous pour le lendemain. — Au milieu de la nuit, être tiré d'un voluptueux rêve dont l'Alcmène de votre amphytrion est l'héroïne par le cri : « Au feu ! » Sauter de son lit, descendre quatre à quatre, apparaître dans la cour en costume nocturne et y être accueilli par le rire de votre gros ami, qui, de sa fenêtre, fait remarquer à sa femme que vous portez aussi des bonnets de coton et que vous n'êtes pas beau en chemise. Farce indigne, mais légitime, inventée pour vous dépoétiser.

~

Etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.

—



### Conclusion.

---

Il en est de la vie humaine comme de la poésie : on cherche toujours à la monter sur des échasses. Dans les classes, on apprend aux jeunes gens à admirer des traits de vertu qui ne sont point de leur âge. On leur propose l'exemple de Brutus condamnant ses fils à la mort, et celui de Socrate buvant la ciguë, comme si ces actes d'héroïsme n'étaient point le privilège de quelques natures sublimes, et comme si, d'ailleurs, les circonstances dans lesquelles ces grands dévouements deviennent applicables n'étaient point assez rares. L'homme, quoi qu'il fasse, est un être petit, fait pour entrer en commerce avec de petites choses. Plutôt que d'exercer l'esprit des enfants sur les solennités exceptionnelles de l'histoire, ne vaudrait-il pas mieux leur enseigner la pratique ordinaire de la vie ? Vous n'aurez qu'une ou deux fois dans votre existence (si même vous l'avez)

l'occasion de vous montrer magnanime, tandis que vous avez tous les jours mille circonstances dans lesquelles l'égalité d'humeur, une sagesse enjouée et une philosophie solide peuvent vous rendre agréable à vous-même et aux autres hommes. Il y a cent à parier contre un que vous ne serez point condamné dans votre vie à boire la ciguë, — dont on fait maintenant peu d'usage — mais qui peut répondre que vous ne serez pas condamné plusieurs fois par votre docteur à prendre médecine?

A Dieu ne plaise que nous voulions réduire l'homme au prosaïsme! Nous admirons, comme d'autres, l'idéal; nous avons pour les victimes des grandes catastrophes historiques le respect qui est dû aux infortunes glorieuses et imméritées. Mais il est bon de dire cependant que la prose tient plus de place dans la vie ordinaire que la poésie. Tous les jeunes gens commencent par rimer des vers. Ils se croient lord Byron, Goëthe, Victor Hugo ou Lamartine. Puis, avec l'âge, la raison, les affaires, ils deviennent avocats, médecins, négociants, pères de famille; et adieu l'élégie! adieu l'ode, *dragon sonnant aux écailles d'airain*! adieu la renommée, cette vieille femme toujours jeune de la jeunesse de ses adorateurs.

Un autre défaut de l'éducation, c'est de n'envisager les rapports de l'homme avec la femme qu'à travers le prisme de l'amour. — Or, l'amour est dans la vie un fait exceptionnel, un éclair, le parfum d'une fleur qui tombe avant la fin du jour, la trace d'une barque sur l'eau, une étoile qui file, un oiseau de passage, un terne gagné à la loterie du sentiment. La nature n'a voulu prodiguer aucune des belles choses, elle qui fait fleurir l'aloès une fois dans un siècle. L'amour étant un hasard, une exception, tranchons le mot, une heureuse maladie, on se demande s'il ne serait pas plus sage de porter son attention sur l'amitié, sur l'estime, sur ces rapports honnêtes et durables qui rapprochent le plus souvent les deux sexes. Celui

qui s'obstine à ne voir la femme qu'à travers les illusions des poètes et des amoureux ressemble au voyageur qui jugeait du désert par l'oasis. La femme est en même temps quelque chose de mieux et de pire que ne la font les rêves du sentiment : c'est un être raisonnable, gracieux, positif, volontaire, qui a beaucoup de défauts, beaucoup de qualités, qu'on aime quelquefois, mais qui plaît toujours. Seulement, il faut la prendre telle qu'elle est, avec ses caprices et son entêtement, son dévouement et son égoïsme, ses grandeurs et ses petitesse, tout cela mêlé, confondu ; nous ne nous opposons point à ce que les poètes et les artistes lui donnent des ailes, comme aux anges ; mais nous maintenons que ces ailes, comme celles de certains oiseaux, lui servent plus souvent pour raser la terre que pour s'élever dans le ciel.

Dans ce petit livre, nous avons déshabillé la vie humaine, ou plutôt nous l'avons représentée en ROBE DE CHAMBRE. Nous avons vu que les grandes infortunes dont l'histoire enregistre pompeusement le récit n'étaient point les seules, et que l'homme, médiocre par nature, souffrait d'une foule de maux également médioeres. Le malheur y a perdu, je l'avoue, de sa magnificence ; mais la philosophie y a peut-être gagné une leçon : c'est encore une des petites tribulations de l'homme que celle de ne pas vouloir se considérer tel qu'il est, de se créer des infortunes imaginaires qui flattent son amour-propre et de fermer les yeux sur les accidents beaucoup moins poétiques, mais beaucoup plus certains, qui le menacent. Vous connaissez l'histoire de cet astronome qui tomba dans un puits pour avoir voulu contempler avec trop d'attention la chute et les mouvements des astres. Le puits est encore trop noble ; je crains que ce n'ait été tout simplement un égout.

Un sage a dit : *Summun non stat sine infimo*. Le haut et bas se touchent dans la vie humaine, et, le plus souvent, ce

sont les petites causes qui donnent lieu aux grands événements. Si l'on objecte que la plupart des misères décrites dans ce livre sont plus ridicules que douloureuses, nous nous permettrons de répondre à cela que le ridicule est justement ce qui verse de l'amertume sur notre vie. La pauvreté elle-même est souvent moins pénible par les privations qu'elle nous impose que par les embarras où elle réduit notre amour-propre. L'homme pardonne encore à ce qui le fait pleurer ; mais il ne pardonne point à ce qui fait rire de lui.

Et maintenant, lecteur, il nous reste à prier le ciel qu'il vous épargne quelques-uns des maux dont le dénombrement, quoique bien imparfait, a rempli ces pages noires ; il vous en restera toujours assez pour exercer votre patience. On raconte que, parmi les anciens criminels (c'est ainsi qu'on appelait alors les hérétiques), il y en avait quelques-uns qui bravaient le feu, les tenailles et tous ces instruments de souffrance dont la vue, dans les anciens musées, nous donne aujourd'hui la chair de poule ; mais ils ne pouvaient résister à l'impression d'une goutte d'eau leur tombant sur le crâne toujours, toujours. Nous sommes, à quelques égards, les patients du destin ; la goutte d'eau des petites misères tombe, tombe, tombe silencieusement sur notre front ; plus courageux ou plus insensibles que les individus soumis à la question, nous devons rire quand même, et narguer le sort, et trouver la vie bonne — d'autant plus qu'elle ne durera pas toujours.

FIN.

# TABLE.

---

|                                                | Pages. |
|------------------------------------------------|--------|
| INTRODUCTION. . . . .                          | 5      |
| CHAPITRE PRÉLIMINAIRE . . . . .                | 9      |
| Tribulations de la vie sociale. . . . .        | 13     |
| — de la vie littéraire . . . . .               | 41     |
| — de la table. . . . .                         | 67     |
| — de la vie domestique . . . . .               | 81     |
| — de la vie du beau monde . . . . .            | 95     |
| — de la vie des eaux et bains de mer . . . . . | 105    |
| — de la vie de touriste. . . . .               | 117    |
| — de la vie amoureuse. . . . .                 | 129    |
| — de la vie parisienne. . . . .                | 145    |
| — de la vie intime et personnelle . . . . .    | 157    |
| — d'un amateur de spectacle. . . . .           | 169    |
| — de la vie conjugale . . . . .                | 177    |

|                                           | Pages. |
|-------------------------------------------|--------|
| Tribulations de la vie champêtre. . . . . | 191    |
| — de l'embonpoint. . . . .                | 211    |
| — du célibat. . . . .                     | 223    |
| — de la vie théâtrale. . . . .            | 225    |
| — de l'écolier . . . . .                  | 227    |
| Le fond du panier. . . . .                | 237    |
| Conclusion . . . . .                      | 245    |

FIN DE LA TABLE.





J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS.

CATALOGUE

PARIS, BRUXELLES

ET LEIPZIG.



PUBLICATIONS

ILLUSTRÉES ET NON ILLUSTRÉES.

1858



COLLECTION HETZEL ET COMP.

---

PUBLICATIONS

ILLUSTRÉES ET NON ILLUSTRÉES.

---

LE NOUVEAU MAGASIN

DES ENFANTS.

*16 jolis volumes in-18 illustrés (format Hetzel).*

A PARIS ET A BRUXELLES.

LES AVENTURES DE TOM POUCE, par P.-J. STAHL ;  
150 vignettes par BERTALL. Un vol.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS, par  
CHARLES NODIER ; 100 vignettes par TONY JOHANNOT.  
Un vol.

HISTOIRE DE LA MÈRE MICHEL ET DE SON CHAT,  
par É. DE LA BÉDOLLIÈRE ; 100 vignettes par LORENTZ.  
Un vol.

- LA BOUILLIE DE LA CONTESSE BERTHE, par  
ALEX. DUMAS; 150 vignettes par BERTALL. Un vol.
- HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE, par ALEXANDRE  
DUMAS; 220 vignettes par BERTALL. 2 vol.
- AVENTURES DU PRINCE CHÊNEVIS, par LÉON GOZ-  
LAN; 100 vignettes par BERTALL. Un vol.
- MONSIEUR LE VENT ET MADAME LA PLUIE, par  
PAUL DE MUSSET; 120 vignettes par GÉRARD SÉGUIN.  
Un vol.
- VIE DE POLICHINELLE ET SES NOMBREUSES  
AVENTURES, par OCTAVE FEUILLET; 100 vignettes  
par BERTALL. Un vol.
- LE PRINCE COQUELUCHE, par EDOUARD OURLIAC;  
100 vignettes par GÉRARD SÉGUIN. Un vol.
- LES FÉES DE LA MER, par ALPHONSE KARR; vignettes  
par LORENTZ. Un vol.
- HISTOIRE DU VÉRITABLE GRIBOUILLE, par  
GEORGE SAND; illustrée par *Maurice Sand*; gravures  
de H. DELAVILLE. Un vol.
- LE ROYAUME DES ROSES, par ARSÈNE HOUSSEY;  
vignettes par GÉRARD SÉGUIN. Un vol.
- LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduction de CHARLES  
NODIER. 2 vol.
- CONTES DE PERRAULT, illustrés par GRANDVILLE,  
GÉRARD SÉGUIN, etc., etc.
- LE LIVRE DES PETITS ENFANTS, Alphabets,  
Exercices, Fables, Maximes, etc.; orné de 90 vignettes  
par MEISSONNIER, GÉRARD SÉGUIN, etc. Un vol.
- LA MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE, par L. BATDET;  
120 vignettes par GÉRARD SÉGUIN. Un vol.

PETITS TABLEAUX DE PARIS.

PARIS DANS L'EAU, par EUGÈNE BRIFFAULT. Un vol.  
120 vignettes par BERTALL.

PARIS MARIÉ. *Philosophie de la vie conjugale*, par  
H. DE BALZAC, commentée par GAVARNI.

PARIS A TABLE, par EUGÈNE BRIFFAULT, illustré par  
BERTALL.

---

GRANDES ET RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PETIT IN QUARTO.

LE DIABLE A PARIS. — Paris et les Parisiens. —  
Texte par les principaux littérateurs, vignettes à  
part avec légendes, par GAVARNI; vignettes dans le  
texte par BERTALL; vues, monuments, édifices publics  
et particuliers, lieux célèbres et principaux aspects  
de Paris, par MM. FRANÇAIS, CHAMPIN, DAUBIGNY,  
BERTRAND, etc. 2 vol., 4<sup>e</sup> édition. fr. 25

LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES. Vignettes  
par GRANDVILLE. Etudes de mœurs contemporaines,  
publiées sous la direction de P.-J. STAHL. — 2 séries  
formant chacune 1 volume. — Chaque volume ren-  
fermant 100 grands sujets et un grand nombre de  
vignettes. 2 vol., 10<sup>e</sup> édition. fr. 25

- VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA.** Vignettes par TONY JOHANNOT. Texte par ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL.  
— 1 volume petit in-4°, orné de 63 grands sujets et de nombreuses vignettes, 3<sup>e</sup> édition. fr. 10
- WERTHER**, par GOETHE, traduit et précédé d'une préface par PIERRE LEROUX, accompagné d'un travail littéraire par GEORGE SAND. 10 magnifiques eaux-fortes dessinées et gravées par TONY JOHANNOT, épreuves sur chine, premier tirage avant la lettre.  
— 1 beau volume grand in-8°, format du *Vicaire*, 3<sup>e</sup> édition. fr. 10
- LE VICAIRE DE WAKEFIELD.** par GOLDSMITH ; traduction nouvelle par CHARLES NODIER ; 10 vignettes par TONY JOHANNOT, gravées sur acier par REVEL. — 1 vol. grand in-8°, 5<sup>e</sup> édition. fr. 10
- HISTOIRE DES FRANÇAIS DEPUIS LE TEMPS DES GAULOIS JUSQU'EN 1830**, par THÉOPHILE LAVALLÉE, ornée de 80 portraits des rois de France et des personnages les plus célèbres, gravés sur acier d'après les tableaux du Musée de Versailles. — 2 magnifiques volumes grand in-8°, 8<sup>e</sup> édition. fr. 25
- FABLES DE S. LAVALETTE**, illustrées par GRANDVILLE ; suivies de poésies illustrées par GÉRARD SÉGUIN. — 1 beau volume in-8°. fr. 10

**GAVARNI. — ŒUVRES CHOISIES. — 5 SÉRIES.**

L'ouvrage est épuisé et va paraître en une édition  
de grand luxe.

**LES ENFANTS TERRIBLES, LES LORETTES, TRA-  
DUCTION EN LANGUE VULGAIRE, LES AC-  
TRICES.** 1<sup>re</sup> série. Un vol. grand in-8°.

**FOURBERIES DE FEMMES, CLICHY, PARIS LE  
SOIR.** 2<sup>e</sup> série. Un vol. grand in-8°.

**LE CARNAVAL A PARIS, PARIS LE MATIN, LES  
ÉTUDIANTS.** 3<sup>e</sup> série. Un vol. grand in-8°.

**LA VIE DE JEUNE HOMME, LES DÉBARDEURS.**  
4<sup>e</sup> série. Un vol. grand in-8°.

**LES GENS DE PARIS.** 2 volumes in-8°. Paraîtront  
en volumes séparés pour la première fois.

---

**VICTOR HUGO. — ŒUVRES COMPLÈTES.**

ÉDITIONS HETZEL. — PARAISSANT SIMULTANÉMENT.

**HETZEL ET HOUSSIAUX.** 20 vol. in-8° à fr. 5. fr. 100

**HETZEL ET HACHETTE.** 50 vol. in-18 à fr. 4. fr. 30

**HETZEL ET MARESCQ.** 6 vol. illustrés à 2 colonnes. fr. 24

**LES CONTEMPLATIONS.** 2 vol. in-18. fr. 6

---

**GEORGE SAND. — ŒUVRES COMPLÈTES.**

**HETZEL ET MARESCQ.** 7 vol. illustrés à 2 colonnes. fr. 28

**HETZEL ET LÉVY.** 28 vol. in-18, à fr. 4. fr. 28

**HETZEL ET LÉVY.** Histoire de ma vie. 10 vol. fr. 10

---

**DE BALZAC. — ŒUVRES COMPLÈTES.**

**HETZEL ET HOUSSIAUX.** La Comédie humaine.

Vignettes par MEISSONNIER, TONY JOHANNOT et  
**GAVARNI.** 20 vol. in-8° à fr. 5. fr. 100

## NOUVELLES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

### EN PRÉPARATION :

LE BEAU PÉCOPIN, par VICTOR HUGO.  
PICCIOLA (10 gravures), par XAVIER SAINTINE.  
LES TROIS TALISMANS, par CHARLES NODIER.  
ROBINSON SUISSE, traduction nouvelle, par STAHL.  
COURS COMPLET D'HISTOIRE NATURELLE, 4 séries, par ALPHONSE ESQUIROS.  
HISTOIRE DE PARIS, par THÉOPHILE LAVALLÉE.  
HISTOIRE SAINTE, par LOUIS BAUDE.  
VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, nouvelle édition, par ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL.  
JOURNAL D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, sous la direction de l'auteur des *Cahiers d'un élève de Saint-Denis*.

---

### LES PETITES ÉPOPÉES.

Deux nouveaux volumes in-8°, entièrement inédits, par VICTOR HUGO.

---



450/662

## COLLECTION D'ANTHOLOGIES

*Humoristiques — Féminines — Morales et Philosophiques.  
Esprit des écrivains français et étrangers, anciens et modernes.*

A 3 francs (In-18).

### OUVRAGES PARUS OU A PARAÎTRE.

#### 1<sup>re</sup> SÉRIE. — (ANTHOLOGIES HUMORISTIQUES.)

LES PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE, par P.-J. Martin.  
LES PETITES JOIES DE LA VIE HUMAINE, par Jules Viard.  
LES BONNES BÊTISES, par P.-J. Martin.  
L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE, par P.-J. Martin.

#### 2<sup>e</sup> SÉRIE. — (ANTHOLOGIES FÉMININES.)

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES, par P.-J. Martin et Larcher.  
LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, par Larcher et P.-J. Martin.  
CE QUE LES FEMMES ONT DIT DES HOMMES, par Larcher et P.-J. Martin.  
ANTHOLOGIE SATIRIQUE. Le mal que les poètes ont dit des femmes, par Larcher et P.-J. Martin.  
CE QU'ON A DIT DU MARIAGE, DE L'AMOUR ET DU CÉLIBAT, par Larcher et P.-J. Martin.

#### 3<sup>e</sup> SÉRIE. — (ANTHOLOGIES ÉTRANGÈRES.)

|                                                                |                                  |
|----------------------------------------------------------------|----------------------------------|
| LA MORALE EN ITALIE.                                           | (Esprit des écrivains italiens.) |
| LA MORALE EN ESPAGNE.                                          | (Id. espagnols.)                 |
| LA MORALE EN ANGLETERRE.                                       | (Id. anglais.)                   |
| LA MORALE EN ALLEMAGNE.                                        | (Id. allemands.)                 |
| LA MORALE CHEZ LES LATINS.                                     | (Id. latins.)                    |
| LA MORALE CHEZ LES GRECS.                                      | (Id. grecs.)                     |
| LA MORALE EN ORIENT.                                           | (Id. orientaux.)                 |
| LA MORALE EN FRANCE.                                           | (Id. français.)                  |
| LA MORALE DES POÈTES. (Esprit des poètes anciens et modernes.) |                                  |
| LA MORALE A L'USAGE DE LA JEUNESSE.                            |                                  |

LE DOCTEUR ANTONIO, par J. Ruffini, auteur de LORENZO BENOVI (*Mémoires d'un Conspirateur*), traduit sous les yeux de l'auteur par Octave Sachot.

HISTOIRE DE L'INDE, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. de Jancigny, ex-aide de camp du roi d'Aoude, et envoyé de France en Chine et aux Indes.

LES ENFANTS (le livre des mères), par Victor Hugo.

HISTOIRE DU THÉÂTRE EN FRANCE, 4 séries, par Théophile Gautier.

LA VIE A PARIS (chroniques parisiennes). 2<sup>e</sup> série, par Auguste Villenot.

CONTES ET NOUVELLES, par P.-J. Stahl.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon.

CARACTÈRES ET PORTRAITS DES FEMMES ET DAMES CÉLÈBRES, depuis 1640 jusqu'à nos jours, par Philarète Charles.

LEGATOR R. L. L. A.

Via G. Faldino, 13

Tel. 711752

